

BIBLIOTHECA ESOTERICA

**LA
SCIENCE
DU
SOUFFLE**

traduit du sanscrit

par

Râma Prasâd

Jobert

LES FORCES SUBTILES
DE LA NATURE

TIRAGE LIMITÉ
A 1 000 EXEMPLAIRES

ÉDITIONS JOBERT
76, rue Quincampoix — 75003 PARIS

DÉPÔT LÉGAL : 2^e TRIMESTRE 1978
ISSN 0337-0674 © JJ 5011

LA SCIENCE DU SOUFFLE

ET LA

PHILOSOPHIE DES TATTVAS

traduit du Sanscrit, avec une Introduction
et des Essais explicatifs sur

**LES FORCES SUBTILES
DE LA NATURE**

par

Râma Prasâd

Traduit de l'anglais par

EMILE DESAINT

PARIS

AVIS AUX LECTEURS DE L'ÉDITION FRANÇAISE

En présentant au public français, soucieux d'approfondir les lois de l'Evolution universelle et de la Destinée humaine, la traduction du livre de M. Râma Prasâd sur les « Forces subtiles de la Nature », nous croyons accomplir une œuvre non seulement profitable de mainte manière au lecteur averti, mais encore de justice à l'égard de son auteur.

Les suggestions qu'il renferme ont été mises à profit, dans les pays d'outre-océan, par une catégorie de soi-disant occultistes qui en ont tiré des doctrines pratiques à l'usage des esprits inquiets de mystères faciles : à l'inverse d'Abram qui présentait sa femme sous le nom de sœur, ils ont publié sous leur propre nom les idées du philosophe hindou.

L'ouvrage actuel offre une belle théorie du Travail Universel, ramené à des phénomènes de respiration comme la Physique moderne traduit en lan-

gage mécanique les énergies les plus diverses de la Nature, de la réaction chimique aux vibrations sonores.

L'ancienne théorie des Tattvas n'est donc rien autre chose qu'une Physique bien ordonnée, plus complète et d'une positivité plus stable que la Physique ordinaire, puisqu'elle renferme l'Esprit dans ses limites.

L'erreur fondamentale de la logique contemporaine est d'arrêter à l'homme les phénomènes conscients, faute d'avoir critiqué, suffisamment, les postulats de la conscience. Nous avons généralisé jusques aux confins de l'espace les qualités de nos contacts, nous avons vu, dans les astres, les pierres, les métaux et le feu de la terre, nous avons enfermé les aspects superficiels du monde en des formules algébriques et nous ignorons en vertu de quel pouvoir intérieur à nous-mêmes ces créations idéales : nombre, forme et mouvement ne sont pas que des sécrétions involontaires de l'esprit !

Qu'est-ce que l'homme ? Une conscience revêtue d'organes, de plexus nerveux, de muscles et de sens, un centre d'énergie capable d'attirer, de posséder en quelque sorte, les apparences extérieures par le moyen de l'œil, de l'estomac et du cerveau, un miroir où se reflète et se réfracte la multiplicité des images cosmiques. L'homme étant compris de cette manière il est plus facile de connaître les astres et

d'y voir autre chose que des vers luisants, des fournaises, des cailloux ou même des bobines d'induction magnétique (ce qui est, semble-t-il le dernier cri des explications scientifiques).

Le temps n'est peut-être pas éloigné où l'on ramènera tous les mouvements, toutes les idées, toutes les prétendues lois de la matière et de la vie à ce qu'ils sont, avec plus d'unité : des phénomènes psychologiques de consciences variées.

Le lecteur ne doit pas chercher ici de méthode pratique en dehors du développement intérieur qui est la méthode royale de compréhension. Quelques phrases d'apparence équivoque pourraient l'abuser à ce sujet ; d'abord, les heures et les jours de notre calendrier sont doublement fictifs puisque, pour déterminer le jour solaire moyen, la cosmographie suppose : 1^o que la terre est fixe ; 2^o que le soleil se meut d'un mouvement circulaire uniforme ; or, notre livre parle du temps solaire effectif ; d'autre part, le jour n'est point partagé de la même manière en occident que dans les Indes : il faudrait donc établir soi-même un calendrier véritable avant de poursuivre un résultat ultérieur. Une tentative de pratiquer les respirations profondes serait fort hasardeuse et son moindre défaut, le plus souvent, de déranger l'intelligence des philosophes trop pressés ; d'ailleurs, ce n'est pas en respirant que l'on devient Mage : c'est en comprenant : on

n'est pas un chevalier parce que l'on porte une armure.

Ces réserves faites, puisse le lecteur tirer profit de cet ouvrage qui est de la sagesse antique revêtue de symboles modernes.

LE TRADUCTEUR.

PRÉFACE

Un mot d'explication est nécessaire en ce qui concerne le livre présentement offert au public. Dans les volumes IX et X du *Theosophist*, j'ai publié certains essais sur les « Forces subtiles de la Nature » : le sujet de ces essais a tellement intéressé les lecteurs du *Theosophist* qu'on m'a demandé de les publier sous forme de livre. En lisant les essais dans cette intention, je trouvai que, pour composer un livre, ils devaient être, presque entièrement arrangés et, peut-être, écrits à nouveau.

Cependant, n'étant pas en état de récrire ce que j'avais écrit une fois, je me déterminai à publier une traduction du livre sanscrit qui traite de la science du Souffle et de la philosophie des Tattvas. Comme, d'autre part, le livre eût été tout à fait inintelligible sans ces essais, je me décidai à les ajouter au livre en matière d'illustration préliminaire : ce qui fut fait, en conséquence. Les essais du *Theosophist* ont été réimprimés avec certaines additions, transformations et corrections. J'ai, d'ailleurs, écrit plusieurs autres essais pour

rendre les explications plus complètes et autorisées.

Je fus confirmé dans cette voie par plus d'une considération. Le livre contient une bonne part en plus des essais corrigés et je jugeai préférable de les placer tous sous les yeux du public.

Je suis sûr que ce livre est fait pour jeter beaucoup de lumière sur les recherches scientifiques des anciens Aryens de l'Inde et qu'il ne laissera subsister aucun doute sur la base scientifique de la religion de l'Inde ancienne, dans un esprit lucide. C'est pour cette raison, surtout, que j'ai tiré des Upanishads mes illustrations de la Loi Tattvique.

Une bonne partie du livre ne peut être vérifiée que par une expérience longue et diligente. Ceux qui se consacrent à la poursuite de la vérité, sans préjugés, seront sans doute disposés à attendre quelque temps avant de se former une opinion sur de telles portions du livre. Quant aux autres, il est inutile de raisonner avec eux.

A la première classe d'étudiants j'ai encore un mot à dire. D'après mes propres expériences, je puis leur certifier que, plus ils approfondiront le livre, plus ils seront assurés d'y trouver de sagesse, et j'espère, avant qu'il soit longtemps, que j'aurai bon nombre de collègues pour travailler, avec moi, de leur mieux, à l'expliquer plus complètement encore.

Meerut, Inde.

5 novembre 1889.

RÂMA PRASÂD.

LES FORCES SUBTILES DE LA NATURE ET LEUR INFLUENCE SUR LA VIE HUMAINE ET LA DESTINÉE

I

LES TATTVAS

Les Tattvas sont les cinq modifications du Grand Souffle. Agissant sur Prakriti, ce Grand Souffle la jette en cinq états, ayant des mouvements vibratoires distincts et remplissant des fonctions différentes ; le premier état qui apparaît, durant la phase évolutive de Parabrahman, est l'Akâsha Tattva. Ensuite viennent, dans leur ordre, le Vâyu, le Tejas, l'Âpas et le Prithivî. Ils sont connus aussi sous le nom de Mahâbhûtas.

Le mot Akâsha est généralement traduit en français par *Ether*. Malheureusement, toutefois, pour la science moderne française, le son n'est pas

considéré comme une qualité distincte de l'éther ; certains peuvent s'imaginer aussi que le médium moderne de la lumière est identique à l'Akâsha : ceci, je crois, est une erreur. L'éther lumineux est le subtil Tejas Tattva et non l'Akâsha. Tous les cinq subtils Tattvas peuvent être, sans doute, appelés éthers mais il est mauvais d'employer le terme éther pour exprimer l'Akâsha, sans épithète caractéristique. Nous pouvons appeler Akâsha l'éther sonore, Vâyû l'éther tactile, Apas l'éther gustatif et Prithivî l'éther olfactif.

De même que, dans l'Univers, il existe l'éther lumineux, élément de matière affinée sans lequel on a trouvé que le phénomène de la lumière reste sans explication adéquate, ainsi existent les quatre autres éthers, éléments de matière affinée, sans lesquels on trouvera que les phénomènes du son, du toucher, du goût, de l'odorat restent sans explication adéquate.

La science moderne suppose que l'éther lumineux est de la matière dans un état des plus épurés. Ce sont les vibrations de cet élément que l'on dit constituer la lumière. L'on dit que ces vibrations se font perpendiculairement à la direction de la vague. La description du Tejas Tattva, donnée dans le livre, est à peu près la même : elle fait mouvoir ce Tattva vers le haut et cette direction est, sûrement, la direction de la vague. Elle dit,

d'ailleurs, qu'une vibration complète de cet élément prend la forme d'un triangle.

Supposons, dans cette figure, que A B soit la direction de la vague, B C la direction de la vibration ; C A est la ligne le long de laquelle l'atome vibrant doit retourner à sa position symétrique sur la ligne A B puisque, dans l'expansion, les arrangements symétriques des atomes d'un corps ne sont pas changés.



Le Tejas Tattva des anciens est, alors, exactement, l'éther lumineux des modernes, en ce qui concerne la nature de la vibration. Il n'y a, toutefois, dans la science moderne, aucune conception des quatre éthers suivants, en tous cas d'une façon explicite. Les vibrations de l'Akâsha, éther sonore, constituent le son ; il est tout à fait nécessaire de connaître le caractère distinct de cette forme de mouvement.

L'expérience de la sonnette dans une cloche pneumatique prouve que les vibrations de l'atmosphère propagent le son. D'autres milieux, cependant, tels que la terre et les métaux, transmettent le son à des degrés divers. Il doit donc y avoir, dans tous ces milieux, quelque chose qui donne naissance au son — la vibration qui constitue le son. Ce quelque chose est l'Akâsha hindou (1).

(1) On pourrait rappeler au lecteur le phénomène du télé-

Mais l'Akâsha pénètre tout, de même que l'éther lumineux. Pourquoi donc le son n'est-il pas transmis à nos oreilles quand le vide est produit dans la cloche ? Le fait est que nous devons *établir une différence* entre les vibrations des éléments qui constituent le son, la lumière, etc., et les vibrations des milieux qui transmettent ces impressions à nos sens. Ce ne sont pas les vibrations des éthers — les Tattvas subtils — qui causent nos perceptions, mais les vibrations éthériques transférées à des milieux différents qui sont autant de modifications de la matière grossière — les Sthûla Mahâbhûtas. L'éther lumineux est aussi présent dans une salle sombre que dans l'espace environnant : le plus petit espace, à l'intérieur des murs eux-mêmes, n'en est pas dépourvu. Pour celui-ci, la luminosité de l'extérieur n'est pas présente intérieurement ; pourquoi ? Parce que notre vision ordinaire ne perçoit pas les vibrations de l'éther lumineux ; elle ne recueille que les vibrations des milieux que l'éther pénètre. La capacité de vibrer éthériquement varie avec le milieu.

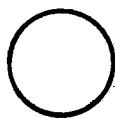
phone et, mieux encore, celui du phonographe. Il est clair que les rayons qui transmettent le son dans celui-ci ne sont pas les rayons visuels du soleil. Ce sont, sûrement, des rayons *auditifs*. Les premiers rayons sont les vibrations de l'éther lumineux ; que sont les seconds ? Les vibrations, sans doute de l'éther *sonore*, les constituants du Prâna hindou, appelé Akâsha.

Dans l'espace extérieur à la chambre noire, l'éther porte les atomes de l'atmosphère à l'état convenable de vibration visuelle et un grand développement de lumière s'offre à notre vue ; il en est de même de tout objet que nous voyons. L'éther qui pénètre l'objet porte les atomes de cet objet à l'état convenable de vibration visuelle. La force des vibrations éthériques que la présence du soleil donne à l'éther qui pénètre notre planète n'est pas suffisante pour provoquer le même état dans la matière inerte des murs sombres. L'éther interne séparé de l'éther externe par cette masse inerte est lui-même privé de telles vibrations ; l'obscurité de la chambre est ainsi la conséquence de l'absence d'éther lumineux. Une étincelle jaillissant dans la cloche à vide doit être transmise à nos yeux, nécessairement, parce que le verre de la cloche qui se trouve en contact avec l'éther lumineux possède, à un certain degré, la possibilité d'être mis en état de vibration visuelle transmise d'abord à l'éther externe et, par lui, à l'œil. Il n'en serait pas de même si nous employions une cloche en porcelaine ou en terre. C'est la possibilité d'être mis en état de vibration visuelle que, dans le verre et les objets analogues, nous appelons *transparence*.

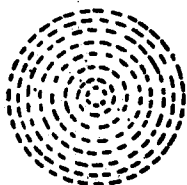
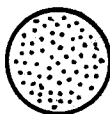
Retournons à l'éther sonore (ākāsha). Chaque forme de matière grossière possède, jusqu'à un certain point, variable suivant les formes, ce que

nous pouvons appeler la *transparence auditive* (1).

Nous avons maintenant quelque chose à dire sur la nature des vibrations. Il faut comprendre, à ce sujet, deux points généraux : en premier lieu, la forme externe de la vibration ressemble à la cavité de l'oreille.



Elle transforme la matière qui lui est soumise en une feuille pointillée. Ces points sont de petites saillies qui s'élèvent au-dessus de la surface commune de manière à produire dans la feuille des creux microscopiques.



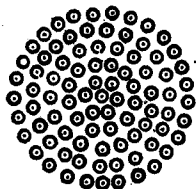
La vibration est dite se mouvoir par accès et caprices (San-Krama) et dans toutes les directions (Sarvatogama). Cela signifie que l'impulsion retombe sur elle-même le long de sa route première qui se trouve de tous côtés par rapport à la direction de la vague.

On comprendra que ces éthers produisent, dans les milieux grossiers, des vibrations semblables aux leurs. Par conséquent, la forme sous laquelle les vibrations auditives mettent l'air atmosphé-

(1) Il serait plus logique de l'appeler *transaudience*, par analogie (Note du traducteur).

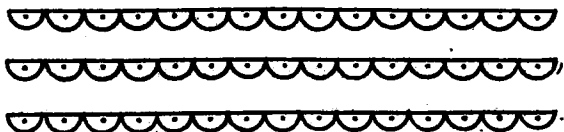
rique est celle d'un vrai peloton de vibrations éthériques. Les vibrations de l'air atmosphérique découvertes par la science moderne sont semblables.

Nous arrivons à l'éther tactile (Vāyu). Les vibrations de cet éther sont décrites comme étant de forme sphérique et leur mouvement à angles aigus avec la vague (Tiryak). Telle est la représentation de ces vibrations sur le plan de ce feuillet.



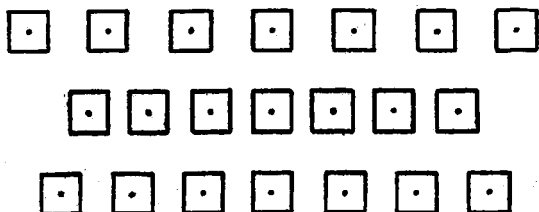
Les remarques faites sur la transmission du son, dans le cas de l'Akâsha, s'appliquent ici, de même, *mutatis mutandis*.

L'éther gustatif (Apas Tattva) est dit ressembler, en coupe, à une demi-lune ; on prétend, de plus, qu'il se meut vers le bas ; cette direction est contraire à celle de l'éther lumineux. Cette force, donc, provoque la contraction ; voici comment l'on représente, sur le papier, les vibrations de l'Apas.



Nous examinerons le processus de la contraction quand nous en arriverons aux qualités des Tattvas.

On dit que l'éther olfactif (Prithivî) est carré, en coupe. Ainsi :



Celui-ci se meut au centre : il ne se meut ni à angles droits, ni à angles aigus, ni au-dessus, ni au-dessous, mais le long de la ligne de la vague ; la ligne et le carré sont dans le même plan.

Telles sont les formes et les modes de mouvement des cinq éthers ; chacun de ces éthers donne naissance à l'une des cinq sensations de l'homme.

1. Akâsha, éther sonore, ouïe.
2. Vâyû, éther tactile, toucher.
3. Tejas, éther lumineux, vision.
4. Apas, éther gustatif, goût.
5. Prithivî, éther olfactif, odorat.

Dans le processus de l'évolution, ces éthers coexistant, tout en conservant leurs formes relatives, générales, primitives, contractent les qualités des autres Tattvas. Ceci est connu sous le nom de processus de Panchîkarana ou division en cinq.

Si nous prenons, comme notre livre le fait, H, P, R, V et L pour symboles algébriques de

(1), (2), (3), (4), (5) respectivement, les éthers, d'après Panchîkarana, affectent les formes suivantes :

$$(1) \quad H = \frac{H}{2} + \frac{P}{8} + \frac{R}{8} + \frac{V}{8} + \frac{L}{8}$$

$$(2) \quad P = \frac{P}{2} + \frac{H}{8} + \frac{R}{8} + \frac{V}{8} + \frac{L}{8}$$

$$(3) \quad R = \frac{R}{2} + \frac{H}{8} + \frac{P}{8} + \frac{V}{8} + \frac{L}{8}$$

$$(4) \quad V = \frac{V}{2} + \frac{R}{8} + \frac{H}{8} + \frac{P}{8} + \frac{L}{8}$$

$$(5) \quad L = \frac{L}{2} + \frac{V}{8} + \frac{R}{8} + \frac{H}{8} + \frac{P}{8}$$

Une molécule de chaque éther, composée de huit atomes, en possède quatre de l'éther principal et un de chacun des éthers restants.

La table suivante montrera les cinq qualités de chacun des Tattvas, selon Panchîkarana.

	SON	CONTACT	SAVEUR	COULEUR	PARFUM
(1) H	Ordinaire				
(2) P	Très léger	Plutôt froid	Acide	Bleu ciel	Acide
(3) R	Léger	Très chaud	Chaude	Rouge	Chaud
(4) V	Lourd	Froid	Astringente	Blanc	Astringent
(5) L	Profond	Légèrement chaud	Douce	Jaune	Doux

Il faut remarquer ici que les Tattvas subtils existent maintenant dans l'univers sur quatre plans. Le plan supérieur diffère du plan inférieur par un plus grand nombre de vibrations à la seconde. Ces quatre plans sont :

1. Physiologique.	Prâna.
2. Mental	Manas.
3. Psychique	Vijnâna.
4. Spirituel	Ananda.

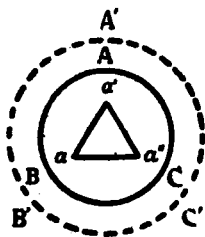
Nous allons, maintenant, examiner quelques qualités secondaires des Tattvas.

1. *Espace.* — C'est une qualité de l'Akâsha Tattva. On a certifié que la vibration de cet éther a la forme d'une cavité auriculaire et que, dans sa substance, se trouvent des points microscopiques (Vindus). Il s'ensuit, évidemment, que les interspaces des points servent à donner de l'espace à des minima éthériques et à leur offrir une place pour la locomotion (Avakâsha).

2. *Locomotion.* — C'est la qualité du Vâyû Tattva. Vâyû est une forme du mouvement lui-même car le mouvement dans toutes les directions est un mouvement circulaire, petit ou grand. Le Vâyû Tattva a lui-même la forme d'un mouvement sphérique. Lorsqu'au mouvement qui maintient la forme des différents éthers, on ajoute le mouvement du Vâyû, la locomotion en résulte.

3. *Expansion.* — C'est la qualité du Tejas

Tattva. Ceci découle d'une façon évidente de la forme et du mouvement donnés à cette vibration éthérique.



Supposons que A B C soit un bloc de métal ; si nous l'approchons d'un foyer, l'éther lumineux qu'il renferme est mis en mouvement et cela donne aux atomes grossiers de ce bloc un mouvement semblable. Soit *a* un atome ; celui-ci étant forcé d'assumer la coupe du Tejas, la vibration va vers *a'* et prend alors la position symétrique de *a''*. Chaque point change de place, également, autour du centre de la pièce de métal. En fin de compte, l'ensemble de la pièce prend la forme A' B' C'. L'expansion en résulte.

4. *Contraction*. — C'est la qualité de l'Apas Tattva. Comme on l'a remarqué auparavant, la direction de cet éther est opposée à celle de l'Agni ; il est aisé de comprendre, par suite, que la contraction résulte du jeu de ce Tattva.

5. *Cohésion*. — C'est la qualité du Prithivi

Tattva. Celui-ci, on le verra, est l'inverse de l'Akâsha. L'Akâsha livre passage à la locomotion tandis que le Prithivî lui résiste. C'est la conséquence naturelle de la direction et de la forme de cette vibration. Elle recouvre les intervalles de l'Akâsha.

6. *Douceur.* — C'est une qualité de l'Apas Tattva. Comme les atomes de tout corps en contraction se rapprochent et assument la forme semi-lunaire de l'Apas, ils doivent aisément glisser l'un sur l'autre. La même forme assure aux atomes un mouvement facile.

Ceci nous semble suffisant pour expliquer la nature générale des Tattvas. Les phases différentes de leur manifestation sur tous les plans de la Vie seront reprises en temps opportun.

II

ÉVOLUTION

Il sera très intéressant de tracer, conformément à la théorie des Tattvas, le développement de l'homme et la formation du monde.

Les Tattvas, comme nous l'avons vu, sont les modifications de Svara. A l'égard de Svara, nous trouvons, dans notre livre :

« Dans le Svara sont les Védas et les Shâstras, et dans le Svara est la musique. Tout le monde est dans le Svara ; Svara est l'esprit lui-même. »

La traduction propre du mot Svara est le *courant de la vague de vie*. C'est ce mouvement ondulatoire qui provoque l'évolution de la matière cosmique non différenciée dans l'univers différencié, et l'involution de celui-ci dans l'état primitif de la non différenciation, et ainsi de suite, à jamais. D'où vient ce mouvement ? Ce mouvement est l'esprit même.

Le mot *Atmâ* employé dans le livre contient, lui-même, l'idée de mouvement éternel, venant de la racine *at*, mouvement éternel ; on peut remarquer, d'une manière significative, que la racine *at* a des rapports avec les racines *ah*, souffle et *as*, être, et n'en est, simplement, qu'une variante. Toutes ces racines ont pour origine le son produit par la respiration des animaux.

Dans la Science du Souffle, le symbole technique de l'inspiration est *sa*, et celui de l'expiration, *ha*. Il est aisé de voir comment ces symboles sont liés aux racines *as* et *ah*. Le courant de la vague de vie précité est appelé, techniquement, *Hansachasa*, c'est-à-dire le mouvement de *ha* et *sa*. Le mot *Hansa* que l'on emploie pour signifier Dieu, et dont on fait tant de cas en beaucoup d'ouvrages sanscrits, n'est qu'une représentation symbolique des deux processus éternels de vie, *ha* et *sa*.

Le courant primordial de la vague de vie est donc le même courant qui, dans l'homme, prend la forme des mouvements d'inspiration et d'expiration des poumons, et c'est la source, qui pénètre tout, de l'évolution et de l'involution de l'Univers.

Le livre continue :

« C'est le *Svara* qui a donné une forme aux premières accumulations des divisions de l'univers ; le *Svara* cause l'involution et l'évolution ; le *Svara*

est Dieu Lui-Même ou mieux le Grand Pouvoir (Maheshvara). »

Le Svava manifeste l'impression, sur la matière, de ce pouvoir connu dans l'homme sous le nom de pouvoir qui se connaît soi-même ; on comprendra que son action ne cesse jamais. Il travaille toujours et l'évolution et l'involution sont la véritable nécessité de son existence qui ne change pas.

Le Svava a deux états différents : l'un est connu sur le plan physique de la vie sous le nom de souffle solaire, l'autre sous le nom de souffle lunaire. Nous les désignerons, toutefois, au stade présent de l'involution, sous les noms respectifs de souffle positif et souffle négatif. La période durant laquelle le courant revient au point d'où il était parti, est connue en qualité de jour et de nuit de Parabrahman. La période positive ou évolutive est le jour de Parabrahman ; la période négative ou involutive est la nuit de Parabrahman. Ces nuits et ces jours se suivent sans discontinuité. Les subdivisions de cette période comprennent toutes les phases de l'existence et il est, par suite, nécessaire de donner ici la division du temps selon les Shâstras hindous.

Nous commencerons avec le Truti comme étant la division ultime du temps.

DIVISIONS DU TEMPS

26 $\frac{2}{3}$ Trutis = 1 Nimesha = $\frac{8}{45}$ de seconde.

18 Nimeshas = 1 Kāshtah = 3 secondes $\frac{1}{5}$ = 8 Vipalas.

30 Kāshtha = 1 Kalā = 1 minute $\frac{3}{5}$ = 4 Palas.

30 Kalās = 1 Mahūrta = 48 minutes = 2 Ghāris.

30 Mahūrtas = 1 jour et 1 nuit = 24 heures = 60 Ghāris.

30 jours et nuits, et les heures d'appoint = 1 jour et une nuit Pitrya = 1 mois et les heures complémentaires.

12 mois = 1 jour et une nuit Daiva = 1 année = 365 jours 5 heures 30 minutes 31 secondes.

365 jours et nuits Daiva = 1 année Daiva.

4.800 années Daiva = 1 Satya Yuga.

3.600 années Daiva = 1 Tretā Yuga.

2.400 années Daiva = 1 Dvāpara Yuga.

1.200 années Daiva = 1 Kali Yuga.

12.000 années Daiva = 1 Chatur Yuga (quatre Yugas).

12.000 Chatur Yugas = 1 Daiva Yuga.

2.000 Daiva Yugas = 1 jour et 1 nuit de Brahmā.

365 jours et nuits Brahmiques = 1 année de Brahmā.

71 Daiva Yugas = 1 Manvantara.

12.000 années Brahmiques = 1 Chatur Yuga de Brahmā et ainsi de suite.

200 Yugas de Brahmā = 1 jour et 1 nuit de Parabrahman.

Ces jours et ces nuits se suivant incessamment, il en résulte une évolution et une involution éternelles.

Nous avons ainsi cinq sortes de jours et de nuits :

1. Parabrahmique ; 2. Brahmique ; 3. Daiva ;

4. Pitrya ; 5. Manusha. Une sixième sorte est constituée par le jour Manvantarique et la nuit Manvantarique (Pralaya).

Les jours et les nuits de Parabrahman se suivent, sans commencement ni fin. La nuit (période négative) et le jour (période positive) disparaissent tous les deux dans le Sushumnâ (période de conjonction) et surgissent dans l'autre période ; il en est de même pour les autres jours et nuits. D'une extrémité à l'autre de la division, les jours sont consacrés au courant positif, chaud, et les nuits au courant négatif, froid. L'impression des noms et des formes et le pouvoir de produire une impression prennent place dans la phase positive de l'existence ; la réceptivité naît dans le courant négatif.

Soumise à la phase négative de Parabrahman, Prakriti, qui suit Parabrahman comme une ombre, a été saturée de réceptivité évolutive ; quand le courant chaud se met en train, des changements s'impriment en elle et elle apparaît sous de nouvelles formes. La première empreinte que le courant évolutif positif laisse sur Prakriti est connue sous le nom d'Akâsha. Ensuite, peu à peu, les autres éthers prennent naissance. Ces modifications de Prakriti sont les éthers du premier stade.

Dans ces cinq éthers considérés comme constituant maintenant le plan objectif, le courant du

Grand Souffle continue à travailler. Un autre développement prend place ; des centres différents se constituent, l'Akâsha les met sous une forme qui donne place à la locomotion. Quand apparaît le Vâyû Tattva, ces éthers élémentaires reçoivent une forme sphérique ; c'est le commencement de la *formation*, ce que l'on appelle aussi *solidification*.

Ces sphères sont nos Brahmândas. Les éthers prennent, en elles, un développement secondaire ; la soi-disant division en cinq a lieu. Fort bien, mais, dans cette sphère brahmique où les nouveaux éthers ont un *espace* convenable pour la *locomotion*, le Tejas Tattva entre maintenant en jeu, puis l'Apas Tattva. Toute qualité tattvique est engendrée et conservée, dans ces sphères, par ces courants. Avec l'Apas, la formation est complète ; dans le cours du temps, nous avons un centre et une atmosphère ; cette sphère est l'univers soi-conscient.

Dans cette sphère, suivant le même processus, un troisième état éthérique se fait jour. Dans l'atmosphère la plus froide, éloignée du centre, une autre classe de centres se forment. Ensuite, apparaît un autre état de matière dont les centres portent le nom de Devas ou de soleils.

Nous avons ainsi quatre états de matière subtile, dans l'univers.

1. Prâna, matière vitale, avec le Soleil pour centre.

2. Manas, matière mentale, avec le Manou pour centre.

3. Vijñāna, matière psychique, avec Brahmā pour centre.

4. Ananda, matière spirituelle, avec Parabraman pour substratum infini.

Chaque état supérieur est positif vis-à-vis de l'état inférieur, et chaque état inférieur naît de la composition des phases positive et négative du supérieur.

1. Prāna est en relation avec trois sortes de jours et de nuits de la division précédente du temps.

(a) Nos jours et nos nuits ordinaires.

(b) La moitié brillante et la moitié sombre du mois, qui sont appelées le jour et la nuit Pitrya.

(c) Les moitiés nord et sud de l'année, le jour et la nuit des Devas.

Ces trois nuits, agissant sur la matière terrestre, lui donnent la réceptivité de la phase froide, négative, sombre de la matière vitale. Les jours respectifs qui viennent après ces nuits s'impriment sur cette matière. La terre elle-même devient ainsi un être vivant, ayant un pôle nord vers lequel une force centrale attire l'aiguille aimantée et un pôle sud où est centrée une force qui est, pour ainsi dire, l'ombre du centre polaire nord. Elle a aussi l'énergie solaire centrée dans la moitié est et

la force lunaire, l'ombre de la précédente, centrée dans la moitié ouest.

En fait, ces centres naissent bien avant que la terre se soit manifestée sur le plan de la matière dense ; il en est de même pour les centres des autres planètes. Tandis que le soleil se présente au Manou, il se forme deux états de matière où le soleil vit et se meut — le positif et le négatif. Comme le Prâna solaire, après avoir été, quelque temps, soumis à l'état négatif, ombreux, est soumis, dans sa révolution, à la source de sa phase positive, Manou, la face de Manou est imprimée sur lui. Ce Manou est, en vérité, l'esprit universel et toutes les planètes avec leurs habitants sont les phases de son existence. A présent, nous voyons que la vie de la terre ou Prâna Terrestre a quatre centres de force.

La phase positive agissant sur lui, quand il a été refroidi par le courant négatif, s'imprime en lui et la vie de la terre, sous des formes variées, vient au jour. Les essais sur Prâna expliqueront ceci plus clairement.

2. Manas est en rapport avec Manou. Les soleils tournent autour de ces centres avec leur atmosphère entière de Prâna. Ce système donne naissance aux Lokas ou sphères de vie dont les planètes sont une classe.

Ces Lokas ont été énumérés par Vyâsa dans son

commentaire sur le *Yogashâstra* (Pâda III, Sûtra 26).

L'aphorisme est ainsi conçu :

« Par la méditation sur le soleil, on obtient la connaissance de la création physique. »

Le révére commentateur s'exprime ainsi :

« Il y a sept Lokas (sphères d'existence). »

1. Bhûrloka s'étend jusqu'au Meru.

2. Antarikshaloka s'étend de la surface du Meru au Dhruva, l'étoile polaire, et contient les planètes, les Nakshatras et les étoiles.

3. Svarloka se trouve derrière : il est quintuple et consacré à Mahendra.

4. Maharloka, consacré à Prajâpati.

5. Janaloka, consacré à Brahmâ.

6. Taparloka, consacré à Brahmâ.

7. Satyaloka, consacré à Brahmâ.

Notre intention n'est pas, quant à présent, d'expliquer la signification de ces Lokas. Il nous suffit de dire que les planètes, les étoiles, les maisons lunaires sont toutes des impressions de Manou comme les organismes de la terre sont les impressions du soleil. Le Prâna solaire est préparé, pour cette impression, durant la nuit manvantarique.

Vijñâna a des rapports semblables avec les nuits et les jours de Brahmâ, et Ananda avec ceux de Parabrahman.

On verra, de cette façon, que le processus

entier de la création, sur quelque plan de vie que ce soit, est provoqué, très naturellement, par les cinq Tattvas dans leurs doubles modifications, positives et négatives. Il n'y a rien, dans l'univers, que ne comprenne la Loi Tattvique Universelle du Souffle.

Après cette très brève exposition de la théorie de l'évolution tattvique, vient une série d'essais prenant, un à un, tous les états subtils de la matière et décrivant, plus en détail, les opérations de la loi tattvique dans ces plans et les manifestations aussi de ces plans de vie dans l'humanité.

III

RELATION MUTUELLE ENTRE LES TATTVAS ET LES PRINCIPES

L'Akâsha est le plus important de tous les Tattvas ; il doit, naturellement, précéder et suivre chaque plan de vie ; sans lui ne peut avoir lieu ni manifestation, ni cessation de formes. *C'est de l'Akâsha que vient toute forme, et c'est dans l'Akâsha que toute forme subsiste.* L'Akâsha est plein de formes à l'état potentiel ; il s'interpose entre chaque groupe de deux parmi les cinq Tattvas, entre chaque groupe de deux parmi les cinq principes.

L'évolution des Tattvas fait toujours partie de l'évolution d'une certaine forme définie. Ainsi les Tattvas primaires se manifestent avec le but défini de donner ce que nous pouvons appeler un corps, une forme prakritique à l'Ishvara. Il y a, dans le sein de l'Infini Parabrahman, de tels centres cachés innombrables. Un centre prend sous son

influence une certaine portion de l'infini et nous trouvons là, en tête de tout ce qui vient au jour, l'Akâsha Tattva. L'expansion de cet Akâsha limite l'expansion de l'univers, et l'Ishvara doit en sortir. A cette fin, le Vâyu Tattva surgit de cet Akâsha ; il pénètre l'univers total et possède un certain centre qui lui permet de rassembler l'expansion totale en un tout séparé des autres univers (Brahmândas).

On a mentionné déjà et, plus tard, on expliquera plus clairement que chaque Tattva possède une phase positive et une phase négative ; il est évident, aussi, d'après l'analogie du soleil, que des endroits plus distants du centre sont toujours négatifs par rapport aux plus proches. Nous pouvons dire qu'ils sont plus froids et l'on verra que la chaleur n'est pas particulière au soleil seul, mais que tous les centres supérieurs ont une plus grande somme de chaleur que le soleil lui-même.

Dans cette sphère brahmique de Vâyu, sauf dans un certain espace près de l'Akâsha Parabrahmique, chaque atome de Vâyu subit la réaction d'une force opposée ; le plus distant et, en conséquence, le plus froid réagit sur le plus proche et, en conséquence, le plus chaud. Les vibrations égales et opposées de la même force se balancent et toutes deux ensemble passent à l'état âkâshique. Ainsi, tandis qu'une partie de l'espace reste remplie de Vâyu brahmique par suite de flux constant de ce Tattva

hors de l'Akâsha Parabrahmique, le reste retourne rapidement dans l'Akâsha. L'Akâsha est la mère de l'Agni Tattva Brahmique. L'Agni Tattva, travaillant de semblable façon, donne naissance, à travers un autre Akâsha, à l'Âpas et celui-ci, semblablement, au Prithivî. Ce Prithivî Brahmique contient ainsi les qualités de tous les Tattvas précédents, plus une cinquième qui lui est propre.

Le premier stade de l'univers, l'océan de matière psychique, existe maintenant au complet. Cette matière est, naturellement, très, très fine : il n'y a aucune densité en elle, comparée à la matière du cinquième plan. Dans cet océan brille l'intelligence d'Ishvara et cet océan, avec toute chose qui peut se manifester en lui, est l'univers soi-consscient.

Dans cet océan psychique, comme ci-devant, les atomes les plus éloignés sont négatifs par rapport aux plus proches. Donc, sauf un certain espace qui reste plein de Prithivî psychique, par suite du secours constant que cet élément reçoit d'en-haut, le reste commence à se changer en Akâsha. Ce second Akâsha est plein de ce qu'on appelle Manus à l'état potentiel ; les Manus sont autant de groupes de certaines formes mentales, les idées des genres et des espèces de vie variés qui sont destinés à apparaître plus tard. Nous nous occuperons de l'un d'entre eux.

Poussé par le courant évolutif du Grand Souffle,

Manu sort de cet Akâsha de la même façon que Brahmâ sortit de l'Akâsha Parabrahmique. D'abord et au-dessus de tout, dans la sphère mentale, est le Vâyû et, ensuite, dans l'ordre, le Tejas, l'Âpas et le Prithivî. Cette matière mentale suit les mêmes lois et, semblablement, commence à passer dans le troisième état âkâshique, plein de soleils innombrables. Ils sortent de la même façon et commencent à travailler sur un plan similaire.

Chacun peut ici se rendre compte par lui-même que les portions les plus éloignées du système solaire sont plus froides que les plus proches. Chaque petit atome de Prâna est, comparativement, plus froid que le suivant dans la direction du soleil. Ainsi, des vibrations égales et opposées s'équilibrent l'une l'autre. Laissant donc de côté un certain espace près du soleil comme étant toujours rempli des Tattvas de Prâna constamment émanés du soleil, le reste du Prâna passe à l'état âkâshique.

Il faut noter ici que la totalité de ce Prâna est composée de petits *points* innombrables. A l'avenir, nous parlerons de ces *points* comme de Trutis : ce sont ces Trutis qui apparaissent sur le plan terrestre en qualité d'atomes (Anu ou Paramânu). On pourrait en parler comme d'atomes solaires. Ces atomes solaires sont de classes variées selon la prédominance de l'un ou de plusieurs des Tattvas constitutifs.

Chaque point de Prâna est une peinture parfaite

de l'océan total ; chaque point est représenté par tout autre point. Chaque atome a donc, pour constituants, tous les quatre Tattvas en proportions variées suivant sa position vis-à-vis des autres. Les différentes classes de ces atomes solaires se montrent à nous, sur le plan terrestre, comme éléments variés de la chimie.

Le spectre de chaque élément terrestre révèle la couleur ou les couleurs du Tattva ou des Tattvas prédominants d'un atome solaire de la substance. Plus grande est la chaleur à laquelle une substance est soumise, plus l'élément s'approche de son état solaire. La chaleur détruit les vêtements terrestres des atomes solaires dans la période où elle agit.

Le spectre du sodium ainsi révèle la présence du jaune Prithivî, celui du lithium, la présence du rouge Agni et du jaune Prithivî ; celui du coesium, la présence du rouge Agni et du mélange vert du jaune Prithivî et du bleu Vâyû. Le rubidium montre du rouge, de l'orangé, du jaune, du vert et du bleu. c'est-à-dire : l'Agni, Prithivî et Agni, Prithivî, Vâyû et Prithivî, et Vâyû. Ces classes d'atomes qui composent toutes ensemble l'ample expansion du Prâna solaire, passent à l'état âkâshique. Tant que le soleil entretient une provision constante de ces atomes, ceux qui passent à l'état âkâshique vont de l'autre côté, dans le Vâyû planétaire. Certaines portions égales de l'Akâsha solaire se sépa-

rent naturellement des autres, conformément à la création différente qui doit apparaître en ces portions ; celles-ci sont appelées Lokas. La terre elle-même est un Loka appelé Bhûrloka : je prendrai la terre comme illustration ultérieure de la loi.

Cette portion de l'Akâsha solaire qui est la mère immédiate de la terre donne, d'abord, naissance au Vâyu terrestre. Chaque élément est alors à l'état de Vâyu Tattva, que nous pouvons dès maintenant appeler gazeux. Le Vâyu Tattva est de coupe sphérique et la planète gazeuse affecte des contours semblables : le centre de cette sphère gazeuse rassemble, autour de lui, l'expansion totale des gaz. Sitôt que cette sphère vient au jour, elle est soumise, entre autres influences, aux suivantes :

1° L'influence superposée de la chaleur solaire.

2° L'influence interne des atomes les plus éloignés sur les atomes les plus proches et *vice versa*.

La première influence a un double effet sur la sphère gazeuse : elle donne plus de chaleur à l'hémisphère le plus proche qu'au plus éloigné. L'air superficiel du plus proche hémisphère, ayant contracté une certaine somme d'énergie solaire, s'élève vers le soleil ; l'air plus froid d'en bas prend sa place. Mais où va l'air superficiel ? Il ne peut dépasser les limites de la sphère terrestre qui est entourée d'Akâsha solaire, à travers lequel vient un supplément de Prâna solaire. Il commence donc à

se mouvoir en cercle, et ainsi un mouvement rotatoire s'établit dans la sphère : c'est l'origine de la rotation de la terre sur son axe.

D'autre part, comme une certaine somme d'énergie solaire est distribuée à la sphère gazeuse terrestre, l'impulsion du mouvement vers le haut atteint le centre lui-même. Il ne peut, cependant, marcher dans cette direction, car un rapprochement détruirait cette balance de forces qui donne à la terre ses particularités. Un Loka plus rapproché du soleil que notre planète ne peut avoir les mêmes conditions de vie. Pour cette raison, tandis que le soleil attire vers lui la terre, ces lois d'existence qui lui ont donné une constitution par laquelle, durant des cycles, elle doit continuer à rouler, la retiennent dans la sphère qu'elles lui ont assignée. Deux forces, ainsi se manifestent : tirée par la première, la terre s'en irait vers le soleil, contenue par la seconde, elle doit rester là où elle est ; ce sont les forces centrifuge et centripète, et de leur action résulte la révolution annuelle de la terre.

Secondement, l'action interne des atomes gazeux l'un sur l'autre finit par transformer la sphère gazeuse totale, sauf la portion supérieure, pour la faire passer à l'état akâshique. Cet état akâshique donne naissance à l'état igné (appartenant à l'Agni Tattva) de la matière terrestre. Celui-ci se change en Apas de la même manière, et l'Apas en Prithivî.

Le même processus s'établit dans les changements de matière qui nous sont maintenant familiers. Un exemple illustrera mieux la loi entière.

Prenons de la glace : elle est solide, ou à l'état que la Science du Souffle appellerait Prithivî ; une qualité du Prithivî Tattva est la cohésion. Faisons passer de la chaleur dans cette glace ; au fur et à mesure de son passage, la chaleur est indiquée par le thermomètre. Quand la température de la glace atteint 0°, le changement d'état commence : fournissons alors à la glace fondante 78 calories : la température reste la même (0°), les 78 calories sont absorbées et deviennent latentes dans l'eau liquide.

Appliquons maintenant 536 calories à un kilogramme d'eau bouillante. Comme chacun le sait généralement, cette grande quantité de chaleur devient latente lorsque l'eau passe à l'état gazeux.

Suivons maintenant la marche inverse. A l'eau gazeuse, appliquons une certaine quantité de froid ; quand le froid devient suffisant pour contrebalancer entièrement la chaleur qui, ici, conserve l'état gazeux, la vapeur passe à l'état âkâshique, et de là à l'état de Tejas. Il n'est pas nécessaire que toute la vapeur passe *d'un seul coup* à l'état voisin ; le changement est continu. Le froid pénétrant par degrés dans la vapeur, la modification Tejas apparaît hors de l'Akâsha et par l'intervention de

l'Akâsha en qui elle avait passé durant l'état latent. Ceci est indiqué par le thermomètre. Quand l'ensemble a passé à l'état igné et que 536 calories ont été absorbées, le second Akâsha vient au jour. L'état liquide sort de ce deuxième Akâsha à la même température (100°), la chaleur tout entière ayant passé de nouveau à l'état âkâshique et n'étant plus, par suite, indiquée par le thermomètre.

Quand le froid est appliqué au liquide, la chaleur, de nouveau, commence à l'abandonner, et quand 78 calories ont été absorbées, cette chaleur étant sortie de et par l'Akâsha dans lequel elle était allée, *tout* le liquide passe à l'état igné. Ici elle commence à passer, de nouveau, à l'état âkâshique ; le thermomètre se met à baisser et de cet Akâsha commence à surgir l'état Prithivî de l'eau — soit la glace.

Nous voyons ainsi que la chaleur poussée *au dehors* par l'influence du froid passe à l'état âkâshique, lequel devient le substratum d'une phase supérieure, et la chaleur *absorbée* passe à un autre état âkâshique, substratum d'une phase inférieure.

C'est de cette façon que la sphère gazeuse terrestre se transforme en son présent état. L'expérience précitée montre plusieurs vérités importantes sur la relation de ces Tattvas entre eux.

En premier lieu, elle explique cette assertion de

la Science du Souffle disant que chaque état tattvique a les qualités des états précédents. Nous voyons ainsi que, l'état gazeux de l'eau étant affecté par le froid, la chaleur latente de vaporisation est balancée et passe à l'état âkâshique. Il en doit être ainsi puisque des vibrations égales et opposées de la même force s'équilibrent, et que l'Âkâsha en résulte ; l'état Tejas de la matière sort de celui-ci : c'est dans cet état que la chaleur latente de vaporisation devient manifeste. On observera que cet état n'est point permanent. La forme Tejas de l'eau, comme de toute autre substance, d'ailleurs, ne peut exister longtemps, parce que la majeure partie de la matière terrestre se trouve dans les états inférieurs et, par suite, plus négatifs d'Apas et de Prithivî ; chaque fois que, pour une cause quelconque, une substance passe à l'état Tejas, les objets environnants commencent aussitôt à réagir sur elle avec une force telle qu'ils l'obligent de passer à l'état âkâshique suivant. Ces choses qui, maintenant, existent à l'état normal d'Apas ou de Prithivî, trouvent tout à fait contraire à leurs lois d'existence de rester à l'état Tejas (igné), sauf quand elles subissent une influence externe. Ainsi, un atome d'eau gazeuse, avant de passer à l'état liquide, est resté déjà sous trois états : âkâshique, gazeux, de Tejas ; il doit donc avoir les qualités de ces trois Tattvas, sans aucun

doute. Il a seulement besoin de cohésion, ce qui est la qualité du Prithivî Tattva.

Quand cet atome d'eau liquide passe à l'état de glace, que voyons-nous ? Tous les états précédents doivent se montrer de nouveau : le froid balancera la chaleur latente de l'état liquide, et l'état âkâshique en sortira. L'état gazeux sortira sûrement de l'état âkâshique ; cet état *gazeux* (Vâyava) est mis en évidence par les girations et les autres mouvements soulevés dans le liquide par la simple application du froid. Le mouvement, toutefois, n'est pas de très longue durée, et lorsqu'il cesse (passant à l'état âkâshique), l'état Tejas survient. Cet état n'est pas, non plus, de très longue durée : il passe à l'état âkâshique : la glace se forme.

L'on verra aisément que les quatre *états* de matière terrestre existent tous dans notre sphère. L'état gazeux (Vâyava) se trouve dans ce que nous appelons l'atmosphère ; l'état igné (Tejas) est la température normale de la vie terrestre ; l'état liquide (Apas) est l'océan ; l'état solide (Parthiva) est la *terra firma*. Aucun de ces états, pourtant, n'existe complètement isolé des autres ; chacun empiète constamment sur le domaine de l'autre ; il est ainsi difficile de trouver une portion de l'espace qui ne soit remplie de matière qu'à un seul état. Les deux Tattvas adjacents se trouvent entremêlés à un plus haut degré que les Tattvas séparés

par un état intermédiaire. Ainsi, Prithivî s'unira à un plus haut degré avec l'eau qu'avec Agni et Vâyu, Apas avec Agni qu'avec Vâyu, et Vâyu avec Agni plus qu'avec tout autre. Il apparaîtrait ainsi, de ce qu'on vient de dire, conformément à la Science des Tattvas, que la flamme et les autres substances lumineuses de la terre ne sont pas à l'état Tejas (igné) *terrestre* : ils sont à l'état de matière solaire ou voisins de cet état.

IV

PRANA

Les Centres de Prâna ; les Nâdis ; les Centres tattviques de Vie ; l'échange ordinaire de la Respiration.

Prâna, comme on l'a exprimé déjà, est cet état de matière tattvique entourant le soleil et dans laquelle se meuvent la terre et les autres planètes : c'est l'état immédiatement supérieur à la matière terrestre. La sphère terrestre est séparée du Prâna solaire par un Akâsha : cet Akâsha est la mère immédiate du Vâyu terrestre dont la couleur originelle est bleue ; voilà pourquoi le ciel nous paraît bleu.

Quoique, en ce point des cieux, le Prâna se transforme en Akâsha qui donne naissance au Vâyu terrestre, les rayons du soleil qui tombent sur la terre, venant de l'extérieur, ne sont pas

arrêtés dans leur voyage vers l'intérieur. Ils sont réfractés, mais ils se meuvent progressivement dans la sphère terrestre quand même. A travers ces rayons, l'océan de Prâna qui entoure notre sphère exerce sur elle une influence organisatrice.

Le Prâna terrestre, la vie de la terre qui apparaît sous la forme de tous les organismes vivants de notre planète, n'est, dans son ensemble, rien d'autre qu'une modification du Prâna solaire.

Comme la terre se meut autour de son axe propre et autour du soleil, des centres doubles se développent dans le Prâna terrestre. Pendant la rotation diurne, chaque lieu, tant qu'il est soumis à l'influence directe du soleil, projette le courant de vie positif *de l'est à l'ouest* ; pendant la nuit, le même lieu projette le courant négatif.

Dans la course annuelle, le courant positif voyage *du nord au sud*, durant les six mois d'été, — le jour des Dévas, — et le courant négatif durant les six mois restants, — la nuit des Dévas.

Le nord et l'est sont ainsi consacrés au courant positif : les points opposés, au courant négatif. Le soleil est le seigneur du courant positif, la lune est la maîtresse du courant négatif, parce que le Prâna solaire va, pendant la nuit, de la terre à la lune.

Le Prâna *terrestre* est ainsi un être éthérique, avec des centres doubles de travail. Le premier centre est le centre septentrional ; le second, le

centre méridional ; les deux moitiés de ces centres sont les centres est et ouest. Pendant les six mois d'été, le courant de vie circule du nord au sud, et pendant les mois d'hiver, le courant négatif suit la voie inverse.

Chaque mois, chaque jour, chaque *nimesha*, ce courant accomplit une course mineure et, tandis que le courant continue sa course, la rotation diurne lui donne une direction orientale ou occidentale. Le courant nord va, pendant le jour humain, de l'est à l'ouest ; pendant la nuit, de l'ouest à l'est. Les directions de l'autre courant sont respectivement opposées aux précédentes ; dans la pratique, il n'y a donc que deux directions, l'est et l'ouest. La différence entre les deux courants nord et sud n'est pas pratiquement sensible dans la vie terrestre. Ces deux courants produisent, dans le Prâna terrestre, deux modifications distinctes des éthers composants. Les rayons de chacune de ces modifications éthériques, procédant de leurs centres différents, courent l'un dans l'autre, l'un donnant la vie, la force, la forme et diverses qualités à l'autre.

Le long des rayons émergeant du centre nord, passent les courants du Prâna positif : le long de ceux qui émergent du centre sud, passent les courants du Prâna négatif. Les canaux est et ouest de ces courants sont appelés respectivement Pingalâ

et Idâ, deux des Nâdis célèbres des Tantristes. Mieux vaudra discuter les autres supports de Prâna quand nous l'aurons localisé dans le corps humain.

L'influence de ce Prâna terrestre développe deux centres d'action dans la matière dense qui doit former un corps humain. Une partie de la matière se rassemble autour du centre nord, et une partie autour du centre sud. Le centre nord se développe dans le cerveau, le centre sud dans le cœur. La forme générale de ce Prâna terrestre est quelque chose comme une ellipse ; en lui le foyer nord est le cerveau, le foyer sud, le cœur. La colonne le long de laquelle la matière positive se rassemble court entre ces deux foyers.

La ligne du milieu est la place où les divisions est et ouest, droite et gauche de la colonne se joignent. La colonne est la *moelle allongée*. La ligne centrale est aussi Sushumnâ, les divisions droite et gauche étant Pingalâ et Idâ. Les rayons de Prâna qui divergent de part et d'autre de ces Nâdis ne sont que leurs ramifications et constituent ensemble avec eux le système nerveux.

Le Prâna négatif se rassemble autour du centre sud. Celui-ci, de même, prend une forme semblable à la forme du premier. Les divisions droites et gauches de cette colonne sont les divisions droites et gauches du cœur.

Chaque division a deux branches principales,

chacune d'elles se subdivise en ramifications mineures. Les deux ouvertures de chaque route sont l'une une veine et l'autre une artère, les quatre donnant dans quatre chambres, — les quatre pétales du lotus du cœur. La partie droite du cœur, avec toutes ses ramifications est appelée Pingalâ, la gauche Idâ, la partie médiane Sushumnâ.

Il y a lieu de penser, cependant, que c'est du cœur seulement que l'on parle comme du lotus, tandis que les trois noms précédents sont mis de côté pour le système nerveux. Le courant de Prâna travaille en avant et en arrière, dedans et dehors : la cause en est dans les changements momentanés de l'être de Prâna. Comme l'année avance, à tout moment un changement d'état s'opère dans le Prâna *terrestre*, par suite de la force variable des courants solaires et lunaires. Ainsi, chaque moment est, à proprement parler, un être nouveau de Prâna ; comme le dit Buddha, toute vie est momentanée. Le moment qui est le premier à jeter, dans la matière, le germe qui développera les deux centres, est la première cause de la vie organisée. Si les moments successifs sont, dans leur effet tattvique, sympathiques à la première cause, l'organisme acquiert de la force et se développe ; sinon, l'impulsion est rendue stérile.

L'effet général de ces moments successifs est de conserver la vie générale ; mais l'impulsion de

chaque moment tend à passer outre quand surviennent les autres. Un système de mouvement, avant et arrière, est ainsi établi. Un moment de Prâna procédant du centre d'action va vers les plus lointaines extrémités des gros vaisseaux (vasculaires et neuraux) de l'organisme ; le moment suivant lui donne, toutefois, l'impulsion contraire. L'accomplissement de l'impulsion en avant et la détermination de l'élan contraire prennent quelques instants. Cette période varie suivant les organismes divers. Quand le Prâna chemine en avant, les poumons inspirent : quand il revient, le processus d'expiration a lieu.

Le Prâna se meut dans Pingalâ quand il va du centre nord vers l'est et du centre sud vers l'ouest ; il se meut en Idâ quand il va du centre nord vers l'ouest et du centre sud vers l'est. Cela signifie que, dans le premier cas, le Prâna se meut du cerveau vers le côté droit, à travers le cœur et va ensuite à gauche et à l'arrière du cerveau et du cœur, vers le côté gauche à travers le cerveau puis du côté droit arrière du cœur. Dans le dernier cas, le contraire a lieu. En d'autres termes, dans le premier cas, le Prâna se meut du système nerveux au côté droit, à travers le système des vaisseaux sanguins, puis au côté gauche et, de nouveau, retourne au système nerveux, ou du système sanguin au côté gauche, à travers le système nerveux, puis au côté droit et en

arrière et retourne au système sanguin. Ces deux courants coïncident. Dans le dernier cas, le contraire a lieu. La partie gauche du corps contenant à la fois les nerfs et les vaisseaux sanguins peut être appelée Idâ, la partie droite Pingalâ. Les bronches droites et gauches forment aussi bien les parties respectives de Pingalâ et d'Idâ que les autres parties des divisions droites et gauches du corps. Mais qu'est-ce que Sushumnâ? Un des noms de Sushumnâ est Sandhi, le point où se joignent Idâ et Pingalâ. C'est réellement ce point d'où le Prâna peut se mouvoir de l'un ou de l'autre côté, droit ou gauche ou, sous certaines conditions, des deux côtés. C'est à cet endroit que le Prâna doit passer quand il va du côté droit au côté gauche et du côté gauche au côté droit. C'est donc à la fois le canal spinal et le canal cardiaque. Le canal spinal s'étend de Brahmarandhra, le centre nord de Prâna, à travers la colonne vertébrale entière (Bramadanda). Le canal cardiaque s'étend du centre sud à mi-chemin entre les deux lobes du cœur. Quand le Prâna se meut du canal spinal au côté droit vers le cœur, le poumon droit travaille, le souffle entrant et sortant par la narine droite. Quand il atteint le canal sud, on ne peut sentir le souffle d'aucune narine. Quand, cependant, il sort du canal cardiaque à gauche, le souffle commence à venir de la narine gauche et s'écoule à travers elle, jusqu'à ce que le

Prâna de nouveau atteint le canal spinal : là, de nouveau, on cesse de sentir le souffle d'aucune narine. L'effet de ces deux positions de Prâna est identique sur l'écoulement du souffle, et, par conséquent, les canaux nord et sud à la fois sont désignés par Sushumnâ. Si l'on peut ainsi s'exprimer, imaginons qu'un plan passe à mi-chemin entre le canal spinal et le canal cardiaque : ce plan doit passer à travers le canal de Sushumnâ ; mais qu'il soit entendu qu'il n'y a pas un plan dans la réalité. Il sera peut-être plus correct de dire que, comme les rayons de Pingalâ et d'Idâ positifs se propagent, à la fois, dans des chemins tels que les nerfs, et ceux du négatif similairement en des chemins tels que les vaisseaux sanguins, les rayons du Sushumnâ se répandent par tout le corps, à mi-chemin entre les nerfs et les vaisseaux sanguins — les Nâdis positifs et négatifs. La description de Sushumnâ est la suivante dans la Science du Souffle :

« Quand le Souffle entre et sort, un moment par la narine gauche, et l'autre par la narine droite, cela aussi est Sushumnâ. Quand Prâna est dans ce Nâdi, les feux de la mort brûlent, ceci est appelé Vishuna. Quand il se meut un moment dans la narine droite et l'autre dans la narine gauche, que cela soit appelé l'état *inégal* (Vishunabhâva) ; quand il se meut à travers les deux à la fois, les sages ont appelé cela Vishuna ».

Et encore :

« [C'est Sushumnâ] au temps du passage du Prâna de l'Idâ dans le Pingalâ, ou *vice versa* ; et aussi à celui du changement d'un Tattva dans un autre ».

Alors le Sushumnâ a deux autres fonctions. Il est appelé Vedo-Veda dans une de ses manifestations et Sandhyasandhi dans l'autre. Comme, cependant, les directions droite et gauche du Prâna cardiaque coïncident avec la gauche et la droite du courant spinal, il y a des écrivains qui se dispensent du double Sushumnâ ; suivant eux, le canal spinal seul est le Sushumnâ : l'*Uttaragîta* et le *Shatachakra Nirûpana* sont des ouvrages qui favorisent cette vue. Cette méthode d'explication déplace une bonne partie de la difficulté ; la plus haute recommandation de cette vue est sa simplicité relative. Le courant du côté droit du cœur et le courant du côté gauche de l'épine dorsale peuvent, tous les deux, sans aucune difficulté, être pris pour les courants spinaux du côté gauche comme les deux courants restant peuvent être pris pour les courants spinaux du côté droit.

Une autre considération favorise cette vue : le système nerveux représente le soleil, le système sanguin la lune. Il s'ensuit que la force réelle de la vie réside dans les nerfs. Les phases positive et négative, — solaire et lunaire — de la matière vitale ne sont que des phases différentes de Prâna, la ma-

tière solaire. La matière la plus éloignée et, par suite, la plus froide est négative vis-à-vis de la plus proche et de la plus chaude. C'est la vie solaire qui se manifeste dans les phases variées de la lune. Passant outre aux technicités, c'est la force nerveuse même qui se manifeste sous des formes variées, dans le système des vaisseaux sanguins. Les vaisseaux sanguins ne sont que les réceptacles de la force nerveuse. Donc, dans le système nerveux, la vie réelle du corps grossier est vraiment Idâ, Pingalâ et Sushumnâ. Ceux-ci sont, dans notre cas, la colonne spinale et les sympathiques droit et gauche avec toutes leurs ramifications à travers le corps.

Le développement des deux centres est ainsi le premier stade dans le développement du fœtus. La matière qui se rassemble sous l'influence du centre nord est la colonne spinale, la matière qui se rassemble autour du centre sud est le cœur. La rotation diurne partage ces colonnes ou canaux en divisions droites et gauches. Alors, l'influence corrélative de ces deux centres l'un sur l'autre, développe une division supérieure et une division inférieure dans chacun de ces centres. Ceci se produit à peu près de la même manière et sur le même principe que ceux d'une bouteille de Leyde chargée d'électricité positive au contact d'un bouton négatif. Chacun de ces centres est ainsi divisé en

quatre parties : 1° le côté droit positif ; 2° le côté gauche positif ; 3° le côté droit négatif ; 4° le côté gauche négatif. Dans le cœur, ces quatre divisions sont appelées les oreillettes et les ventricules droits et gauches. Les Tantras dénomment ces quatre divisions les quatre pétales du lotus cardiaque et les indiquent par des lettres variées. Les pétales positifs du cœur forment le centre dont procèdent les vaisseaux positifs, les artères : les pétales négatifs sont les points de départ des vaisseaux négatifs, les veines. Ce Prâna négatif est fécond à l'aide de dix forces ; 1° Prâna ; 2° Apâna ; 3° Samâna ; 4° Vyâna ; 5° Udâna ; 6° Krikila ; 7° Nâga ; 8° Devadatta ; 9° Dhananjaya ; 10° Kûrma : ces dix forces sont appelées Vâyus. Le mot Vâyu dérive de la racine *va*, se mouvoir, et ne signifie rien de plus qu'un *pouvoir moteur*. Les Tantristes ne doivent pas être supposés le définir comme un gaz. Je parlerai plus tard de ces Vâyus comme de forces ou de pouvoirs moteurs de Prâna. Ces dix manifestations de Prâna sont réduites par quelques-uns aux cinq premières seulement en considérant que les autres ne sont que des modifications des premières, les seules importantes parmi les fonctions de Prâna ; ceci, cependant, n'est qu'une question de division. Du pétale positif gauche, le Prâna se rassemble dans un Nâdi qui se ramifie à l'intérieur de la poitrine, dans les poumons et de nouveau se rassemble en un

Nâdi qui s'ouvre dans le pétale négatif droit. Cette course entière forme quelque chose comme un cercle (Chakra). Ce Nâdi est appelé dans la science moderne l'artère et la veine pulmonaires. Les deux poumons viennent à l'existence par les travaux alternatifs des Prânas positif et négatif des pouvoirs est et ouest.

Similairement, du pétale positif, côté droit, partent plusieurs Nâdis qui vont à la fois vers le haut et vers le bas, dans deux directions ; la première, sous l'influence du pouvoir nord, la seconde sous l'influence du pouvoir sud. Ces deux Nâdis s'ouvrent, après une marche circulaire à travers les portions supérieures et inférieures du corps, dans le pétale négatif gauche.

Entre le pétale positif gauche et le pétale négatif droit, il y a un cercle (chakra) : ce Chakra comprend l'artère pulmonaire, les poumons et la veine pulmonaire. La poitrine donne place à ce Chakra, qui est positif eu égard aux portions inférieures du corps, où courent les ramifications du Chakra inférieur, lequel joint les pétales positif droit et négatif gauche.

Dans le Chakra, ci-dessus mentionné (dans la cavité de la poitrine), se trouve le siège de Prâna, la première et la plus importante des dix manifestations. L'inspiration et l'expiration étant un indice véritable des changements de Prâna, les ma-

nifestations pulmonaires ont reçu le même nom. Avec les changements de Prâna, nous avons un changement corrélatif dans les autres fonctions de la vie. Le Chakra négatif inférieur contient les sièges principaux de quelques autres manifestations de la vie ; cet Apâna est localisé dans l'intestin grêle ; Samâna dans le nombril et ainsi de suite. Udâna est localisé dans la gorge ; Vyâna par tout le corps. Udâna cause l'éruclation ; Kûrma provoque la fermeture et l'ouverture des yeux ; Krikila, dans l'estomac, cause la faim. Bref, procédant des quatre pétales du cœur, nous avons un entier réseau de ces vaisseaux sanguins. Il y a deux séries de ces vaisseaux sanguins couchés côte à côte dans chaque partie du corps, en connexion par d'innombrables petits canaux, les vaisseaux capillaires.

Nous lisons dans le *Prashnopanishad* :

« Du cœur partent les Nâdis. Il y en a 101 principaux (Pradhâna Nâdis). Chacun de ceux-ci se ramifie en 100 ; chacun de ces derniers en 72.000.

Ainsi, il y a 10.100 Nâdis embranchements, 727.200.000 encore plus petits, qu'on nomme Nâdis-ramilles ; la terminologie est imitée de l'arbre. La racine est dans le cœur ; de lui procèdent des branches variées. Celles-ci se ramifient en vaisseaux branchés et ceux-ci encore en vaisseaux plus petits ; tous ces Nâdis ensemble sont 727.210.201.

Or, le Sushumnâ est l'un de ceux-ci ; les autres sont distribués par moitié des deux côtés du corps. Ainsi, nous lisons dans la *Kathopanishad* (6^e Vallî, 16^e Mantra) :

« Cent-un Nâdis sont en connexion avec le cœur. L'un de ceux-ci s'en va dans la tête. En s'éteignant par là, on devient immortel. Les autres deviennent la cause du rejet du principe vital hors d'autres états variés ».

Celui qui va vers la tête, remarque le commentateur, est le Sushumnâ ; le Sushumnâ, alors, est ce Nâdi dont le substratum ou réservoir de force est l'épine dorsale. Des principaux Nâdis restants, l'Idâ est le réservoir de la force vitale qui travaille dans la partie gauche du corps, ayant cinquante principaux Nâdis. De même, la partie droite du corps a cinquante principaux Nâdis. Ceux-ci continuent à se diviser comme précédemment. Les Nâdis du troisième ordre deviennent assez fins pour n'être visibles qu'au microscope. Les ramifications du Sushumnâ par tout le corps servent pendant la vie à transporter le Prâna de la portion positive du corps à la portion négative et *vice versa*. Dans le cas du sang, ce sont les vaisseaux capillaires modernes.

Les Vedântins, naturellement, prennent le cœur comme point de départ de ces ramifications. Les Yogis, cependant, procèdent du nombril. Ainsi

dans le Livre de la Science du Souffle, nous lisons :

« De la racine située dans le nombril, procèdent 72.000 Nâdis circulant dans tout le corps. C'est là que dort la déesse Koundalinî, comme un serpent. De ce centre (le nombril) s'élèvent dix Nadis et dix descendent, deux par deux tortueusement ».

Le nombre 72.000 résulte de leur calcul particulier. Il importe peu quelle division nous adoptons si nous comprenons la vérité de la chose.

Le long de ces Nâdis courent les forces variées qui forment et qui soutiennent l'homme physiologique. Ces canaux se rassemblent en diverses parties du corps comme centres des manifestations variées de Prâna : c'est comme l'eau qui tombe d'une colline et se rassemble en des lacs divers, de chacun des lacs émanant plusieurs rivières ; ces centres sont :

1, Centres du pouvoir de la main ; 2, centres du pouvoir du pied ; 3, centres du pouvoir de la parole ; 4, centres du pouvoir excréteur ; 5, centres du pouvoir reproducteur ; 6, centres du pouvoir digestif et absorbant ; 7, centres du pouvoir respiratoire ; 8, centres du pouvoir des cinq sens.

Ceux de ces Nâdis qui agissent aux issues du corps remplissent les plus importantes fonctions ; on les appelle, par suite, les dix principaux Nâdis de tout le système. Ce sont :

1. Ghandârî, allant à l'œil gauche.
2. Hastijihva, allant à l'œil droit.
3. Pûsha, allant à l'oreille droite.
4. Yashasvinî, allant à l'oreille gauche.
5. Alambusha ou Alammukha (comme variante d'un M. S.) allant à la bouche. C'est, évidemment, le canal alimentaire.

6. Kuhû, allant aux organes reproducteurs.

7. Shankhinî, allant aux organes excréteurs.

8. Idâ, conduisant à la narine gauche.

9. Pingalâ conduisant à la narine droite. Il semble que ces noms sont donnés à ces Nâdis locaux, pour la même raison que la manifestation pulmonaire de Prâna est connue sous le même nom.

10. Sushumnâ, dont nous avons expliqué, déjà, les phases et les manifestations variées.

Il y a, en plus, deux débouchés du corps qui reçoivent leur développement naturel chez la femme : ce sont les seins. Il se peut que le Nâdi Damîni, dont aucune mention spéciale n'a été faite, s'en aille à l'un d'eux. Quoi qu'il en soit, le principe de la division et de la classification est clair et c'est quelque chose d'acquis actuellement.

Des centres de pouvoirs moraux et intellectuels existent aussi dans le système.

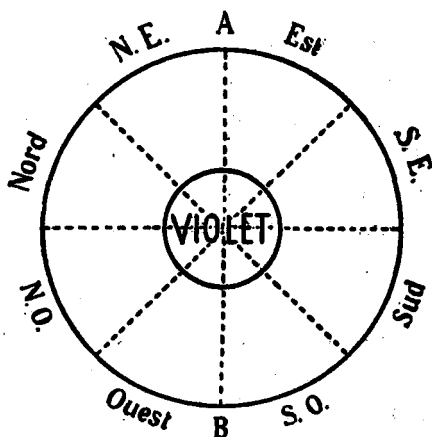
Nous lisons, ainsi, dans le *Vishramopanishad* (la figure jointe illustrera la traduction) :

1. « Quand l'intelligence reste dans la portion

(ou pétale) orientale, qui est de couleur blanche, alors elle est encline à la patience, à la générosité, au respect.

2. « Quand l'intelligence reste dans la portion sud-est, qui est de couleur rouge, elle est encline au sommeil, à la torpeur, au mal.

3. « Quand l'intelligence reste dans la portion sud, qui est de couleur noire, elle est encline à la colère, à la mélancolie, aux mauvaises tendances.



4. « Quand l'intelligence reste dans la portion sud-ouest, qui est de couleur bleue, elle est encline à la jalousie et à la ruse.

5. « Quand l'intelligence reste dans la portion ouest qui est de couleur brune, elle est encline aux rires, à l'amour, à la joie.

6. « Quand l'intelligence reste dans la portion nord-ouest, qui est de couleur indigo, elle est encline à l'anxiété, au dégoût continu et à l'apathie.

7. « Quand l'intelligence reste dans la portion nord qui est de couleur jaune, elle est encline à l'amour, à la joie, à l'adoration.

8. « Quand l'intelligence reste dans la portion nord-est, qui est de couleur blanche, elle est encline à la pitié, à la charité, à la réflexion, à la religion.

9. « Quand l'intelligence reste dans les Sandhis (conjonctions) de ces portions, alors, arrivent le malaise et la confusion dans le corps et dans la maison, et elle incline vers les trois caprices.

10. « Quand l'intelligence reste dans la portion moyenne, qui est de couleur violette, la conscience franchit les qualités (les trois qualités de Mâya) et incline vers l'intelligence. »

Quand l'un de ces centres est en action, l'intelligence est consciente de la même espèce de sensation et incline vers elle. Les passes mesmériques ne servent qu'à exciter ces centres.

Ces centres sont localisés dans la tête aussi bien que dans la poitrine et aussi dans la région abdominale et les reins, etc.

Ce sont ces centres, avec le cœur lui-même, qui portent le nom de Padmas ou de Kamalas (lotus) ; quelques-uns de ceux-ci sont grands, d'autres

petits, très petits. Un lotus tantrique est du type d'un organisme végétal, une racine avec des branches variées. Ces centres sont les réservoirs de pouvoirs variés et, par là, les racines des Padmas ; les Nâdis qui se ramifient de ces centres en sont les branches diverses.

Les plexus nerveux des anatomistes modernes coïncident avec ces centres. De ce qui a été dit ci-dessus, il apparaîtra qu'ils sont constitués par des vaisseaux sanguins. Mais la seule différence entre les nerfs et les vaisseaux sanguins est la même que celle qui existe entre les véhicules des Prânas positifs et négatifs ; les nerfs forment le système positif, les vaisseaux sanguins le système négatif du corps. Partout où il y a des nerfs, il y a des vaisseaux correspondants. Les deux sont appelés indifféremment Nâdis. Une série a pour centre le lotus du cœur, l'autre, le lotus aux mille pétales du cerveau. Le système des vaisseaux sanguins est une peinture exacte du système nerveux ; son ombre seulement, en fait. Comme le cœur, le cerveau a ses divisions supérieures et inférieures, le cerveau et le cervelet, et, aussi bien, ses divisions droites et gauches. Les nerfs qui vont vers les deux côtés du corps et qui en reviennent, ensemble, avec ceux qui vont vers les divisions supérieures et inférieures correspondant aux quatre pétales du cœur. Ce système, donc, possède autant de centres

d'énergie que l'autre. Ces deux centres coïncident en position. Ce sont, en fait, les mêmes : les plexus nerveux et les ganglions de l'anatomie moderne. Ainsi, selon mon opinion, les Padmas tantriques ne sont pas seulement les centres du pouvoir nerveux du Prâna positif nord, mais aussi bien, et nécessairement, ceux du Prâna négatif.

La traduction de la Science du Souffle qui est présentée au lecteur a deux sections énumérant les actions variées qui doivent être accomplies durant le flux du Souffle positif et durant celui du Souffle négatif. Elles ne montrent rien de plus que ce qui peut être aisément vérifié ; que certaines actions sont mieux faites par l'énergie positive et les autres par l'énergie négative. L'absorption des substances chimiques et leurs transformations sont des actes comme les autres ; certaines substances chimiques sont mieux assimilées par le Prâna négatif (1), d'autres par le Prâna positif (2). Certaines de nos sensations produisent des effets plus durables sur le Prâna négatif, d'autres sur le Prâna positif.

Prâna a maintenant arrangé la matière grossière de l'utérus dans les systèmes nerveux et sanguin. Le Prâna, comme on l'a vu, est fait de cinq Tattvas et les Nâdis ne servent que de lignes où

(1) Le lait et les autres substances grasses, par exemple.

(2) Telle que la nourriture quand elle est digérée par l'estomac.

puissent courir les courants tattviques. Les centres de pouvoir notés ci-dessus sont des centres de pouvoir tattvique ; les centres tattviques de la partie droite du corps sont solaires, ceux de la partie gauche, lunaires. Ces deux séries de centres, à la fois centres solaires et centres lunaires, sont de cinq sortes ; leur espèce est déterminée par ce qu'on appelle les ganglions nerveux ; les ganglions semi-lunaires sont les réservoirs de l'Apas Tattva. Similairement, nous avons les réservoirs des autres forces. De ces réservoirs centraux, les courants tattviques courent suivant les mêmes lignes et accomplissent les actions variées qui leur sont réservées dans l'économie physiologique.

Tout ce qui, dans le corps humain, a plus ou moins de cohésion est fait de Prithivî Tattva. Mais, dans le corps, les Tattvas divers travaillent, imprimant des qualités différentes aux diverses parties du corps.

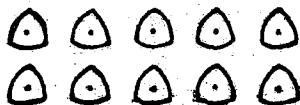
Le Vâyu Tattva, parmi les autres, remplit les fonctions de donner naissance à la peau et de la nourrir ; le positif nous donne la peau positive et le négatif nous donne la peau négative. Chacune de celles-ci a cinq couches :

- 1, Pur Vâyu ; 2, Vâyu-Agni ;
 - 3, Vâyu-Prithivî ; 4, Vâyu-Apas ;
 - 5, Vâyu-Akâsha. Ces cinq classes
- de cellules ont les formes suivantes :



1. Pur-Vâyu. C'est la sphère complète du Vâyu.

2. Vâyu-Agni. Le triangle est superposé à la sphère, et les cellules ont à peu près la coupe suivante.



3. Vâyu-Prithivî. C'est le résultat de la superposition du Prithivî quadrangulaire au Vâyu sphérique.



4. Vâyu-Apas. Quelque chose comme une ellipse : la demi-lune placée sur la sphère.



5. Vâyu-Akâsha. La Sphère aplatie par la superposition du cercle, et pointillée.



Un examen microscopique de la peau montrera que ses cellules ont cet aspect.

Similairement, les os, les muscles et la graisse prennent naissance du Prithivî, de l'Agni et de l'Apas. L'Akâsha apparaît dans des positions va-

riées. Partout où il y a de la place pour une substance, il y a l'Akâsha. Le sang est une mixture de substances nutritives conservées à l'état fluide par l'Apas Tattva du Prâna.

On a vu ainsi que, tandis que le Prâna terrestre est une manifestation exacte du Prâna solaire, la manifestation humaine est une exacte expression de l'un et de l'autre. Le microcosme est une peinture exacte du macrocosme. Les quatre pétales du lotus du cœur se partagent réellement en douze Nâdis (k, kh, g, gh, n, ch, chh, j, jh, n, t, th). Similairement le cerveau a douze paires de nerfs : ce sont les douze signes du Zodiaque, à la fois dans leurs phases positives et négatives. Dans chaque signe le soleil se lève trente-et-une fois. Nous avons donc trente-et-une paire de nerfs. Au lieu de paires, nous parlons de Chakras (disques ou cercles) dans le langage des Tantras. Partout où les trente-et-un Chakras spinaux liés avec les douze paires de nerfs du cerveau passent à travers le corps, nous avons courant côte à côte les vaisseaux sanguins procédant des douze Nâdis du cœur. La seule différence entre les Chakras spinaux et les Chakras cardiaques est que les premiers sont placés en travers du corps, tandis que les autres se placent dans sa longueur. Les cordes sympathiques consistent en lignes de centres tattviques, les Padmas ou Kamalas. Ces centres se placent dans les trente-et-un Chakras no-

tés ci-dessus. Ainsi, de chacun des deux centres d'action, le cerveau et le cœur, les signes du Zodiaque dans leurs aspects positifs et négatifs, part un système de Nâdis. Les Nâdis de chaque centre courent dans un autre de telle sorte qu'une série se trouve toujours côte à côte avec l'autre. Les trente-et-un Chakras de l'épine dorsale reçoivent le jour des trente-et-un levers de soleil et leur correspondant, et ceux du cœur avec les trente-et-un couchers de soleil des signes zodiacaux. Dans ces Chakras sont des centres tattviques variés ; une série est positive, l'autre négative. Les premiers doivent fidélité au cerveau avec lequel ils sont liés par les cordes sympathiques, les derniers obéissent au cœur avec lequel ils sont en connexions variées ; le double système est appelé Pingalâ du côté droit, Idâ du côté gauche. Les ganglions des centres Apas sont semi-lunaires, ceux des centres Tejas, Vâyu, Prithivî et Akâsha sont respectivement triangulaires, sphériques, quadrangulaires et circulaires. Ceux des Tattvas composés, ont des formes composées. Chaque centre tattvique a des ganglions de tous les Tattvas qui l'entourent.

Dans ce système de Nâdis, se meut le Prâna. Quand le soleil passe dans le signe du Bélier, dans le macrocosme, le Prâna passe dans les Nâdis (nerfs) correspondants du cerveau. De là il descend chaque jour vers l'épine dorsale. Au lever du Soleil

il descend dans le premier Chakra spinal vers le côté droit ; il passe ainsi dans le Pingalâ. Le long des nerfs du côté droit, il se meut, passant en même temps, peu à peu, dans les vaisseaux sanguins. Jusqu'à midi, chaque jour, la force de ce Prâna est plus grande dans les Chakras nerveux que dans les Chakras veineux. A midi, ils deviennent d'égale force. Le soir (au coucher du soleil) le Prâna avec toute sa force a passé dans les vaisseaux sanguins. De là, il se rassemble dans le cœur, le centre négatif sud. Il se répand alors dans les vaisseaux sanguins du côté gauche, passant graduellement dans les nerfs. A minuit, la force est égalisée ; au matin (Prâtahsandhyâ) le Prâna est juste dans l'épine dorsale ; de là, il commence à voyager le long du second Chakra (disque, cercle) : c'est la course du courant solaire de Prâna. La lune donne naissance aux autres courants mineurs ; la lune se meut quelque douze fois plus vite que le soleil. Donc, tandis que le soleil passe par un Chakra (c'est-à-dire durant soixante Ghâris jour et nuit), la lune passe par douze Chakras impairs. Par suite, nous avons douze changements impairs de Prâna pendant 24 heures. Supposons que la lune aussi débute dans le Bélier ; elle commence, comme le soleil, dans le premier Chakra et met 58 minutes 4 secondes pour parvenir de l'épine dorsale au cœur et autant de minutes pour retourner du cœur à l'épine dorsale.

Ces Prânas se meuvent tous deux, dans leurs courses respectives, le long des centres tattviques dont on a parlé ci-dessus. Chacun d'eux est présent à la fois sur toute la même classe de centres tattviques, à tout endroit du corps.

Il se manifeste d'abord dans les centres Vâyû, puis dans les centres Tejas, troisièmement dans les centres Prithivî et quatrièmement dans les centres Apas. L'Akâsha vient après chacun et précède immédiatement le Sushumnâ. Quand le courant lunaire passe de l'épine dorsale au côté droit, le souffle sort de la narine droite et, aussi longtemps que le courant de Prâna reste dans la partie arrière du corps, les Tattvas se transforment du Vâyû à l'Apas. Quand le courant passe dans la partie antérieure de la moitié droite, les Tattvas retournent de l'Apas au Vâyû. Quand le Prâna passe dans le cœur, on ne sent pas du tout le souffle sortant du nez. Quand il passe du cœur au côté gauche, le souffle commence à couler hors de la narine gauche et aussi longtemps qu'il est dans la partie antérieure du corps, les Tattvas se changent du Vâyû à l'Apas. Ils se transforment de nouveau comme précédemment, jusqu'à ce que le Prâna atteigne l'épine dorsale quand nous avons l'Akâsha de Sushumnâ. Tel est le changement uniforme de Prâna que nous avons à l'état de Santé parfaite. L'impulsion qui a été donnée au Prâna localisé par les forces du soleil et de la lune,

qui donnent le pouvoir actif et l'existence à Prâna son prototype, le fait travailler de la même manière toujours et à jamais. Le travail du libre-arbitre humain et de certaines autres forces changent la nature du Prâna local et l'individualisent de telle façon qu'elles le rendent distinct des Prânas universel, terrestre ou éclipical. Avec la nature variable de Prâna, l'ordre des courants tattviques, positifs et négatifs, peut être affecté à des degrés divers. La maladie est le résultat de cette variation. En fait, l'écoulement du souffle est le plus sûr indice des changements tattviques du corps. La balance des courants tattviques positifs et négatifs a son effet dans la santé, tandis que le désordre de leur harmonie produit la maladie. La science de l'écoulement du souffle est donc de la plus haute importance pour tout individu qui apprécie sa propre santé et celle de son entourage ; c'est, en même temps, la plus importante, la plus utile, la plus compréhensible, la plus aisée et la plus intéressante branche du yoga. Elle nous enseigne la manière de guider notre vouloir pour effectuer les changements désirés dans l'ordre et la nature de nos courants tattviques positifs et négatifs. Ceci se fait de la façon suivante : toute action physique est Prâna dans un certain état ; sans Prâna, il n'y a pas d'action et toute action est le résultat des différentes harmonies des courants tattviques. Ainsi, le mouvement d'une

partie quelconque du corps résulte de l'activité des centres Vāyu dans cette partie quelconque du corps. De la même manière, partout où il y a de l'activité dans les centres Prithivî, nous avons un sentiment de joie et de satisfaction. Les causes des autres sensations sont similaires.

Nous trouvons que, tandis que nous sommes couchés, nous changeons de côté quand le souffle sort par la narine correspondante. Nous en concluons que, si nous sommes couchés d'un côté ou de l'autre, le souffle s'écoulera à la narine opposée. Donc, quand nous croyons désirable de laisser les conditions négatives de notre corps pour les positives, nous avons recours à cet expédient. Une investigation dans les effets physiologiques de Prâna sur la spire grossière et les effets contraires de l'action grossière sur Prâna sera poursuivie plus tard.

Le Prânamaya Kosha (spire de vie) se change en trois états différents durant le jour et la nuit : la veille, le rêve, le sommeil (Jâgrat, Svapna, Susupti). Ces trois changements produisent des changements correspondants dans le Manomaya Kosha (le corps mental) et, de là, provient la conscience des changements de vie. L'intelligence, en fait, réside derrière le Prâna. Les cordes (lignes tattviques) de cet instrument-là sont plus fines que celles de celui-ci ; c'est que, dans le premier, nous avons un plus

grand nombre de vibrations que dans le dernier, durant le même espace de temps. Leurs tensions se supportent l'une l'autre, cependant, dans une relation telle que, sous les vibrations de l'une, l'autre d'elle-même commence à vibrer. Les changements donnent donc à l'intelligence une apparence similaire et la conscience du phénomène se produit. Je ne parlerai cependant pas de ceci à présent. Mon objet actuel est de décrire tous ces changements de Prâna, naturels ou induits qui constituent la somme de notre expérience du monde et qui, durant les siècles de l'évolution, ont appelé l'esprit lui-même hors de l'état latent. Ces changements, comme je l'ai dit, se divisent d'eux-mêmes en trois états généraux, la veille, le rêve et le sommeil. La veille est l'état positif, le sommeil, l'état négatif de Prâna ; le rêve est la conjonction des deux (Sushumnâ Sandhi). Comme on l'a établi, le courant solaire voyage dans une direction positive pendant le jour, tandis que nous sommes éveillés. Quand la nuit approche, le courant positif s'est rendu maître du corps. Il gagne tant de force que les organes sensoriels et les organes actifs perdent tous rapports avec le monde extérieur. La perception et l'action cessent et l'état de veille disparaît.

L'excès du courant positif détend les cordes des différents centres de travail et ils cessent, à cause de cela, de répondre aux changements éthériques or-

dinaires de la nature externe. Si, à ce moment, la force du courant positif dépassait les limites ordinaires, la mort s'ensuivrait et Prâna cesserait d'avoir aucune connexion avec le corps grossier, véhicule ordinaire des changements tattviques externes. Mais, juste au moment où le Prâna sort du cœur, le courant négatif opère et commence à contrarier les effets de l'autre. Quand le Prâna atteint l'épine dorsale, les effets du courant positif ont entièrement disparu et nous nous éveillons. Si, à ce moment, la force du courant négatif dépassait la limite ordinaire, pour une cause ou pour une autre, la mort s'ensuivrait, mais juste à ce moment le courant positif opère à minuit et commence à contrarier les effets de l'autre. Une balance des courants positifs et négatifs retient ensemble ainsi le corps et l'âme ; un excès de force de l'un ou de l'autre courant fait apparaître la mort. Nous voyons donc qu'il y a deux espèces de morts, la mort positive ou spinale, la mort négative ou cardiaque. Dans celle-là, les quatre principes supérieurs sortent du corps à travers la tête, le Brahmarandhra, le long de l'épine dorsale ; dans celle-ci, ils sortent de la bouche à travers les poumons et la trachée-artère. Outre ces morts, on parle généralement de six morts tattviques. Toutes ces morts signalent six sentiers pour les principes supérieurs. De celles-ci, cependant, nous parlerons mieux plus tard. A ce

stade étudions plus à fond les changements de Prâna.

Il y a certaines manifestations de Prâna que nous trouvons également en vigueur dans les trois états. Ces manifestations, comme je l'ai dit précédemment, ont été classées par quelques écrivains sous cinq chefs. Elles ont des centres de travail divers en diverses parties du corps, d'où elles assurent leur domination sur chaque partie du corps physique. Ainsi.

POSITIF

1. Prâna, poumon droit.
2. Apâna, l'appareil qui évacue les résidus, l'intestin grêle.
3. Samâna, l'estomac.
4. Vyâna, par tout le corps, apparaissant en des états variés, dans différents organes (côté droit).
5. Udâna, aux centres spinaux et cardiaques (côté droit) et vers la région de la gorge.

NÉGATIF

1. Prâna, poumon gauche.
2. Apâna, l'appareil urinaire.
3. Samâna, le duodénum.
4. Vyâna, par tout le corps (côté gauche).
5. Udâna, centres spinaux et cardiaques (côté gauche), etc.

1. Prâna est cette manifestation de la spire de vie qui conduit l'air atmosphérique de l'extérieur dans le système.

2. Apâna est cette manifestation qui rejette du dedans hors du système, les choses dont on n'a plus besoin.

3. Samâna est cette manifestation qui introduit

et charrie le suc de la nourriture dans chaque partie du corps.

4. Vipâna est cette manifestation par laquelle chaque partie du corps conserve sa forme et résiste, par conséquent, aux forces de putréfaction qui s'affirment dans un cadavre.

5. Udâna est cette manifestation qui retourne les courants de vie vers les centres : le cœur et le cerveau. C'est donc cette manifestation qui cause la mort locale ou générale.

Si Prâna se dégage d'une partie quelconque du corps (pour une raison ou une autre), cette partie perd son pouvoir d'action. C'est la mort locale. C'est de cette façon que nous devenons sourd, muet, aveugle. etc. C'est de cette manière que souffre notre digestion et ainsi de suite. La mort générale est semblable dans ses opérations. Par un excès de force de l'un ou l'autre des deux courants, le Prâna reste dans le Sushumnâ et ne s'en va pas. Le pouvoir acquis du travail du corps commence alors à disparaître. Plus les parties sont loin des centres — le cœur et le cerveau — plus tôt elles meurent. C'est ainsi que le pouls cesse d'être senti d'abord aux extrémités et ensuite de plus en plus près du cœur jusqu'à ce que nous ne le trouvions plus nulle part.

D'autre part, c'est cette impulsion vers le haut qui, sous des conditions favorables, cause la croissance, la légèreté, l'agilité.

Outre les organes du corps mentionnés déjà ou indiqués, la manifestation de Vyâna sert à conserver leur forme aux cinq organes des sens et aux organes de l'action. Les organes du corps grossier et les pouvoirs de Prâna qui se manifestent au travail ont tous deux les mêmes noms. Ainsi, nous avons :

ORGANES ET POUVOIRS ACTIFS

1. Vâk, les organes vocaux et le pouvoir de la parole.
2. Pâni, les mains et le pouvoir manuel.
3. Pâda, les pieds et le pouvoir de marcher.
4. Pâyu, l'anús.
5. Upasthâ, les organes de la génération et les pouvoirs qui les rassemblent.

ORGANES ET POUVOIRS SENSORIELS

1. Chaksuh, l'œil et le pouvoir oculaire.
2. Tvak, la peau et le pouvoir tactile.
3. Shrotra, l'oreille et le pouvoir sonore.
4. Rasanâ, la langue et le pouvoir gustatif.
5. Gaudha, le nez et le pouvoir olfactif.

Le fait est que les différents pouvoirs sont les organes correspondants du principe de vie. Il sera très instructif de tracer les changements tattviques et les influences de ces manifestations variées de la vie.

Prâna, durant la période de santé, travaille par tout le système dans une classe de centres tattviques en même temps. Nous voyons ainsi que, à la fois pendant la course du courant positif et pendant la course du courant négatif, nous avons cinq changements tattviques. La couleur du Prâna durant le règne du courant négatif est le blanc pur ;

durant celui du courant positif, le blanc rougeâtre. Le premier est plus calme et plus doux que le dernier.

Les changements tattviques donnent à chacune de ces cinq manifestations de nouvelles phases de couleur. Voici :

POSITIF — BLANC ROUGEATRE

1. Le Vāyu Tattva, vert.
2. Agni Tattva, rouge.
3. Prithivī Tattva, jaune.
4. Apas Tattva, blanc.
5. Akāsha Tattva, noir.

NÉGATIF — BLANC PUR

1. Le Vāyu Tattva, vert.
2. Agni Tattva, rouge.
3. Prithivī Tattva, jaune.
4. Apas Tattva, blanc.
5. Akāsha Tattva, noir.

Evidemment il y a une différence entre les phases tattviques de couleurs positives et négatives. Il y a ainsi dix phases générales de couleur.

Le courant positif — le blanc rougeâtre — est plus chaud que le négatif — le blanc pur. On peut donc dire, d'une façon générale, que le courant positif est chaud, le courant négatif froid. Chacun d'eux subit donc cinq changements de température. L'Agni est le plus chaud, le jaune le suit ; le Vāyu devient froid et l'Apas est le plus froid. L'Akāsha est dans un état qui ne refroidit ni ne chauffe. Cet état est donc le plus dangereux de tous et s'il est prolongé, il cause la mort, le malaise et la débilité. Il est évident que, si les Tattvas refroidissants ne se mettent en train en temps opportun après les Tattvas réchauffants, pour contrarier l'effet accu-

mulé de ces derniers, les fonctions de la vie seront altérées. La couleur et la température convenables par lesquelles ces fonctions travaillent dans leur vigueur seront perturbées et le malaise, la mort et la débilité ne sont rien de plus que cette perturbation à des degrés divers. Semblable est le cas si les Tattvas réchauffants n'agissent pas en temps opportun après les Tattvas refroidissants.

L'on comprendra aisément que ces changements de couleur et de température tattviques ne sont pas brusques. L'une passe aisément et doucement dans l'autre et les mélanges tattviques produisent des couleurs innombrables, autant, en fait, que le Prâna Solaire en possède. Chacune de ces couleurs tend à conserver le corps en bonne santé, si elle reste en action aussi longtemps qu'elle le doit, mais à peine la durée change-t-elle que la maladie en résulte. Il y a donc possibilité d'autant de malaises qu'il y a de couleurs dans le soleil.

Si la durée d'une couleur quelconque est prolongée, il doit y en avoir une ou plusieurs qui lui ont donné leur part de durée ; similairement si une couleur prend moins de temps qu'elle ne le doit il y en a une ou plusieurs qui prennent sa place. Ceci suggère deux méthodes dans le traitement des maladies. Mais avant d'en parler, il sera nécessaire de pénétrer aussi complètement que possible les causes qui allongent ou raccourcissent les périodes idéales des

Tattvas. Retournons maintenant à Pràna ; cette manifestation pulmonaire du principe de vie est la plus importante de toutes, parce que son travail nous fournit la mesure la plus digne de foi de l'état tattvique du corps. C'est pour cela que le nom de Pràna fut donné de préférence à cette manifestation.

Or, comme le Pràna travaille dans les centres Tejas pulmonaires (c'est-à-dire les centres de l'éther lumineux), les poumons reçoivent une forme triangulaire d'expansion, l'air atmosphérique afflue et le processus de l'inspiration est complet. A chaque Truti, une impulsion de retour est donnée aux courants de Pràna. Les poumons reprennent avec ce courant de retour leur état stationnaire et l'excès d'air est rejeté : tel est le processus d'expiration. L'air qui est ainsi rejeté des poumons revêt une *forme triangulaire* ; la vapeur d'eau que contient cet air nous fournit une méthode pour témoigner de cette vérité par l'expérience, dans une certaine mesure. Si nous prenons une glace unie, brillante et que nous la plaçons sous le nez, en soufflant avec fermeté sur sa surface froide, la vapeur d'eau de l'air y sera condensée et l'on verra que cette surface porte une figure particulière. Dans le cas du pur Agni, la figure dessinée sur la glace sera un triangle. Il est bon qu'une autre personne regarde attentivement sur le miroir parce que l'impression

s'évanouit rapidement et peut échapper à la personne qui souffle.

Avec le courant des autres Tattvas, les poumons sont jetés dans leurs formes respectives et la glace nous donne les mêmes figures. Ainsi, dans l'Âpas, nous avons la demi-lune, dans Vâyu la sphère, dans Prithivî le quadrilatère. Avec la composition de ces Tattvas, nous pouvons avoir d'autres figures oblongues, carrées, sphériques et ainsi de suite.

On peut aussi mentionner que l'éther lumineux véhicule les matériaux tirés de l'air atmosphérique vers les centres de l'éther lumineux et de là vers chaque partie du corps. Ainsi les autres éthers transportent ces matériaux à leurs centres respectifs. Il n'est pas nécessaire de tracer les travaux des autres manifestations une par une. On peut dire cependant que, bien que les cinq Tattvas travaillent dans toutes les manifestations, chacune de ces manifestations est consacrée à l'un de ces Tattvas. Ainsi en Prâna, le Vâyu Tattva prévaut, en Samâna l'Agni, en Apâna, le Prithivî, en Vyâna, l'Âpas, en Udâna, l'Akâsha. Je rappellerai au lecteur que la couleur générale du Prâna est blanche, et ceci montrera comment l'Âpas Tattva prévaut en Vyâna. Les ténèbres de l'Akâsha sont les ténèbres de la mort, etc. causées par la manifestation d'Udâna.

Pendant la vie, ces dix changements prennent place dans Prâna aux intervalles d'environ 26 mi-

nutes chacun. Dans la veille, le sommeil ou le rêve, ces changements ne cessent jamais. C'est seulement dans les deux Sushumnâs ou l'Akâsha que ces changements deviennent potentiels pour un moment, parce que c'est par eux que ces manifestations tattviques se montrent sur le plan du corps. Si ce moment est prolongé, les forces de Prâna restent potentielles et, dans la mort, le Prâna est ainsi à l'état potentiel. Quand ces causes qui tendaient à allonger la période de Sushumnâ et, par suite, à provoquer la mort, sont éloignées, ce Prâna individuel passe de l'état potentiel à l'état actuel, positif ou négatif, suivant le cas. Il donne de l'énergie à la matière et la développe dans la forme vers laquelle tendent ses potentialités accumulées.

On peut dire maintenant quelque chose sur le travail des

Organes sensoriels et actifs

Tout travail d'une façon générale, est un mouvement tattvique. Ce travail est capable d'être conduit durant l'état de veille, non dans le sommeil ni le rêve. Ces dix organes ont dix couleurs générales. Ainsi :

ORGANES SENSORIELS

1. Œil, Agni, rouge.
2. Oreille, Akâsha, noir.
3. Nez, Prithivi, jaune.
4. Langue (goût), Apas, blanc.
5. Peau, Vâyu, bleu.

ORGANES ACTIFS

1. Main, Vâyu, bleu.
2. Pied, Prithivi, jaune,
3. Langue (parole), Apas, blanc.
4. Anus, Akâsha, noir.
5. Pubis, Agni, rouge.

Bien que ceux-ci soient les Tattvas qui prévalent généralement dans ces centres variés, tous les autres Tattvas y existent, dans une position subordonnée. Ainsi, dans l'œil, nous avons un jaune rougeâtre, un blanc rougeâtre, un noir rougeâtre, un bleu rougeâtre, et similairement dans les autres organes. Cette division en cinq de chacune de ces couleurs n'est que générale ; en réalité, il y a une variété innombrable de couleurs en chacune d'elles.

Pour tout acte de chacun de ces dix organes, l'organe spécialement et le corps entier généralement prennent une couleur différente, la couleur du mouvement tattvique particulier qui constitue cet acte.

Tous ces changements de Prâna constituent la somme totale de notre expérience du monde. Pourvu de cet appareil, Prâna commence son pèlerinage humain en compagnie d'une intelligence qui n'est évoluée que dans la mesure où elle rattache le « Je suis » de l'Ahankâra ou Vijnâna, le quatrième prin-

cipe à partir d'en bas, à ces manifestations de Prâna. Le temps imprime en lui toutes les couleurs innombrables de l'univers. Les apparences visuelles, tangibles, gustatives, auditives et olfactives dans toute leur variété se rassemblent en Prâna tout comme notre expérience journalière nous apprend qu'un courant électrique transporte plusieurs messages en un seul et même instant. De la même manière, les apparences des organes actifs et les cinq fonctions générales restantes du corps se rassemblent dans ce Prâna pour se manifester en temps opportun.

Quelques illustrations rendront tout ceci plus clair. D'abord nous parlerons des

Rapports sexuels

L'Agni Tattva générateur du mâle est positif ; celui de la femelle négatif. Celui-là est plus chaud, plus dur et plus agité que celui-ci ; celui-ci est plus froid, plus uni et plus calme que celui-là. Ici je ne parlerai que de la coloration de Prâna par l'action ou la non-action de ce pouvoir. L'Agni positif tend à courir dans le négatif et *vice versa*. S'il ne lui est pas permis de le faire, les impulsions répétées de ce Tattva tournent sur elles-mêmes, le centre acquiert une force plus grande et le Prâna entier est chaque jour coloré en rouge de plus en plus

profond. Les centres de l'Agni Tattva, par tout le corps, deviennent plus forts dans leur action tandis que les autres contractent une teinte rouge générale. Les yeux et l'estomac deviennent plus forts. Si, pourtant, l'homme s'abandonne à ses instincts sexuels, le Prâna mâle se trouve coloré par l'Agni femelle et *vice versa*. Ceci tend à affaiblir tous les centres de ce Tattva et donne au Prâna entier une couleur féminine. L'estomac aussi devient froid, les yeux s'affaiblissent et le pouvoir viril de l'homme s'en va. Si plus d'un Agni femelle individuel prend possession du Prâna mâle et *vice versa*, le Tattva antagoniste général devient plus profond et plus fort, le Prâna entier est vicié dans une plus grande mesure ; il en résulte une plus grande débilité ; la spermatorrhée, l'impotence et de telles autres couleurs antagonistes prennent possession de Prâna. D'ailleurs, les individualités séparées des agnis mâles ou femelles qui ont pris possession d'un Prâna tendront à se repousser l'une l'autre.

Supposons maintenant que l'homme soit adonné à

La Marche

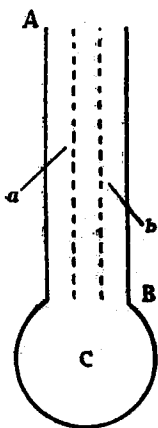
Le Prithivî Tattva des pieds acquiert de la force ; la couleur jaune pénètre dans le Prâna entier. Les centres du Prithivî, par tout le corps, commencent à travailler plus vigoureusement ; Agni reçoit une

addition douce et salutaire à son pouvoir ; le système entier tend vers l'équilibre de la santé — ni trop chaud, ni trop froid — et un sentiment général de satisfaction accompagné de vigueur, d'enjouement, un goût de jouissance en résulte.

Qu'on me laisse prendre encore une illustration des opérations de

Vāk (le Discours, la Parole)

et alors j'aurai terminé avec les organes de l'action. Le pouvoir (Shakti) de la parole (Vāk, Sarasvatî) est une des plus importantes divinités du Panthéon hindou. Le principal élément de Prâna qui concourt à la formation de cet organe est l'Apas Tattva. La couleur de la déesse, donc, on l'a dit, doit être blanche. Les cordes vocales avec le larynx par devant forment la Vînâ (instrument de musique) de la déesse.



Dans cette section de l'appareil vocal, A B est le thyroïde, un large cartilage formant la projection de la gorge et beaucoup plus proéminent chez l'homme que chez la femme. Plus bas, est le cartilage annulaire C, le cricoïde. Derrière ceci — ou nous pouvons dire sur ceci — sont esquissées les cordes *a* et *b*.

L'air atmosphérique, passant sur ces cordes, dans l'acte de la respiration, les met en vibration et le son en résulte. Ordinairement, ces cordes sont trop relâchées pour donner aucun son. L'Apas Tattva, la déesse de la parole, blanche comme le lait, remplit l'importante fonction de les tendre. Quand le courant semi-lunaire de l'Apas Tattva passe le long des muscles de ces cordes, elles se rident et il se forme des courbes dans les cordes qui sont ainsi rendues plus raides.

La profondeur de ces courbes dépend de la force du courant Apas. Plus ces courbes sont profondes, plus les cordes sont tendues. Le thyroïde sert à varier l'intensité de la voix ainsi produite. Ceci suffira pour montrer que le pouvoir moteur réel dans la production de la voix est l'Apas Tattva ou Prâna. Il y a certaines conditions éthériques du monde extérieur, comme on le comprendra aisément, qui excitent les centres de l'Apas Tattva ; le courant passe le long des cordes vocales, elles se tendent, et le son est produit. Mais l'excitation de ces centres vient aussi de l'âme, à travers l'intelligence. L'emploi de ce son dans le cours de l'évolution comme véhicule de la pensée est le mariage de Brahmâ (le Vijñānamaya Kosha, l'âme) avec Sarasvatî, le pouvoir de la parole, tel qu'il est localisé dans l'homme.

L'Apas Tattva de l'appareil vocal, bien qu'étant

le pouvoir moteur principal dans la production du son, est modifié, conformément aux circonstances, par la composition des autres Tattvas, à des degrés variés. Aussi loin que s'étend l'investigation humaine, environ quarante-neuf de ces variations ont été enregistrées sous le nom de Svara. D'abord, il y a sept notes générales ; celles-ci peuvent être positives et négatives (Tivra et Komala), et en sus chacune d'elles peut avoir trois subdivisions. Ces notes deviennent alors composantes de huit Râgas et chaque Râga a plusieurs Râginis. Les simples Râginis peuvent être composées avec d'autres et chaque Râgini peut avoir un grand nombre d'arrangements de notes. Les variations du son deviennent ainsi presque innombrables. Toutes ces variations sont causées par les tensions variables des cordes vocales, la Vînâ de Sarasvâtî et les tensions varient par la force changeante du courant Apas, causée par la superposition des autres Tattvas.

Chaque variation de son, alors, a une couleur propre qui affecte le Prâna entier de sa propre marche. L'effet Tattvique de tous ces sons est noté dans les livres de musique ; et des maladies variées peuvent être soignées et des tendances bonnes ou mauvaises imprimées au Prâna par le pouvoir du son. Sarasvati est une déesse toute puissante et elle contrôle nos Prânas pour le bien ou pour le

mal, suivant le cas. Si un chant ou un son est coloré par l'Agni Tattva, le son colore le Prâna en rouge ; similairement, le Vâyu, l'Âpas, l'Akâsha et le Prithivî le colorent en bleu, blanc, noir et jaune. Le chant coloré en rouge cause la véhémence ; il peut causer la colère, le sommeil, la digestion et des rougeurs. Le son coloré d'Akâsha cause la peur, l'oubli, etc. Des chants peuvent donner similairement à notre Prâna la couleur de l'amour, de l'inimitié, de l'adoration, de la moralité, de l'immoralité, suivant le cas.

Tournons une autre clé. Si les mots que nous proférons portent la couleur de l'Agni Tattva — colère, amour, convoitise — notre Prâna est coloré en rouge et cette rougeur retourne sur nous-mêmes. Elle peut brûler notre substance, nous pouvons paraître maigre et languissant, nous pouvons avoir dix mille autres maladies. Terrible rétribution des mots coléreux ! Si nos paroles sont remplies d'amour divin et d'adoration, de grâce et de moralité, paroles qui donnent plaisir et satisfaction à quiconque les entend — les couleurs de Prithivî et d'Âpas — nous devenons aimants et aimés, adoreurs et adorés, gracieux et moraux, plaisants et heureux, satisfaisants et toujours satisfaits. La discipline de la parole elle-même — le Satya de Patanjali — est ainsi l'une des plus hautes pratiques du Yoga.

Les impressions sensorielles colorent le Prâna d'une façon similaire. Si nous sommes adonnés à beaucoup de visions, à l'audition de sons agréables, à la respiration de parfums délicats, etc., les couleurs de ces Tattvas seront renforcées excessivement et obtiendront la domination sur notre Prâna. Si nous aimons la vue des belles femmes, l'audition de leurs voix, le ciel nous préserve, car le moindre et le plus général effet sera que nos Prânas recevront la coloration féminine.

Ces illustrations sont suffisantes pour expliquer comment les couleurs tattviques de la nature externe se rassemblent dans Prâna. Il peut être nécessaire de dire qu'il n'entre pas de nouvelle couleur dans la formation de Prâna. Toutes les couleurs de l'Univers y sont déjà présentes, de même qu'elles le sont dans le soleil, le prototype de Prâna. La coloration dont j'ai parlé n'est que le renforcement de la couleur particulière dans une mesure qui plonge les autres dans l'ombre. C'est cette perturbation d'équilibre qui cause, en premier lieu, la variété du Prâna humain et, en second lieu, ces maladies innombrables dont la chair est l'héritière.

De ceci, résulte évidemment que toute action de l'homme donne à son Prâna une couleur séparée et la couleur affecte à son tour le corps grossier. Mais quand, à quel moment la couleur tattvique particu-

lière affecte-t-elle le corps ? Ordinairement, sous des conditions tattviques similaires de l'univers externe. Cela signifie que, si l'Agni Tattva a acquis de la force dans un Prâna pendant une division du temps particulière, la force se montrera quand cette division du temps particulière reviendra de nouveau. Mais, avant d'entreprendre une solution de ce problème, il est nécessaire de comprendre les vérités suivantes :

Le soleil est le chef vivificateur de chaque organisme du système. Au moment où un nouvel organisme vient à l'existence, le soleil change sa qualité eu égard à cet organisme ; il devient maintenant le soutien de la vie positive dans cet organisme. Durant cette vie, la lune commence à influencer l'organisme à sa propre manière ; elle devient le soutien de la vie négative. Les planètes établissent chacune leurs courants propres dans l'organisme. Par amour de la simplicité, nous n'avons encore parlé que du soleil et de la lune, seigneurs respectifs des courants positifs et des courants négatifs des moitiés droite et gauche du corps, du cerveau et du cœur, des nerfs et des vaisseaux sanguins. Ce sont les deux sources maîtresses de la vie, mais les planètes, il faut s'en souvenir, exercent une influence modificatrice sur ces courants. Ainsi, la condition tattvique réelle, à un moment quelconque, est déterminée par les sept pla-

nètes aussi bien que par le soleil et la lune. Chaque planète, après avoir déterminé la condition tattvique générale du moment, continue en introduisant dans l'organisme des changements qui constituent la nativité. Ces changements correspondent à la manifestation de la couleur du Prâna qui s'élève à ce moment. Ainsi, supposons que la couleur rouge soit entrée dans Prâna quand la lune est dans le deuxième degré du signe de la Balance. S'il n'y a pas d'influence perturbatrice d'aucun autre lumineux, la couleur rouge se manifestera d'elle-même chaque fois que la lune sera dans la même position ; s'il y a une influence perturbatrice, la couleur rouge se manifestera quand cette influence aura disparu. Elle peut se montrer dans le mois ou peut être ajournée pour un temps. Il est très difficile de déterminer le temps où un acte aura son effet ; cela dépend, en bonne part, de la force de l'impression. La force de l'impression peut être divisée en dix degrés, quoique certains auteurs soient allés plus loin.

1. Momentanée. Ce degré de force a son effet là et aussitôt.

2. 30° de force. Dans ce cas, l'effet se montrera quand chacune des planètes sera dans le même signe qu'au moment de l'impression.

3. 15° de force (Horâ).

4. 10° de force (Dreshkâna).

5. 200' de force (Navânsha).

6. 150' de force (Dvâdashânsa).
7. 60' ou 1° de force (Trinshânsa).
8. 1" (Kalâ).
9. 1''' (Vipala).
10. 1'''' (Truti).

Supposons que, dans un Prâna quelconque, en raison d'une action, l'Agni Tattva obtienne la plus forte prééminence possible, consistant dans la préservation du corps ; le Tattva commencera à avoir son effet alors et là, jusqu'à ce qu'il se soit épuisé dans une certaine mesure ; il deviendra latent et se montrera quand, à un instant quelconque, les mêmes planètes seront situées dans les mêmes maisons. Des exemples illustreront mieux ceci. Supposons que la position suivante des planètes, à un certain moment, indique la condition tattvique quand une couleur donnée est entrée dans le Prâna : soit mardi, le 3 avril à un instant où les positions des astres sont :

	Signe	Deg.	m.	s.
Soleil	11	22	52	55
Mars	5	28	1	40
Mercure	10	25	42	27
Saturne.	3	9	33	30
Vénus	11	26	35	17
Lune	8	16	5	9
Jupiter	7	15	41	53

C'est à cet instant, supposons-nous, que l'acte ci-dessus mentionné est commis. L'effet présent

s'en ira avec le courant lunaire de deux heures qui peut passer à cet instant. Il deviendra latent alors, et restera ainsi jusqu'à l'époque où ces planètes seront de nouveau dans la même position. Ces mêmes positions peuvent être, comme nous l'avons vu, au nombre de neuf et de plus.

Aussitôt que le temps exact a passé où une couleur a obtenu la prédominance en Prâna, son effet sur le corps grossier devient latent. Il se montre de nouveau d'une façon générale quand les étoiles sont situées dans les mêmes maisons. Une partie de la force est consommée à cet instant et la force redevient latente pour se montrer avec une plus grande minutie quand, à un instant quelconque, les demi-maisons coïncideront et ainsi de suite avec les parties restantes notées ci-dessus. Il peut se trouver un nombre quelconque de fois où il n'y ait qu'une approche de coïncidence et, alors, l'effet tendra à se montrer quoi qu'il ne soit, à cet instant, qu'une tendance.

Ces observations, bien que nécessairement très pauvres, tendent à montrer que l'impression produite sur Prâna par un acte, quoique insignifiant, prend réellement du temps pour s'effacer, quand les étoiles coïncident en position à un degré pareil à celui où l'acte fut commis. Une connaissance de l'astronomie est, ainsi, hautement essentielle dans la religion védique occulte. Les observations sui-

vantes peuvent cependant rendre un peu plus intelligible ce que nous venons de dire.

Le Prânamaya Kosha, comme on l'a remarqué souvent, est une peinture exacte du Prâna terrestre. Les courants périodiques des forces subtiles de la nature qui sont dans la Terre opèrent, conformément aux mêmes lois, dans le Principe de vie : de même que le Zodiaque, le Prânamaya Kosha est divisé en maisons, etc. Les inclinaisons nord et sud de l'axe nous donnent un cœur et un cerveau. Chacun d'eux a poussé douze ramifications qui sont les douze signes du Zodiaque. La rotation diurne nous donne les trente-un Chakras dont on a parlé antérieurement. Ces Chakras ont toutes les divisions des signes du Zodiaque. De la division en demi-maisons, on a déjà parlé : il y a la demi-maison positive et la demi-maison négative. Alors nous avons le tiers, le neuvième, le douzième, et ainsi de suite au degré, ou à ses divisions ou subdivisions. Chaque Chakra, à la fois diurne et annuel est, en fait, un cercle de 360° comme les grands cercles des sphères célestes. A travers ces Chakras est établie une succession de sept sortes de courants de vie.

(1) Solaire ; (2) Lunaire ; (3) Mars, Agni ; (4) Mercure, Prithivî ; (5) Jupiter, Vâyu ; (6) Vénus, Apas ; (7) Saturne, Akâsha.

Il est tout à fait possible que le long des mêmes

Chakras puissent passer tous ces courants, ou l'un quelconque, ou plusieurs d'entre eux à un seul et même instant. Que le lecteur se rappelle les courants électriques. Il est évident que l'état réel de Prâna est déterminé par la position de ces divers courants localisés.

Si l'un ou plus de ces courants tattviques est renforcé par un de nos actes sous une position quelconque des courants, c'est seulement quand nous aurons à un même degré la même position des courants que l'effet tattvique fera son apparition en pleine force. Il peut y avoir aussi des apparences de léger pouvoir à des instants variés ; mais la force entière ne sera jamais épuisée que nous n'ayons la même position de ces courants à la plus petite division d'un degré. Ceci prend périodes sur périodes et il est tout à fait impossible que l'effet disparaisse dans la présente vie. De là vient la nécessité de la Réincarnation sur la terre.

Les effets tattviques accumulés du travail d'une vie donnent à chaque vie une teinte générale qui lui est propre. Cette teinte s'efface graduellement et les couleurs qui la composent passent ou diminuent d'intensité, une à une. Quand chacune des couleurs composantes est, peu à peu, suffisamment effacée, la couleur générale d'une vie disparaît. Le corps grossier qui avait été engendré par cette couleur particulière cesse de correspondre au Prâna,

à présent coloré généralement d'une façon différente. Le Prâna ne sort pas de Sushumnâ ; la mort en résulte.

La Mort

Comme on l'a déjà dit, les deux formes ordinaires de la mort sont la mort positive par le cerveau et la mort négative par le cœur ; c'est la mort par le Sushumnâ.

Dans celle-ci les Tattvas sont tous potentiels. La Mort peut aussi avoir lieu à travers les autres Nâdis ; dans ce cas, il doit y avoir toujours prédominance de l'un ou l'autre des Tattvas.

Le Prâna, après la mort, va vers différentes régions, conformément aux sentiers par lesquels il sort du corps. Ainsi :

1. Le Sushumnâ négatif le conduit à la lune.
2. Le Sushumnâ positif le conduit au soleil.
3. L'Agni des autres Nâdis le conduit à la montagne connue sous le nom de Raurava (feu).
4. L'Âpas des autres Nâdis le conduit à la montagne connue sous le nom d'Ambarîsha et ainsi de suite ; l'Akâsha, le Vâyû et le Prithivî le conduisent à Andhatâmisra, Kalasûtra et Mahâkâla respectivement (Voir *Yoga Sûtra*, Pada III, Aphorisme 26, Commentaire).

Le sentier négatif est celui qui est généralement

pris par Prâna. Ce sentier mène à la lune (le Chandraloka) parce que la lune est le seigneur du système négatif, des courants négatifs et du Sushumnâ négatif — le cœur qui est, par conséquent, une continuation du Prâna lunaire. Le Prâna qui a la couleur générale négative ne peut que se mouvoir le long de ce sentier et il est transféré naturellement aux réservoirs, centres du Prâna négatif. Les hommes, en qui le courant lunaire de deux heures passe plus ou moins régulièrement, prennent ce sentier.

Le Prâna qui a perdu l'intensité de sa couleur terrestre, donne de l'énergie à la matière lunaire conformément à sa propre force et établit ainsi là, pour lui-même, une sorte de vie passive : l'intelligence est ici dans un état de rêve. Les impressions tattviques des forces rassemblées passent devant elle de la même manière que dans nos rêves terrestres. La seule différence est que dans cet état il n'y a pas la force superposée de l'indigestion pour rendre les impressions tattviques si fortes et soudaines qu'elles en deviennent terribles. Cet état de rêve est caractérisé par un calme extrême. Quoi que notre intelligence ait en elle des expériences intéressantes de ce monde ; quoi que nous ayons pensé, ou entendu ou vu ou dont nous ayons joui ; le sens de la satisfaction et de la joie, la félicité, l'enjouement des Tattvas Apas et Prithivî, le sens

languide de l'amour de l'Agni, l'oubli agréable de l'Akâsha, tous apparaissent l'un après l'autre, dans un calme parfait. Les impressions douloureuses n'apparaissent pas, parce que la douleur naît quand une impression contraint elle-même l'intelligence qui n'est pas en harmonie avec son entourage. C'est dans cet état que l'intelligence vit dans le Chandraloka, comme on le comprendra mieux quand nous parlerons des causes tattviques des rêves.

Les siècles roulent dans ce Loka, durant lesquels l'intelligence, conformément aux mêmes lois générales qui existent pour Prâna, use les impressions d'une vie précédente. Les couleurs tattviques intenses que l'activité incessante de Prâna y appelait à l'existence s'affaiblissent graduellement jusqu'à ce qu'à la fin, l'intelligence vienne s'ajuster d'une façon permanente avec le Prâna. Tous deux ont maintenant perdu la teinte d'une vie précédente. De Prâna on peut dire qu'il a une apparence nouvelle ; de l'intelligence qu'elle a une nouvelle conscience. Quand ils sont tous deux dans cet état, tous les deux très faibles, les effets tattviques accumulés de Prâna commencent à se montrer avec le retour des mêmes positions des astres. Ceux-ci nous tirent du Prâna lunaire vers le Prâna terrestre. L'intelligence, à ce stade, n'a pas d'individualité digne d'être prise en considération, de telle

sorte qu'elle est tirée par Prâna là où son affinité la mène. Ainsi elle se joint à ces rayons solaires qui portent une couleur similaire, à toutes ces potentialités possibles qui se montrent dans l'homme futur, encore tout à fait latent. Avec les rayons du soleil, elle passe, conformément aux lois ordinaires de la végétation, dans une graine portant des couleurs semblables. Chaque grain a une individualité séparée qui compte pour son existence particulière et il peut y avoir en plus d'une graine les humaines potentialités, lui donnant une individualité propre.

Similairement, les individualités humaines reviennent des cinq états qui sont connus sous le nom d'enfers ; ce sont les états de l'existence posthume fixée pour ces hommes-là qui ont joui, à un degré excessif et violent, des impressions variées de chacun des Tattvas. Comme l'intensité tattvique qui perturbe la balance, et par suite cause la douleur, s'use par le temps, le Prâna individuel passe à la sphère lunaire et par suite subit les mêmes états qui ont été décrits ci-dessus.

Le long du sentier positif, à travers le Brahma-randhra cheminent ces Prânas qui dépassent les effets généraux du temps et, par conséquent, ne retournent pas sur la terre sous les lois ordinaires. C'est le temps qui ramène les Prânas de la lune et la condition tattvique la moins forte entre en jeu au retour des positions identiques des astres ;

mais, le soleil étant le gardien du temps lui-même et le plus puissant facteur dans la détermination de sa condition tattvique, il serait impossible pour le temps solaire d'affecter le Prâna solaire. Donc, seulement ces Prânas voyagent vers le soleil, dans lesquels il n'y a presque aucune prépondérance d'une couleur tattvique quelconque : c'est l'état du Prâna des seuls Yogîs. Par la pratique constante des huit branches du Yoga, le Prâna est purifié des couleurs quelconques qui le personnifient très fortement, et il est évident que sur un tel Prâna le temps ne peut avoir d'effet dans les circonstances ordinaires ; elles passent au soleil. Ces Prânas n'ont pas de couleurs distinctes personnifiantes ; toutes les couleurs qui vont au soleil ont presque la même teinte générale ; mais leurs intelligences sont différentes.

Elles peuvent être distinguées l'une de l'autre, conformément à la branche de science qu'elles ont cultivée, ou conformément aux méthodes particulières et variées de perfectionnement mental qu'elles ont suivies sur la terre. Dans cet état, l'intelligence ne dépend pas, comme dans la lune, des impressions de Prâna. La pratique constante du Yoga en a fait un travailleur libre, ne dépendant que de l'âme et modelant le Prâna sur ses propres contours et lui donnant ses propres couleurs. C'est une espèce de Moksha.

Bien que le soleil soit le plus puissant seigneur de la vie, et que la condition tattvique du Prâna n'ait plus d'effet, maintenant sur le Prâna qui a passé par le soleil, il est encore affecté par les courants planétaires et il y a des moments où cet effet est très fort, de telle sorte que les conditions terrestres dans lesquelles les intelligences ont antérieurement existé sont encore présentes en elles. Un désir de faire le même genre de bien qu'ils firent dans le monde en leur existence antérieure prend possession d'elles et, poussées par ce désir, elles reviennent quelquefois sur terre.

Shankarâchârya a noté, dans son commentaire sur le Brahmasûtra, que Apantârtamâh, l'un des Rishis védiques, apparut ainsi sur terre comme Krishna Dvaipâyana, vers la fin du Dvâpara et le commencement du Kali Yuga.

Comme il est désirable que l'on en sache sur Prâna autant que possible, nous allons donner plus loin quelques citations sur le même sujet, prises dans le *Prashnopanishad*. Elles donneront un intérêt additionnel au sujet et le présenteront sous un air plus compréhensible et beaucoup plus attrayant.

« Celui qui connaît la naissance, l'arrivée, les lieux de manifestation, la règle et l'apparence microcosmique de Prâna devient immortel par ce savoir. »

La connaissance *pratique* des lois de la vie et une subordination de la nature inférieure aux ordres de telles lois, doit naturellement finir par le passage de l'âme hors du côté sombre de la vie dans la lumière originelle du soleil. Cela signifie l'immortalité qui est le passage hors du pouvoir de la mort terrestre.

Mais voyons ce que les Upanishads ont à dire de ce qui doit être su du Prâna.

La Naissance de Prâna

Le Prâna naît d'Atmâ ; il naît dans l'Atmâ, comme l'ombre dans le corps.

Le corps humain ou tout autre organisme, venant, comme il le fait, entre le soleil et la portion de l'espace située de l'autre côté, jette une ombre *dans* l'océan de Prâna. Similairement, l'on voit le Prâna comme une ombre *dans* l'âme macrocosmique (Ishvara), parce que l'intelligence macrocosmique (Manu) intervient. Bref, le Prâna est l'ombre de Manu, causée par la lumière du Logos, le centre macrocosmique. Les soleils doivent leur naissance dans cette ombre à l'impression qu'elle reçoit des idées mentales macrocosmiques. Ces soleils — les centres de Prâna, deviennent, à leur tour, les points de départ positif d'un développement ultérieur. Les Manus, jetant leur ombre par l'intervention

des soleils donnent naissance, *dans* ces ombres, aux planètes, etc. Les soleils jetant leurs ombres, par l'intervention des planètes, donnent naissance aux lunes. Alors ces différents centres commencent à agir sur les planètes et le soleil descend en elles, sous la forme d'organismes variés, y compris l'homme.

L'Apparence Macrocosmique

Ce Prâna se trouve, dans le macrocosme, comme océan de vie, avec le soleil pour centre. Il assume deux phases d'existence : le Prâna, matière de vie solaire positive ; le Rayi, matière de vie lunaire négative. Celle-là est la phase nord et est ; celle-ci est la phase sud et ouest. A tout moment de la vie terrestre, nous avons ainsi les centres nord et sud de Prâna ; les centres d'où partent les phases sud et nord de la matière de vie. Les moitiés est et ouest sont là aussi.

A chaque instant — c'est-à-dire en chaque Truti — il y a des millions de Trutis — organismes parfaits — dans l'espace. Ceci réclame une explication : les unités de temps et d'espace sont les mêmes — un Truti. Prenons un Truti de temps. Il est bien connu qu'à chaque instant les rayons tattviques de Prâna vont dans toutes les directions d'un point quelconque à un autre.

Il est donc assez clair que chaque Truti d'espace est une peinture exacte de l'appareil entier de Prâna, avec tous les centres et les côtés et les relations positives et négatives. Pour parler bien en peu de mots, chaque Truti d'espace est un organisme parfait. Dans l'océan de Prâna qui entoure le soleil, il y a, innombrables, de ces Trutis.

Puisqu'ils sont essentiellement semblables, il est aisé de comprendre que les conditions suivantes feront une différence dans la couleur, l'apparence et la forme de ces Trutis.

1. Distance au centre solaire.

2. Inclinaison sur l'axe solaire.

Prenons la terre comme exemple. Cette zone de vie solaire, en considérant à la fois la distance et l'inclinaison suivant lesquelles la terre se meut, donne naissance à la vie de la terre. Cette zone de vie terrestre est appelée écliptique. Or, chaque Truti d'espace, dans cet écliptique, est un organisme individuel séparé. Quand la terre se meut dans sa course annuelle, c'est-à-dire quand le Truti de temps change, ces Trutis permanents d'espace changent les phases de leur vie ; mais leur permanence n'est jamais altérée ; ils retiennent toute leur individualité.

Toutes les influences planétaires atteignent ces Trutis toujours, partout où les planètes peuvent être, dans leur voyage. La distance et l'inclinaison,

en changeant, causent toujours, bien entendu, un changement de la phase de vie.

Ce Truti d'espace, de sa position permanente dans l'écliptique, tandis qu'il maintient sa connexion avec toutes les planètes, envoie, au même instant, ses rayons tattviques à chaque autre quartier de l'espace. Ils arrivent ainsi à la terre.

C'est une condition de la vie terrestre que les courants de vie positifs et négatifs — le Prâna et le Rayi — s'équilibrent. Quand, par conséquent, dans ce Truti écliptical, les deux phases de la matière vitale sont également fortes, les rayons tattviques qui viennent de ce Truti vers la terre donnent, là, de l'énergie à la matière grossière. Le moment où l'équilibre est détruit par les influences tattviques des planètes ou par toute autre cause, est le moment de la mort terrestre. Cela signifie simplement que les rayons tattviques du Truti qui tombent sur la terre cessent de donner l'énergie à la matière grossière tout en tombant là quand même, et quoique le Truti soit inaltéré dans son séjour écliptical permanent. Dans cet état posthume, le Truti humain animera la matière grossière dans ce quartier d'espace dont les lois de prédominance relative, négative ou positive, coïncident avec cet état. Ainsi, quand la matière de vie négative, le Rayi, est tout à fait forte, l'énergie du Truti est transférée de la terre à la lune. Similai-

rement, il peut passer à d'autres sphères. Quant la balance terrestre est de nouveau rétablie, quand cette vie posthume a été vécue, l'énergie est transférée de nouveau à la terre.

Telle est l'apparence macrocosmique de Prâna, avec les peintures de tous les organismes de la terre.

L'Arrivée

Comment ce Prânamaya Kosha — ce Truti du macrocosme — vient-il dans ce corps ? « Par des actions à la racine desquelles réside l'intelligence », dit brièvement l'Upanishad. On a expliqué comment chaque action change la nature du Prânamaya Kosha et on expliquera dans l'essai sur la « Galerie de Tableaux cosmique » comment ces changements sont représentés dans la contre-partie cosmique de notre principe de vie. Il est évident que, par ces actions, se traduit le changement dans la nature relative générale du Prâna et du Rayi dont il a été parlé dans la partie précédente de cet essai. Il est tout à fait nécessaire de dire que l'intelligence — le libre arbitre humain — réside à la racine de ces actions qui perturbent la balance tattvique du principe de vie. Donc « le Prâna vient dans ce corps par des actions à la racine desquelles réside l'intelligence ».

Les emplacements de la Manifestation

« De même que le Souverain suprême dit à ses subordonnés : « Dirige tel ou tel village », ainsi agit le Prâna. Il place ses manifestations différentes en des endroits différents. Dans le Pâyu (anus) et l'Upasthâ se trouve l'Apâna (qui décharge les excréments et l'urine). Dans l'œil et l'oreille se trouvent les manifestations connues sous les noms de vue et d'ouïe (Chakshuh et Shrotra). Le Prâna reste lui-même, sortant de la bouche et du nez. Entre [les emplacements de Prâna et d'Apâna, vers le nombril] existe le Samâna. C'est lui qui conduit [par tout le corps] la nourriture [et le boire] qui est jetée dans le feu. De là, ces sept lumières. [Au moyen de Prâna, la lumière du savoir est jetée sur la couleur, la forme, le son, etc.].

« Dans le cœur est vraiment l'Atmâ [le Prânamâya Kosha], et en lui, vraiment, les autres spires. Ici, il y a 101 Nâdis ; chaque Nâdi contenant 100 spires. Dans chacune de ces branches-ci se trouvent 72.000 autres Nâdis. Dans ceux-ci se meut Vyâna.

« Par l'un [le Sushumnâ] qui monte, l'Udâna conduit à de glorieux mondes au moyen de la bonté, et à de mauvais, au moyen du mal ; par les deux, au monde des hommes.

« Le soleil est, vraiment, le Prâna macrocosmique ; il se lève et par là aide la vue. Le pouvoir qui est dans la terre entretient le pouvoir d'Apâna ; l'Akâsha [la matière éthérique] qui est entre le ciel et la terre, aide le Samâna.

« La matière-de-vie éthérique [indépendante de son existence entre le ciel et la terre] qui remplit l'espace macrocosmique, est Vyâna.

« Le Tejas — l'éther lumineux — est Udâna ; de là, celui dont le feu naturel est éteint (approche de la mort).

« Alors, l'homme va vers la seconde naissance ; les organes et les sens entrent dans l'intelligence ; l'intelligence de l'homme vient dans le Prâna [ses manifestations cessent maintenant]. Le Prâna est combiné avec le Tejas ; allant avec l'âme, il la conduit aux sphères qui sont en vue ».

Les manifestations différentes de Prâna dans le corps et les endroits où elles se produisent ont été examinées. Mais dans cet extrait, il apparaît certains autres exposés intéressants. Il est dit que cet Atmâ, ce Prânamaya Kosha avec les autres spires, vraiment, est localisé dans le cœur. Le cœur, on l'a vu, représente le côté négatif de la vie — le Rayi. Quand le Prâna positif qui est proprement localisé dans le cerveau s'imprime sur le Rayi — le cœur et les Nâdis qui en découlent, — les formes de vie avec les actions de l'homme viennent à

l'existence. C'est donc, à proprement parler, la réflexion dans le cœur qui travaille dans le monde, cette réflexion étant le propre seigneur des organes sensoriels et actifs de la vie. Si cette existence dans le cœur ne nous enseigne pas la façon de vivre ici, les organes sensoriels et les organes actifs à la fois abandonnent la vie et la connexion avec le monde cesse. L'existence du cerveau qui n'a pas de connexion immédiate avec le monde, sauf à travers le cœur, se tient maintenant dans sa pureté sans réserve : bref, l'âme va au Sûryloka (le soleil).

Le Prâna Externe

Le point intéressant, ensuite, est la description des fonctions du Prâna externe qui réside à la racine du Prâna individualisé et l'aide en son travail. On a dit que le soleil est le Prâna. Ceci est assez évident et a été mentionné plus d'une fois auparavant. La fonction la plus importante de la vie, l'inspiration et l'expiration, la fonction qui, d'après la Science du Souffle, est l'unique loi de l'existence de l'univers sur tous les plans de vie, est amenée dans l'existence et conservée en activité par le soleil lui-même. C'est le souffle solaire qui constitue son existence et celui-ci, réfléchi dans l'homme, donne naissance au souffle humain.

Le soleil, alors, apparaît dans une autre phase.

Il se lève et, en agissant ainsi, il assiste les yeux dans leur action naturelle.

Similairement, le pouvoir qui est dans la terre soutient la manifestation Apâna de Prâna. C'est le pouvoir qui attire chaque chose vers la terre, dit le commentateur. En langage moderne, c'est la gravité.

On peut dire quelque chose de plus sur la manifestation Udâna, de Prâna. Comme chacun sait, il y a une phase du Prâna microcosmique qui conduit tout, les noms, les formes, les sons, les visions et toutes les autres sensations d'un point à l'autre. Ceci est connu d'une autre façon comme étant l'Agni universel ou le Tejas du texte. La manifestation localisée de cette phase de Prâna est appelée Udâna, ou : ce qui conduit le principe de vie d'un endroit à un autre. La destination particulière est déterminée par les actions passées et cet Agni universel conduit le Prâna, avec l'âme, à différents mondes.

Ce Prâna est donc un être puissant et si ses manifestations localisées devaient travailler à l'unisson et avec tempérance, accomplissant leur devoir propre, sans usurper le temps ni la place des autres, il y aurait peu de mal dans le monde.

Mais chacune de ces manifestations revendique son seul pouvoir sur la pauvre âme humaine égarée. Chacune d'elles réclame la vie entière de l'homme comme son propre domaine particulier.

« L'Akâsha, le Vâyû, l'Agni, le Prithivî, l'Âpas, la parole, la vue et l'ouïe — chacun dit clairement qu'il est le seul monarque du corps humain ».

Le Prâna principal, celui dont ceux-là sont les manifestations, leur dit : « N'oubliez pas ; c'est Moi qui soutiens le corps humain, le divisant en cinq ».

Si les cinq manifestations de Prâna avec toutes leurs subdivisions mineures se révoltent contre lui, si chacune commence à revendiquer sa propre suzeraineté et cesse de travailler pour le plus grand profit du seigneur suprême, qui est la vie réelle, la misère apparaît pour harasser la pauvre âme humaine.

« Mais les manifestations de Prâna, aveuglées par l'ignorance » ne voudraient pas « avancer » suivant les admonitions de leur seigneur.

« Il laisse le corps et quand il le laisse, tous les autres Prânas mineurs le laissent aussi ; ils y restent quand il reste ».

Alors leurs yeux sont ouverts.

« De même que les abeilles suivent leur reine sur chaque chemin, ainsi les Prânas — nommément, la parole, l'intelligence, l'œil, l'oreille — le suivent avec dévotion et ainsi le célèbrent.

« Il est l'Agni, la cause de la chaleur ; il est le soleil [le donneur de lumière] ; il est le nuage, il est l'Indra, il est le Vâyû, le Prithivî, le Rayi et le

Déva, le Sat et l'Asat (1) et il est l'immortel.

« Comme les rayons dans le moyeu d'une roue, chaque chose est maintenue dans Prâna — les hymnes du *Rig*, du *Yajur*, et du *Sâma*, le sacrifice, les Kshatriyas et les Brâhmanes, etc.

« Tu es le progéniteur : tu te meus dans l'utérus, tu nais dans la forme du père ou de la mère ; à toi, ô Prâna qui demeures dans le corps avec tes manifestations, ces créatures offrent des présents.

« Tu es le conducteur des offrandes aux Dévas, tu es le conducteur des oblations aux ancêtres ; tu es l'action et le pouvoir des sens et des autres manifestations de la vie.

« Tu es, ô Prâna, le grand seigneur du pouvoir, le Rudra destructeur et le défenseur ; tu te meus dans le ciel comme le soleil, tu es le défenseur des lumières du ciel.

« Quand tu fais pleuvoir, ces créatures sont pleines de joie parce qu'elles espèrent avoir abondance de nourriture.

« Tu es Prâna, pur par nature ; tu es le consommateur de toutes les oblations, comme le feu Ekarshi [des Athârvas] ; tu es le conservateur de toute existence ; nous t'offrons la nourriture ; tu es notre père comme notre juge [ou le donneur de vie du juge].

(1) Rayi et Asat sont la phase négative de la matière vitale ; Déva et Sat, la phase positive.

« Rends saine cette apparence de toi qui est logée dans la parole, l'œil, l'oreille et qui est tendue vers l'intelligence ; ne la fuis pas.

« Tout ce qui existe dans les trois cieux, tout cela est sous le pouvoir de Prâna. Protège-nous comme une mère protège son nouveau-né ; donne-nous la richesse et l'intelligence ».

Par ces mots je termine ma description de Prâna, le second principe de l'univers et du corps humain. Les épithètes consacrées à cet être puissant dans le ci-devant extrait seront d'une compréhension facile à la lumière de ce qui a précédé. Il est temps maintenant d'esquisser le travail de la loi tattvique universelle du Souffle, sur le plan suivant, plus élevé, de la vie — l'intelligence (Manomaya Kosha).

V

L'INTELLIGENCE

Introduction

Aucune théorie de la vie de l'univers n'est, à la fois si simple et si grande que la théorie du souffle (Svara). C'est le mouvement universel, qui apparaît dans Mâyâ en vertu du substratum invisible du cosmos, le Parabrahman des Vedântins. L'expression la mieux appropriée pour Svara, en Français, est le « courant de vie ». La Science Hindoue du Souffle recherche et formule les lois ou, plutôt, la loi universelle, suivant laquelle ce courant de vie, ce pouvoir moteur de l'intelligence universelle, passant, comme Emerson l'exprime si bellement, le long du fil de la pensée, gouverne l'évolution et l'involution et tous les phénomènes de la vie humaine, physiologique, mentale et spirituelle. Dans la longueur et la largeur totales de cet univers, il

n'y a pas de phénomène, grand ou petit, qui ne trouve son explication la plus naturelle, la plus intelligible et la plus convenable dans la théorie des cinq modes de manifestation de ce mouvement universel — les cinq Tattvas élémentaires. Dans les essais précédents, nous avons essayé d'expliquer, d'une façon générale, comment tout phénomène physiologique est gouverné par les cinq Tattvas. L'objet du présent essai est de passer en revue, brièvement, les phénomènes variés qui se rapportent au troisième corps supérieur de l'homme — le Manomaya Kosha, l'intelligence — et de noter de quelle façon symétrique et universelle les Tattvas effectuent la formation et l'œuvre de ce principe.

Connaissance

En langage général, c'est la connaissance qui distingue l'intelligence de la vie physiologique (Prâna), mais on verra, par un peu de réflexion, que différents degrés de connaissance peuvent être pris très bien l'un pour l'autre comme caractéristiques distinctives des cinq états de la matière que, dans l'homme, nous appelons les cinq principes. Pourquoi la connaissance n'est-elle qu'une espèce de mouvement tattvique du souffle, élevée à la soi-conscience par la présence, à un plus ou moins grand degré, de l'élément d'Ahankâra (égoïsme)? C'est là, sans doute,

le point de vue d'où le philosophe Vedântin observe la connaissance, quand il parle de l'intelligence comme du pouvoir moteur de la cause première de l'univers. Le mot Svara n'est qu'un synonyme d'intelligence, la manifestation de l'Un descendant dans Prakriti.

« Je vois quelque chose », signifie, suivant notre conception de la connaissance, que mon Manomaya Kosha a été mis en état de vibration visuelle.

« J'entends » signifie que mon Manomaya Kosha est en état de vibration auditive.

« Je sens » signifie que mon intelligence est en état de vibration tactile.

Et ainsi de suite, pour les autres sens.

« J'aime », signifie que mon intelligence est en état de vibration amoureuse (une forme de l'attraction).

Le premier état — celui d'Anandamaya — est l'état de la plus haute connaissance. Il n'y a, alors, qu'un centre, le substratum de l'entière infinité de Parabrahman, et les vibrations éthériques de son souffle sont une, à travers l'étendue entière de l'infini ; il n'y a qu'une intelligence, qu'une connaissance ; l'univers entier, avec toutes ses potentialités et ses actualités, est une partie de cette connaissance. C'est le plus haut état de bonheur. Il n'y a pas ici de conscience de soi, car le *Moi* n'a qu'une existence relative et il doit y avoir un

Toi ou un *Lui* avant qu'il puisse y avoir un *Moi*

L'Ego prend forme quand, dans le second plan d'existence, plus d'un centre mineur vient à l'existence : c'est pour cette raison que le nom d'Ahan-kâra a été donné à cet état de matière. Les impulsions éthériques de ces centres sont confinées dans leur domaine particulier de l'espace, et ils diffèrent dans chaque centre. Elles peuvent, cependant, s'affecter l'une l'autre de la même façon que les impulsions éthériques individualisées d'un homme affectent celles des autres hommes. Le mouvement tattvique d'un centre de Brahmâ est conduit le long des mêmes lignes universelles que l'autre. Deux mouvements différents sont ainsi trouvés dans un centre : l'impulsion la plus forte est appelée le *Moi*, la plus faible le *Toi* ou le *Lui*, suivant le cas.

Alors vient Manas. Virât est le centre, et Manu l'atmosphère de cet état. Ces centres sont hors de portée de la vue de l'humanité ordinaire, mais ils travaillent sous des lois semblables à celles qui dirigent le reste du Cosmos. Les soleils tournent autour des Virâts de la même façon que les planètes se meuvent autour du soleil.

Les fonctions de l'Intelligence

La composition du Manu est semblable à celle de Prâna. Manu est composé d'un degré encore plus

subtil des cinq Tattvas et cette subtilité croissante dote les Tattvas de fonctions différentes.

On a donné les cinq fonctions de Prâna ; suivent les cinq fonctions de Manas telles qu'elles sont données par Patanjali et acceptées par Vyasa :

1. Moyens de connaissance (Pramâna) ; 2. Fausse connaissance (Viparyaya) ; 3. Imagination complexe (Vikalpa) ; 4. Sommeil (Nidra) ; 5. Mémoire (Smriti).

Toutes les manifestations de l'intelligence tombent sous l'un ou l'autre de ces cinq chefs. Ainsi, Pramâna comprend :

a. Perception (Pratyaksha) ; b. Inférence (Anumāna) ; c. Autorité (Agama).

Viparyaya comprend :

a. Ignorance (Avidyâ, Tamas) ; b. Egoïsme (Asmitâ, Moha) ; c. Rétention (Râga, Mahâmoha) ; d. Répulsion (Tâmisra Dvesha) ; e. Instinct de la conservation (Abhinivesha, Andhatâmisra).

Les trois divisions restantes n'ont pas de subdivisions définies. Nous allons montrer maintenant que toutes les modifications de la pensée sont des formes du mouvement tattvique sur le plan mental.

1. Moyens de connaissance (Pramâna)

Le mot Pramâna (moyens de connaissance) dérive de deux racines, l'attribut *ma* et le dérivatif

ana, avec le préfixe *pra*. L'idée originelle de la racine *ma* est « aller », « se mouvoir » et, par suite, « mesurer ».

Le préfixe *pra* donne à la racine l'idée de plénitude, relié, comme il l'est, à la racine *pri* « remplir ». Ce qui se meut *exactement* en haut ou en bas, à la même hauteur qu'une autre chose, est le Pramâna de cette chose. En devenant le Pramâna d'une autre chose, la première chose reçoit certaines qualités qu'elle n'avait pas auparavant. Ceci est toujours effectué par un changement d'état que provoque une certaine espèce de mouvement, parce que c'est toujours le mouvement qui cause le changement d'état. Ceci, en fait, est la signification exacte du mot Pramâna, appliqué à une manifestation particulière de l'intelligence.

Pramâna est un mouvement tattvique particulier du corps mental ; il a pour effet de mettre le corps mental dans un état similaire à celui de quelque autre chose. L'intelligence peut subir autant de changements que les Tattvas externes sont capables de lui en imprimer, et ces changements ont été classés par Patanjali sous trois rubriques générales.

a. Perception (*Pratyaksha*)

C'est ce changement d'état que les opérations des

cinq organes des sens produisent dans l'intelligence. Le mot précédent est un composé de *prati*, retour, et de *aksha*, pouvoir sensoriel, organe des sens. De là vient cette vibration tattvique sympathique que produit, dans l'intelligence, un organe des sens en contact avec son objet. Ces changements peuvent être classés en cinq articles généraux, conformément au nombre des sens.

L'œil donne naissance aux vibrations de Tejas ; la langue, la peau, l'oreille et le nez, respectivement, aux vibrations Apas, Vâyu, Akâsha et Prithivî. L'Agni pur cause la perception du rouge, le Tejas-Prithivî celle du jaune, le Tejas-Apas celle du blanc, le Tejas-Vâyu du bleu et ainsi de suite. D'autres couleurs sont produites dans l'intelligence par des vibrations mélangées de mille façons différentes. L'Apas donne la douceur ; le Vâyu la dureté, l'Agni la rigidité. Nous voyons, à travers les yeux, non seulement la couleur, mais la forme. On se rappellera qu'une forme particulière est assignée à chaque vibration tattvique, et que toutes les formes de la matière grossière répondent aux vibrations tattviques correspondantes ; ainsi, la forme peut être perçue à travers chaque sens. Les yeux peuvent voir la forme, la langue peut la goûter, la peau la toucher et ainsi de suite. Ceci apparaîtra, sans doute, comme une nouvelle assertion, mais on doit se rappeler que la propriété n'est pas limitée

à son expression extérieure ou acte. L'oreille entendrait la forme si l'emploi plus général de l'œil et de la peau, dans ce dessein, ne l'avait pas contrainte presque à l'inaction. La forme unique est différenciée au moins dans cinq modes et chaque mode appelle la même chose par un nom différent. Ceci est démontré convenablement par la physiologie des cinq organes des sens.

Les vibrations du pur Apas causent une saveur astringente ; celles de l'Apas-Prithivî, une saveur douce ; de l'Apas-Agni, une saveur chaude ; de l'Apas-Vâyu, une saveur acide, et ainsi de suite. D'autres variations innombrables du goût sont provoquées par des vibrations intermédiaires à des degrés variés.

Semblable est le cas des changements vocaux et autres modes de vibration. Il est clair que notre connaissance perceptive n'est rien d'autre qu'un véritable mouvement tattvique du corps mental, provoqué par les communications sympathiques des vibrations de Prâna, de même qu'un instrument à cordes tendu à un certain degré commence à vibrer spontanément quand une vibration est provoquée dans un autre instrument semblable.

b. Inférence (Anumâna)

Le mot Anumâna a les mêmes racines que le

mot *Pramâna* ; la seule différence est dans le préfixe. Nous avons, ici, *anu* « après », au lieu de *pra*. L'inférence (*Anumâna*) est donc l'arrière-mouvement. Quand l'intelligence est capable de supporter deux vibrations à la fois, alors, si l'une de ces vibrations est engendrée et perçue, la seconde vibration doit aussi se manifester. Ainsi : supposons qu'un individu me pince ; les vibrations complexes produites par l'action d'un homme qui me pince sont enregistrées dans mon intelligence, je reconnais le phénomène. Presque simultanément, avec ces vibrations, une autre série de vibrations s'est produite en moi : j'appelle ceci douleur. Or, il y a ici deux sortes de mouvements tattviques, venant l'un après l'autre. Si, à un autre moment, j'éprouve une douleur semblable, l'image d'un homme qui me pince se rappellera à ma conscience. Cet arrière-mouvement est « inférence ». L'induction et la déduction sont toutes deux des modifications de ce mouvement successif. Par exemple, le soleil apparaît toujours au lever dans une certaine direction : le concept de cette direction devient, pour toujours, associé, dans mon intelligence, avec le lever du soleil. Chaque fois que je pense au phénomène de lever du soleil, le concept de cette direction, se présente de lui-même. Je dis donc que le soleil se lève régulièrement dans cette direction. L'inférence n'est donc rien autre chose

qu'un mouvement tattvique venant après un autre qui s'y rapporte.

c. *Autorité (Agama)*

La troisième modification de ce qu'on appelle « moyens de connaissance » est l'autorité (*Agama*). Qu'est-ce ? Je lis dans ma géographie et j'entends des lèvres de mon professeur que l'Angleterre est entourée par l'océan. Maintenant, qui a relié ces mots, dans mon intelligence, à la peinture de l'Angleterre, de l'océan et de leurs mutuelles relations ? Certainement, ce n'est pas la *perception* et, par suite, ce n'est pas l'inférence, qui doit travailler, par nature, à travers la connaissance sensorielle. Qu'est-ce alors ? Ce doit être quelque troisième modification.

Le fait que les mots possèdent le pouvoir d'évoquer une certaine peinture dans nos intellects est d'un intérêt très profond. Tout philosophe hindou reconnaît cela comme étant la troisième modification de l'intelligence, mais cela n'est pas reconnu par la philosophie européenne moderne.

Il n'y a cependant pas de doute que la couleur correspondant à cette modification mentale diffère de celle qui correspond à la perception ou à l'inférence. La couleur qui appartient aux modifications perceptives de l'intelligence est toujours simple par

nature. Une certaine phase de la vibration Tejas doit toujours prévaloir dans la modification visuelle et, similairement, les vibrations des autres Tattvas correspondent à nos différentes autres modifications sensorielles. Chacune de ces manifestations a sa propre couleur distincte. Le rouge apparaîtra aussi bien dans la vibration visuelle que dans la vibration auditive ou dans quelque autre vibration, mais le rouge de la vibration visuelle sera brillant et pur ; celui de l'organe du goût sera teinté de jaune ; celui de l'organe du toucher, de bleu ; et l'éther sonore sera quelque chose comme noir. Il n'y a donc pas la plus petite apparence que la vibration vocale coïncide avec la pure vibration perceptive. Les vibrations vocales sont doubles de leur nature et elles ne peuvent, en tout cas, que coïncider avec les vibrations inférentielles ; et ici, de même, elles ne peuvent que coïncider avec les vibrations auditives. Une petite considération nous montrera, pourtant, qu'il y a quelque différence entre les vibrations vocales et les vibrations inférentielles. Dans l'inférence, une certaine modification du son dans notre esprit est suivie d'une certaine peinture visuelle, et ces deux vibrations à la fois conservent, dans notre intellect, une position également importante. Nous plaçons ensemble deux perceptions, nous les comparons et nous disons alors que l'une suit l'autre. Dans la modification verbale, il n'y a

pas de comparaison, pas de conscience simultanée, pas d'ensemble des deux concepts. L'un cause l'autre, sans doute, mais nous ne sommes pas du tout conscients du fait. Dans l'inférence, la présence simultanée, pour un temps, de la cause et de l'effet à la fois, apporte un changement dans la couleur de l'effet. La différence est moins grande dans la vibration vocale comparée à la vibration inférentielle. La connaissance axiomatique n'est pas inférentielle dans le présent, bien qu'il en ait été sans doute autrement dans le passé ; dans le présent elle est devenue naturelle à l'intelligence.

2. Fausse Connaissance (Viparyaya)

C'est la seconde modification mentale. Ce mot est aussi dérivé d'une racine signifiant mouvement — *i* ou *ay*, « aller », « se mouvoir ». Le préfixe *pari* est lié à la racine *pra*, et donne la même idée à la racine. Paryaya a le même sens radical que Pramâna. Le mot Viparyaya signifie donc « un mouvement éloigné du mouvement qui coïncide avec l'objet ». Les vibrations de Pramâna coïncident, dans la nature, avec les vibrations de l'objet de perception ; il n'en est pas de même des vibrations de Viparyaya. Certaines conditions acquises de l'intelligence impriment sur les perceptions une nou-

velle couleur qui leur est propre, et les distinguent ainsi des perceptions de Pramâna. Il y a cinq modifications de cette manifestation.

a. Ignorance (Avidyâ)

C'est le champ général de manifestation de toutes les modifications de Viparyaya (fausse connaissance). Le mot vient de la racine *vid* « savoir, » du préfixe *a*, et du suffixe *ya*. La signification originelle de la racine est « être », « exister ». Le sens originel de Vidyâ est donc « l'état d'une chose telle qu'elle est » ou, exprimé en termes du plan mental, par un seul mot, « savoir ». Aussi longtemps que, dans le visage d'un être humain, je vois un *visage* et rien d'autre, ma vibration mentale n'est plus dite Vidyâ, mais Avidyâ. Avidyâ (ignorance) n'est donc pas une conception négative, elle est aussi positive que Vidyâ même. C'est une grande erreur de supposer que des mots ayant des préfixes privatifs impliquent toujours des abstractions et jamais des réalités. Ceci, cependant est une digression : l'état d'Avidyâ est cet état dans lequel la vibration mentale est perturbée par celle de l'Akâsha et celle d'autres Tattvas, qui produisent ainsi de fausses apparences. L'apparence générale d'Avidyâ est l'Akâsha — ténèbres, et c'est pourquoi Tamas est synonyme de ce mot.

La prééminence générale des ténèbres est causée par quelque défaut dans les esprits individuels, parce que, ainsi que nous le montre notre expérience journalière, un objet donné n'excite pas la même série de vibrations dans toutes les intelligences. Qu'est, alors, la défectuosité mentale ? On doit la trouver dans la nature de l'énergie potentielle accumulée de l'intelligence. Cette accumulation de l'énergie potentielle est un problème de la plus profonde importance en philosophie, et l'un de ceux dans lesquels la doctrine de la transmigration des âmes trouve son explication la plus intelligible. Cette soi-disant loi de Vâsana peut s'énoncer comme il suit :

Si une chose est placée dans une espèce particulière de mouvement tattvique — interne ou externe — elle acquiert la possibilité, pour une seconde fois, d'être facilement placée dans la même espèce de mouvement et de résister conséquemment à une autre espèce. Si la chose est soumise au même mouvement pour quelque temps, le mouvement devient un attribut nécessaire de la chose. Ce mouvement devient alors, pour ainsi dire « une seconde nature ».

Ainsi, si un homme habitue son corps à une forme particulière d'exercice, certains muscles de son corps sont très faciles à mettre en mouvement. Toute autre forme d'exercice qui réclame l'emploi

d'autres muscles sera trouvée fatigante en raison de la résistance soulevée par les habitudes musculaires. Il en est de même pour l'intelligence. Si j'ai la conviction profondément enracinée, comme quelques-uns l'ont présentement, que la terre est plate et que le soleil tourne autour, il peut falloir des siècles pour altérer ma croyance. Des milliers d'exemples de tels phénomènes pourraient être cités. Il est cependant nécessaire ici d'établir que la possibilité de tourner aisément à un état mental et de résister à un autre est ce que nous entendons par l'énergie accumulée : elle est appelée *Vāsana* ou *Sanskāra* en Sanscrit.

Le mot *Vāsana* vient de la racine *vas*, « demeurer ». Il signifie l'arrêt ou la fixation de quelque forme de mouvement vibratoire dans l'intelligence. C'est par *Vāsana* que certaines vérités deviennent naturelles à l'intellect, et non seulement certaines soi-disant vérités, mais toutes les soi-disant tendances naturelles morales, physiques et spirituelles. La seule différence entre les divers *Vāsanas* est dans leur stabilité respective. Ces *Vāsanas* qui sont imprimés sur l'intelligence comme résultat de la marche évolutive ordinaire de la nature ne changent jamais. Les productions des actions humaines indépendantes sont de deux sortes : si l'action se résume en tendances qui arrêtent le cours progressif évolutif de la nature, l'effet de l'ac-

tion s'épuise dans le temps par la force répulsive du sous-courant de l'évolution ; si, cependant, les deux coïncident en direction, la force augmente. La dernière sorte d'actions, nous l'appelons vertueuse, la première sorte vicieuse.

C'est ce Vāsana, cette domination temporaire du courant opposé, qui provoque la fausse connaissance. Supposons que le courant positif ait, dans un homme, la force a ; s'il a présent en lui un courant du même degré de force, les deux essayeront de s'unir : une attraction, alors, sera provoquée. S'il n'est pas permis à ces deux courants de s'unir, ils augmentent de force et réagissent sur le corps lui-même à ses dépens ; s'il leur est permis de s'unir, ils s'épuisent. Cet épuisement cause un soulagement à l'intelligence, le courant évolutif progressif s'affirme avec une plus grande force, il en résulte ainsi un sentiment de satisfaction. Ce trouble tattvique de l'intelligence donnera, aussi longtemps qu'il a une force suffisante, sa propre couleur à tous les percepts et concepts. Ils n'apparaîtront pas dans leur vraie lumière, mais comme cause de *satisfaction*. Nous appelons ces causes de satisfaction de noms différents. Quelquefois nous appelons cela une fleur, par ailleurs une lune. Telles sont les manifestations d'Avidyâ. Comme le dit Patanjali, Avidyâ consiste dans la perception de l'éternel, du pur, du plaisant et du spirituel, dans le non-éternel,

l'impur, le douloureux et le non-spirituel. Telle est la genèse d'Avidyâ, qui, ainsi qu'on l'a remarqué, est une réalité substantielle, et non une simple conception négative. Ce phénomène mental cause les quatre modifications suivantes :

b. Egoïsme (Asmitâ)

Asmitâ (égoïsme) est la conviction que la vie réelle (Purusha Svara) est une avec ses modifications variées mentales et physiologiques, que le plus haut soi est un avec le plus bas, que la somme de nos percepts et concepts est le réel Ego et qu'il n'y a rien au-delà. Dans le présent cycle d'évolution et dans les précédents, l'intellect a été occupé surtout par ces percepts et ces concepts. Le pouvoir réel de la vie n'est jamais vu faisant une apparition séparée, d'où le sentiment que l'Ego doit être le même que les phénomènes mentaux. Il est clair qu'Avidyâ, comme on l'a défini ci-dessus, réside à la racine de cette manifestation.

c. Rétention (Râga)

Le sentiment erroné de satisfaction mentionné ci-dessus sous le nom d'Avidyâ est la cause de cette condition. Quand un objet quelconque produit, d'une façon répétée, dans notre intelligence, ce sentiment de satisfaction, notre intelligence prend

l'habitude de tomber, tant et plus, dans le même état de vibration tattvique. Le sentiment de satisfaction et la peinture de l'objet qui semblait causer la satisfaction tendent à apparaître ensemble et c'est un ardent désir de l'objet, un désir de ne pas le laisser nous échapper — c'est-à-dire, Ragà, plaisir.

Nous pouvons pénétrer ici plus à fond dans la nature de ce sentiment de satisfaction et de son opposé — le plaisir et la douleur. Les mots sanscrits pour ces deux états mentaux sont, respectivement, Sukha et Duhkha. Tous les deux viennent de la racine *Khan*, « fouiller » ; les préfixes *us* et *duh* établissent la différence. Le premier préfixe renferme l'idée d'« aise » et il tire cette idée du flux aisé du souffle, entièrement libre. L'idée radicale de Sukha est, donc, le creusement entièrement libre, fouille où le sol n'offre que peu de résistance. Transféré à l'intellect, cet acte-là devient Sukha, ce qui fait sur lui une impression aisée. L'acte doit, dans la nature de ces vibrations, coïncider avec les conditions, dominantes alors, des vibrations mentales. Avant qu'aucun percept ou concept eût pris naissance dans l'intelligence, il n'y avait ni désir, ni plaisir. La genèse à la fois du désir et de ce qui est appelé plaisir — soit le sentiment de satisfaction causé par les impressions produites par les objets externes — commence avec certains percepts et concepts qui

prennent racine dans l'intelligence. Cet enracinement n'est, en réalité, qu'un obscurcissement de la réunion originelle d'impressions provenant du progrès mental évolutif. Quand le contact avec l'objet externe éloigne, pour un moment, ce nuage du clair horizon de l'intellect, l'âme est consciente d'un sentiment de satisfaction, qu'Avidyâ relie à l'objet externe ainsi que j'ai montré. Ceci donne naissance au désir.

d. Répulsion (*Dvesha*)

Semblable est la genèse de la douleur et le désir de répulsion (*Dvesha*). L'idée radicale de *Duhkha* (douleur) est l'action de creuser là où une bonne somme de résistance est expérimentée. Transféré à l'intelligence, il signifie une action qui rencontre de la résistance de la part de l'intelligence. L'intellect ne donne pas aisément place à ces vibrations ; il essaie de les repousser de toute sa force. Il s'élève donc un sentiment de privation. C'est comme si quelque chose de sa nature était emporté et un phénomène étranger introduit. Cette conscience de privation ou de besoin est la douleur, et le pouvoir répulsif que ces vibrations étrangères excitent dans l'intellect est connu sous le nom de *Dvesha* (désir de repousser). Le mot *Dvesha* vient de la racine *dvesh*, qui est un composé de *du* et de *ish* ; *ish* lui-

même apparaît comme une racine composée de *i* et *s*. L'*s* final est lié à la racine *su* « souffler », « être dans son état naturel », la racine *i* signifie « aller », et la racine *ish*, par suite, signifie « aller vers son état naturel ». Transféré à l'intelligence, le mot devient un synonyme de Râga. La racine *du*, dans Dvesha remplit la même fonction que *duh* dans Duhkha. Dvesha donc arrive à signifier « un ardent désir de répulsion ». La colère, la jalousie, la haine, etc., sont toutes des modifications de Dvesha, comme l'amour, l'affection et l'amitié sont celles de Râga. Il est aisé, par ce qu'on a déjà dit, de suivre la genèse du principe « d'instinct de la conservation ». Nous devons maintenant essayer d'assigner à ces actions leurs Tattvas prédominants.

La couleur générale d'Avidyâ est, comme il a été dit, celle de l'Akâsha, noire. Quand, cependant, Avidyâ se manifeste comme la colère, l'Agni Tattva prévaut. Si ceci est accompagné d'un mouvement du corps, Vâyu est indiqué. L'entêtement apparaît comme Prithivî, et la docilité comme Apas, tandis que la condition de crainte et de tremblement trouve son expression dans l'Akâsha.

L'Akâsha Tattva prévaut aussi dans l'amour. Prithivî le fait fidèle, Vâyu, variable, Agni, agité, Apas tiède, Akâsha aveugle et déraisonnable.

L'Akâsha tend à produire un vide dans les veines

elles-mêmes, d'où sa prééminence dans la peur. Prithivî cloue l'homme timide sur place, Vâyu lui prête des gestes découragés, Apas ouvre ses oreilles à la flatterie, et Agni chauffe son sang pour la vengeance.

3. Imagination complexe (Vikalpa)

Retournons à Vikalpa. C'est cette connaissance qui, quoique susceptible de prendre corps dans les mots, n'a pas de réalité sur le plan physique. Les sons de la nature en connexion avec son spectacle nous ont donné des noms pour les percepts. Avec les additions ou soustractions de percepts nous avons eu aussi addition et soustraction des sons qui leur sont reliés. Les sons constituent nos mots.

Dans Vikalpa, deux percepts ou plus sont ajoutés de façon à donner naissance à un concept qui n'a pas de réalité correspondante sur le plan physique. C'est le résultat nécessaire de la loi universelle de Vasâna. Quand l'intelligence est habituée à la perception de plusieurs phénomènes, ils ont tous des tendances à réapparaître ; et quand deux ou plusieurs de ces phénomènes coïncident à la fois, nous avons dans l'intelligence une peinture d'une troisième chose. Ce quelque chose peut exister ou non sur le plan physique. S'il n'existe pas, le phénomène

est Vikalpa ; si, cependant, il existe, nous l'appelons Samâdhi.

4. Sommeil (Nidra)

Ceci est aussi un phénomène du Manomaya Kosha (intellect). Les philosophes hindous parlent de trois états en rapport avec lui : la Veille, le Rêve, le Sommeil.

a. Veille

C'est l'état ordinaire où le principe de vie travaille, en relation avec l'intelligence. L'intelligence, alors, à travers l'action des sens, reçoit des impressions des objets externes. Les autres facultés de l'intelligence sont purement mentales et elles peuvent travailler aussi bien dans la veille que dans le rêve. La seule différence est que, dans les rêves, l'intelligence ne subit point les changements perceptifs. Comment cela se fait-il ? Ces changements d'état sont toujours passifs et l'âme n'a pas le choix quand elle leur est assujettie. Ils vont et viennent comme un résultat nécessaire du travail de Svara dans ses cinq modifications. Comme on l'a expliqué, à l'article sur Prâna, les différents organes sensoriels cessent de répondre aux changements tattviques externes quand le courant positif acquiert, dans le corps, une force plus qu'ordinaire. La force posi-

tive nous apparaît sous forme de chaleur, la force négative sous la forme du froid. Nous pourrions donc ultérieurement appeler ces forces le chaud et le froid.

b. Rêve

L'Upanishad dit que, dans le sommeil sans rêve, l'âme dort dans les vaisseaux sanguins (Nâdis), le péricarde (Puritat) et la cavité du cœur. Est-ce que le système des vaisseaux sanguins, — le centre négatif de Prâna, — a quelque chose à faire avec le rêve aussi ? L'état de rêve, suivant le sage hindou, est un intermédiaire entre la veille et le sommeil, mais il est raisonnable de supposer qu'il doit y avoir quelque chose dans son système qui rende compte, à la fois, des deux phénomènes. Qu'est ce quelque-chose ? On en parle de façons diverses comme du Pitta, de l'Agni, et du soleil. Point n'est besoin de dire que ces mots ont l'intention de désigner une seule et même chose : l'effet produit sur le corps par le souffle solaire en général et l'Agni Tattva en particulier. Le mot Pitta peut tromper certains et il est, par conséquent, nécessaire d'établir que ce mot ne signifie pas toujours « endormir ». Il y a un Pitta que la physiologie sanscrite localise spécialement dans le cœur : celui-là est appelé le Sâdhaka Pitta. Ce n'est rien de plus ou de moins que la température cardiaque, et c'est

avec ceci que nous avons à faire dans le sommeil ou dans le rêve.

Suivant le philosophe hindou, c'est la température cardiaque qui cause les trois états à des degrés divers. Ceci, et rien de plus, est la signification du texte védique qui dit que l'âme sommeille dans le péricarde. Toutes les fonctions de la vie sont assurées convenablement, aussi longtemps que nous avons une balance parfaite des courants positifs et négatifs — la chaleur et le froid. La moyenne des températures solaire et lunaire est la température à laquelle le Prâna maintient sa connexion avec le corps grossier. La moyenne est donnée après une exposition d'un jour et d'une nuit entiers. Dans cette période, la température est sujette à deux variations générales : l'une est la limite du positif, l'autre celle du négatif. Quand le positif atteint sa limite diurne, les actions des organes des sens ne sont pas plus longtemps en synchronisme avec la modification des Tattvas externes.

C'est une matière d'expérience journalière que les organes sensoriels répondent à des vibrations tattviques externes, dans certaines limites. Si la limite est dépassée d'un côté ou de l'autre, les organes deviennent insensibles à ces vibrations. Il y a, donc, un certain degré de température auquel les organes sensoriels peuvent ordinairement travailler, mais quand cette limite est dépassée d'un côté ou de

l'autre, les organes deviennent incapables de recevoir aucune impression du dehors : durant le jour, le courant de vie positif rassemble la force dans le cœur. La disposition physique ordinaire est altérée naturellement par ce rassemblement de la force et, comme résultat, les sens dorment. Ils ne reçoivent pas d'impression du dehors. Ceci est suffisant pour produire l'état de rêve. Comme les cordes du corps grossier (Sthûla Sharîra) sont encore seules détenues, l'âme ne voit pas plus longtemps l'intelligence affectée par les impressions externes. L'intelligence est, cependant, habituée à des percepts et concepts variés et, par la simple force de l'habitude, elle passe en des états variés. Le souffle, tel qu'il se différencie dans les cinq états tattviques divers, devient la cause des impressions variées qui s'élèvent. L'âme, comme on l'a dit déjà, ne joue pas de rôle dans l'évocation de ces visions : c'est par le travail d'une loi de vie nécessaire que l'intelligence subit les changements variés des états de veille et de sommeil. L'âme n'est pour rien dans l'évocation des fantasmagories d'un rêve ; autrement il serait impossible d'expliquer les rêves horribles. Pourquoi, en vérité, si l'âme est entièrement libre dans le rêve, appelle-t-elle parfois à l'existence les apparitions hideuses qui, avec un terrible choc, semblent renvoyer notre sang au cœur ? Aucune âme n'agirait jamais ainsi si elle pouvait le faire.

Le fait est que les impressions d'un rêve changent avec les Tattvas. Comme un Tattva glisse aisément dans un autre, une pensée donne place à une autre. L'Akâsha cause la peur, la honte, le désir, la colère ; le Vâyû nous conduit à différentes places ; le Tejas nous montre l'or et l'argent : le Prithivî peut nous apporter la joie, les sourires, les caresses et ainsi de suite. Et alors nous pouvons avoir des vibrations tattviques composées. Nous pouvons voir les hommes et les femmes, la danse et les batailles, les conseils et les assemblées populaires ; nous promener dans des jardins, sentir les fleurs les mieux choisies, voir les plus beaux endroits ; nous pouvons serrer les mains de nos amis, nous pouvons parler ou voyager dans des pays éloignés. Toutes ces impressions sont causées par l'état tattvique du corps mental, amené soit par : (1) un dérangement physique, (2) des changements tattviques ordinaires ou (3) quelque autre changement naturel d'état.

Comme il y a trois causes différentes, il y a trois sortes de rêves. La première cause est le dérangement physique ; quand les courants naturels de Prâna sont perturbés, de telle sorte qu'il en résulte la maladie, ou sont près d'être perturbés, l'intelligence ordinairement, subit ces changements tattviques. Les cordes sympathiques de l'intelligence sont excitées et nous rêvons de tous les accom-

pagnements désagréables dont la maladie peut être pourvue pour nous dans notre atmosphère physique. De tels rêves sont proches, par leur nature, des fureurs du délire ; la seule différence existe dans la force et la violence. Quand nous sommes malades, nous pouvons rêver, semblablement, de la santé et de son environnement.

La seconde sorte de rêve est causée par les changements tattviques ordinaires. Quand les conditions tattviques passées, présentes et futures de notre entourage sont uniformes de leur nature, quand il n'y a pas de changement et quand nous n'avons pas de changement en prévision, le cours des rêves est des plus calmes et égal dans son flux aisé. Comme les Tattvas physiologiques atmosphériques et pleins de santé glissent l'un sur l'autre doucement, ainsi glissent les impressions de notre intellect dans cette classe de rêves. Ordinairement, nous ne pouvons même pas nous rappeler ces rêves, car il n'y a en eux aucune excitation spéciale pour les conserver dans notre mémoire.

La troisième sorte de changement est semblable à la première, la seule différence est dans la nature des effets. Nous appelons ceux-ci les effets de la maladie ou de la santé, suivant le cas ; ici nous pouvons grouper les résultats sous les noms généraux de prospérité ou de calamité.

Le processus de cette sorte d'excitation mentale

est, cependant, le même dans les deux cas. Les courants de vie fécondés par toutes sortes de bien et de mal sont suffisants, bien que potentiels et tendant seulement vers l'effectif, pour mettre en vibration les cordes sympathiques de l'intellect. Plus l'intelligence est pure, plus elle est libre de la poussière du monde, plus elle est sensible à la tendance la plus légère et la plus lointaine de Prâna vers quelque changement. Nous devenons, par suite, conscients en rêve des événements qui se préparent : ceci explique la nature des rêves prophétiques. Peser, cependant, la force de ces rêves, trouver exactement ce que chaque rêve signifie, est une œuvre des plus difficiles et, je dois le dire, tout à fait impossible dans les circonstances ordinaires. Nous pouvons faire dix mille fautes à chaque pas et nous n'avons besoin de rien de moins que d'un parfait Yogî lui-même pour la compréhension correcte de nos propres rêves ; sans parler de ceux des autres. Expliquons et éclairons les difficultés qui nous environnent dans la compréhension de nos rêves. Un homme de mon quartier, mais inconnu de moi, est sur le point de mourir ; fécondés par la mort, les courants tattviques de son corps perturbent les Tattvas atmosphériques et sont répandus, à travers leur instrumentalité, à des degrés divers de force, par tout le monde. Ils m'atteignent aussi et, quand je dors, ils excitent les cordes sympathiques de l'intelligence.

Comme il n'y a maintenant aucune place spéciale dans mon intellect pour cet homme, mon impression sera seulement générale. Un être humain, beau ou laid, maigre ou gras, mâle ou femelle, douloureux ou non, et ayant d'autres qualités semblables viendra dans mon intelligence comme sur son lit de mort. Mais quel homme ? Le pouvoir de l'imagination complexe, à moins qu'il ne soit tenu en laisse par l'exercice le plus rigoureux de Yoga, aura là son amusement et il est des plus certains qu'un homme ayant été déjà en relation, dans mon intelligence, avec toutes ces qualités tattviques fera son apparition dans ma conscience. Il est évident que je serai sur la mauvaise voie. Ce quelqu'un est mort ou mourant, nous pouvons en être sûrs, mais où et qui : il est impossible aux hommes ordinaires de le découvrir. Et non seulement la manifestation de Vikalpa nous met sur la mauvaise voie mais toutes les manifestations de l'intelligence en font autant. L'état de Samâdhi, qui n'est rien de plus que la mise de soi-même dans un état de la plus parfaite aménité envers les entourages tattviques, est donc impossible, à moins que les autres manifestations n'aient reçu un frein parfait. « Le Yoga », dit Patanjali, « consiste à tenir en laisse les manifestations de l'intelligence ». Résumons.

c. Sommeil profond (Sushupti)

L'état de rêve est maintenu aussi longtemps que la température cardiaque n'est pas assez forte pour affecter le corps mental ; mais, avec l'augmentation de la force positive, celui-ci doit être affecté aussi. Le Manas et le Prâna sont faits des mêmes matériaux et sont sujets aux mêmes lois ; plus ces matériaux sont subtils, cependant, et plus les forces qui produisent des changements semblables doivent être fortes. Tous les corps sont accordés ensemble et les changements de l'un affectent l'autre. Les vibrations par seconde du corps supérieur sont cependant plus nombreuses que celles de l'inférieur et ceci cause sa subtilité. Les plus hauts principes sont toujours affectés par les principes immédiatement inférieurs : ainsi les Tattvas externes affecteront Prâna directement, mais l'intellect ne peut être affecté qu'à travers Prâna et indirectement. La température cardiaque n'est qu'une indication du degré de chaleur de Prâna ; quand une chaleur suffisante est rassemblée au cœur, le Prâna ayant acquis une force suffisante affecte le corps mental. Celui-là aussi se désaccorde maintenant d'avec l'âme. En outre, les vibrations mentales sont, au repos, car l'intelligence ne peut travailler qu'à une certaine température au delà de laquelle elle doit se re-

poser ; dans cet état, nous n'avons plus de rêves. La seule manifestation de l'intelligence est celle du repos : c'est l'état du sommeil sans rêves.

Je passe maintenant à la cinquième et dernière manifestation mentale.

5. Rétention, Mémoire (Smriti)

Comme le professeur Max Müller l'a remarqué, l'idée originelle de la racine *smri* (d'où *Smriti*) est « adoucir, fondre ».

Le processus de l'adoucissement ou de la fusion consiste dans la fusion de la chose qui prend une consistance de plus en plus proche de la consistance tattvique de la force de fusion. Tout changement d'état est équivalent à l'acquisition, par la chose qui change, de l'état du Tattva qui cause le changement. D'où l'idée secondaire de la racine, « aimer ». L'amour est cet état de l'intellect par lequel il se résoud dans l'état de l'objet de l'amour. Ce changement est analogue au changement chimique que nous donne une photographie sur une plaque sensible. Comme dans ce phénomène, les matériaux de la plaque sensible sont fondus en l'état de la lumière réfléchie, ainsi la plaque sensible de l'intelligence se fond dans l'état de ses percepts. Plus l'impression sur l'intelligence est profonde, plus grande est la force des rayons impressionnants

et plus grande la sympathie entre l'intellect et l'objet perçu. Cette sympathie est créée par l'énergie potentielle accumulée, et les rayons perceptifs eux-mêmes agissent avec une force plus grande quand l'intellect est dans un état sympathique.

Chaque percept prend racine dans l'intelligence, comme on l'a expliqué ci-dessus. Ce n'est rien plus qu'un changement d'état tattvique de l'intelligence et ce qui est laissé derrière n'est que la faculté de retomber dans le même état plus aisément. L'intellect retombe dans le même état quand il est sous l'influence des mêmes ambiances tattviques : la présence des mêmes choses rappelle le même état mental.

Les ambiances tattviques peuvent être de deux formes : astrales et locales. L'influence astrale est l'effet sur le Prâna individuel de la condition actuelle du Prâna terrestre. Si cet effet apparaît sous forme de l'Agni Tattva, ceux de nos concepts qui ont une connexion prédominante avec ce Tattva feront leur apparition dans l'intellect. Certains de ceux-ci sont un désir de santé, de progéniture, etc. Si nous avons le Vâyû Tattva, un désir de voyager peut prendre possession de notre intelligence et ainsi de suite. Une analyse tattvique minutieuse de tous nos concepts est du plus grand intérêt : qu'il suffise cependant de dire ici que la condition tattvique de Prâna appelle souvent dans l'intelligence

des objets qui ont été en des conditions semblables précisément avec les objets de perception. C'est ce pouvoir, comme on l'a déjà montré, qui constitue les rêves d'une classe. Dans l'état de veille, cette phase de la mémoire agit souvent comme réminiscence.

Des ambiances locales sont constituées par ces objets que l'intelligence a été accoutumée à percevoir ensemble avec l'objet immédiat de la mémoire : c'est le pouvoir d'association. Ces deux phénomènes à la fois constituent la mémoire propre (*Smriti*). Ici l'objet vient d'abord dans l'intelligence et, après, l'acte et les entourages de la perception. Une autre sorte très importante de mémoire est ce qu'on appelle *Buddhi*, mémoire littéraire. C'est le pouvoir par lequel nous appelons à l'intellect ce que nous avons appris des faits scientifiques. Le processus de l'accumulation de ces faits dans l'intellect est le même, mais le retour dans la conscience diffère dans celui-ci, en ce que l'acte vient d'abord dans l'intellect et l'objet ensuite. Tous les cinq *Tattvas* et les phénomènes mentaux précédents peuvent provoquer le phénomène de la mémoire. La mémoire littéraire a beaucoup à faire avec le Yoga, c'est-à-dire l'exercice de libre volonté en vue de diriger les énergies de l'intelligence dans les canaux désirés. Tandis que ces impressions, qui prennent racine dans l'intelligence conformément aux en-

tourages naturels, en font l'esclave sans volonté du monde extérieur, Buddhi peut la conduire vers le salut et la liberté. Mais est-ce que ces entourages tattviques porteront toujours les phénomènes relatés à la conscience ? Non : ceci dépend de leur force corrélative. Il est bien connu que, lorsque les vibrations par seconde d'Akâsha (le son) dépassent une certaine limite d'un côté ou de l'autre, elles n'affectent pas le tympan ; le cas des autres Tattvas est semblable. Ce n'est, par exemple, qu'un certain nombre de vibrations par seconde du Tejas Tattva qui affecte l'œil, et il en est de même, *mutatis mutandis*, pour les autres sens ; il en est de même pour l'intelligence. Ce n'est que lorsque les tensions tattviques mentales et externes sont égales que l'intelligence commence à vibrer quand elle vient en contact avec le monde externe. De même que les états variés des organes externes nous rendent plus ou moins sensibles à la sensation ordinaire, de même que différents hommes peuvent ne pas entendre les mêmes sons, ne pas voir les mêmes spectacles, les Tattvas mentaux peuvent ne pas être affectés par des percepts de force différente, ou peuvent être affectés à des degrés divers par des percepts de même force. La question qui se pose est : comment la variation de cette force tattvique mentale se produit-elle ? Par l'exercice et l'absence d'exercice. Si nous habituons l'intelligence, comme nous faisons du corps, à quel-

que perçoit ou concept particulier, elle se tourne aisément vers ces percepts et ces concepts. Si, cependant, nous renonçons à l'exercice, l'intelligence devient gênée et cesse par degrés de répondre à ces percepts et concepts ; c'est le phénomène de l'oubli. Qu'un étudiant dont l'exercice littéraire est juste en état d'ouvrir les germes de son intelligence, qui est en voie d'acquérir assez de force pour voir dans les causes et les effets des choses, abandonne son exercice : son intelligence perdra cette belle perception. Plus elle deviendra gênée, moins la relation causale l'affectera et moins elle en saura, jusqu'à ce qu'enfin, elle perde tout son pouvoir.

L'influence incessante et l'activité d'une seule sorte étant impossible, dans le courant ordinaire de la nature, chaque impression tend à s'en aller aussitôt qu'elle est produite. Son degré de stabilité dépend de la durée de l'exercice.

Mais, quoique l'activité d'une seule sorte soit impraticable, l'activité d'une sorte quelconque est toujours présente à l'intellect. Avec chaque action, la couleur de l'intelligence change, et une couleur peut prendre en elle une racine si profonde qu'elle y reste des siècles et des siècles, pour ne rien dire des minutes, heures, jours et années. De même que le temps prend des siècles pour détruire les impressions du plan physique, de même que les marques d'une incision sur la peau ne peuvent disparaître, même

en deux décades, ainsi il faut des siècles pour détruire les impressions de l'intelligence. Des centaines et des milliers d'années peuvent être ainsi dépensés, en Devachan, à consumer ces impressions antagonistes que l'intelligence a contractées dans la vie terrestre. Par impressions antagonistes, je veux dire ces impressions qui ne sont pas compatibles avec l'état de Moksha et qui ont autour d'elles une teinte de vie terrestre.

A chaque instant, l'intelligence change de couleur, que ce soit par augmentation ou par diminution de vibration. Ces changements sont temporaires, mais il y a, en même temps, un changement permanent qui se poursuit dans la couleur de l'intelligence. A chaque petit acte de notre expérience du monde, le flux évolutif du progrès acquiert de la force et passe dans la variété. La couleur change constamment ; mais la même couleur générale est maintenue, dans les circonstances ordinaires, pendant une vie terrestre. Dans les circonstances extraordinaires, il peut se trouver des hommes qui possèdent deux mémoires ; en des circonstances telles que celles de l'approche de la mort, les forces accumulées d'une vie entière se combinent dans une couleur différente ; la tension, pour ainsi dire, devient différente de ce qu'elle était auparavant. Rien ne peut replacer l'intelligence dans le même état. Cette couleur générale de l'intellect différant de celle des

autres intellects et retenant encore son caractère général pour une vie entière, nous donne la conscience de l'identité personnelle. Dans tout acte qui a été accompli, ou qui est ou qui sera, l'âme voit la même couleur générale, et de là vient le sentiment de l'identité personnelle. Dans la mort, la couleur générale change et, bien que nous ayons le même intellect, nous avons une conscience différente. Par là, aucune suite du sentiment de l'identité personnelle n'est possible dans la mort.

Voilà un bref exposé du Manomaya Kosha, le corps mental à l'état ordinaire. L'influence du plus haut principe (le Vijnânamaya Kosha), par l'exercice du Yoga, provoque dans l'intelligence nombre d'autres manifestations. Les manifestations psychiques se montrent dans l'intelligence et dans le Prâna, de la même manière que l'on voit les manifestations mentales influencer et régulariser les autres.

L'univers, on l'a vu, a cinq plans d'existence (qui peuvent être aussi divisés en sept). Les formes de la terre, qui sont de petites peintures de l'univers, ont aussi les mêmes cinq plans. Dans quelques-uns de ces organismes, les plus hauts plans d'existence sont absolument latents. Dans l'homme, au présent siècle, le Vijnânamaya Kosha et les principes inférieurs font leur apparition.

Nous avons eu un aperçu de la nature du Prâna

macrocosmique et nous avons vu aussi que chaque point à peu près de cet océan de vie représente un organisme individuel séparé.

Il en est de même pour l'intelligence macrocosmique. Chaque Truti de ce centre embrasse, de la même manière, l'ensemble de l'intelligence macrocosmique. De chaque point, les rayons tattviques de l'océan mental vont à chaque point, et ainsi chaque point est une petite peinture de l'intelligence universelle. Telle est l'intelligence individuelle.

L'intellect universel est l'original de tous les centres de Prâna, de même que le Prâna solaire est l'original des espèces de la vie terrestre. L'intellect individuel, aussi, est semblablement l'original de toutes les manifestations individuelles du Prânamaya Kosha. Similairement l'âme et, sur le plus haut plan, l'intellect individuel, sont la parfaite peinture de tout ce qui vient en bas.

Sur les quatre plans supérieurs de la vie, il y a quatre états différents de conscience : la veille, le rêve, le sommeil et le Turîya.

Après ces remarques, l'extrait suivant du *Prash-nopanishad* sera intelligible et instructif.

« Or, Sauryâyana Gârgya lui demanda : « Seigneur, dans ce corps, qui sommeille et qui reste éveillé ? Lequel de ces êtres lumineux voit les rêves ? Qui a ce repos ? En qui toutes ces [manifestations] se reposent-elles à l'état potentiel non manifesté ? »

« Il lui répondit : « O Gârgya, comme les rayons du soleil couchant sont rassemblés dans la gaine lumineuse et alors s'en vont de nouveau, comme il se lève encore et encore, ainsi tout cela est rassemblé dans la gaine lumineuse de l'esprit au-delà. Pour cette raison, donc, l'homme n'entend pas, ne voit pas, ne sent pas, ne goûte pas, ne touche pas, ... ne prend pas, ne cohabite pas, ne restitue pas, ne marche pas. On dit qu'il dort. Les feux de Prâna seuls restent éveillés dans ce corps. L'Apâna est le feu Gârhapatya : le Vyâna est le feu du bras droit. Le Prâna est le feu Ahvanîya qui est fait de Gârhapatya. Celui-là qui conduit partout également les oblations de nourriture et d'air, est le Pamâna. L'intelligence (Manas) est le sacrificateur (Vajamâna). L'Udâna est le fruit du sacrifice : il conduit le sacrifice, chaque jour, à Brahma. Ici cet être lumineux [l'intelligence] jouit de grandes choses dans les rêves. Quelque chose qui ait été vue, il la voit de nouveau comme si elle était réelle ; quoi qu'il ait entendu, il l'entend comme si cela était réel ; quoi qu'il ait expérimenté, en différentes contrées, en différentes directions, il l'expérimente de nouveau — le visible et l'invisible, l'entendu et l'inentendu, le pensé et le non-pensé. Il voit tout, apparaissant comme le soi de toutes les manifestations.

« Quand il est dominé par le Tejas, alors cet

être lumineux ne voit pas de rêves en cet état ; alors apparaît dans le corps ce repos [le sommeil sans rêve].

« Dans cet état, mon cher élève, tout [ce qui est énuméré plus bas], reste dans l'Atmâ ultérieur, comme des oiseaux qui ont recours à un arbre comme habitation — le Prithivî composé (1) et le Prithivî non composé ; l'Apas composé et le non composé ; le Tejas composé et le non composé ; le Vâyû composé et le non composé ; l'Akâsha composé et le non composé ; la vue et le visible, l'ouïe et l'audible : l'odorat et ce qui peut être senti, le goût et ce qui peut être goûté, le toucher et le tangible, la parole et ce qui peut être proféré, les mains et ce qui peut être saisi, l'organe générateur et la jouissance, les organes excréteurs et les excréments, les pieds et ce sur quoi on peut marcher, la faculté et l'objet du doute, la faculté et l'objet de la certitude, la faculté et l'objet de l'égoïsme, la faculté et l'objet de la mémoire, la lumière et ce qui peut être éclairé, le Prâna et ce qu'il rassemble.

« L'âme est le Vijnâna Atmâ, le voyant, le toucheur, l'entendeur, le senteur, le goûteur, le douteur, l'affirmateur, l'agent. Cette âme [le Vijnâna

(1) Par composé, j'entends chaque Tattva qui apparaît après la division en cinq du premier essai ; le non-composé signifie un Tattva avant la division en cinq.

Atmâ] reste dans l'Atmâ [l'Ananda] ultérieur, interchangeable.

« Il y a aussi quatre Atmâs — la vie, l'intelligence, l'âme, l'esprit. La force ultime qui se tient à la racine du pouvoir macrocosmique des manifestations de l'âme, de l'intelligence et du principe de vie est l'esprit ».

Le principal intérêt de cette citation réside dans la présentation, d'une façon autorisée, des vues qui ont été déjà mises en avant. L'essai suivant touche à quelques vérités importantes et explique une des plus importantes fonctions du pouvoir macrocosmique et de l'intelligence, c'est-à-dire l'enregistrement des actions humaines.

VI

LA GALERIE DE TABLEAUX COSMIQUE

Notre Guru dans la philosophie des Tattvas nous incite à jeter les yeux vers l'espace libre du ciel, quand l'horizon est parfaitement clair, et à fixer là notre attention avec la plus grande force possible.

On nous dit que, après une pratique suffisante, nous verrons une variété de tableaux — les plus magnifiques paysages, les plus somptueux palais du monde, et des hommes, des femmes, des enfants sous tous les aspects variés de la vie. Comment une telle chose est-elle possible ? Qu'apprenons-nous, par cette leçon pratique, dans la science de l'attention ?

Nous croyons avoir décrit, dans les essais, avec une suffisante clarté, l'océan de Prâna, avec le soleil comme centre, et avoir donné une idée suffisamment suggestive de la nature des atmosphères macrocosmiques mentales et psychiques.

Il est de la nature essentielle de ces atmosphères que chaque point y forme un centre d'action et de réaction pour l'océan entier. De ce qui a été déjà dit, il est clair que chacune de ces atmosphères a une limite propre. L'atmosphère terrestre s'étend seulement à quelques milles et la ligne limite de cette sphère doit, on le comprend promptement, lui donner l'apparence d'une orange comme il en est de la terre.

Il en est de même avec le Prâna solaire et les atmosphères supérieures. Commençant par le Prâna terrestre qui a les limites mesurées de notre atmosphère, chaque petit atome de notre terre, et du plus parfait organisme, comme du plus imparfait, forme un centre d'action et de réaction pour les courants tattviques du Prâna terrestre. Le Prâna a la faculté d'être mis en la forme de chaque organisme, ou, pour employer une autre expression, les rayons de Prâna, dès qu'ils tombent sur tout organisme, sont renvoyés par cet organisme suivant les lois bien connues de la réflexion. Ces rayons, comme il est aussi bien connu, transportent en eux les peintures des objets sur lesquels ils sont tombés. En les portant en eux, ils arrivent à la limite du Prâna terrestre indiqué ci-dessus. Il sera aisé de concevoir que, dans la sphère imaginaire qui entoure notre Prâna terrestre, nous ayons maintenant une peinture magnifique de notre organisme central.

Aucun organisme n'y échappe, même les plus petits points, les plus imparfaits de la vie organisée comme les plus parfaits sont peints dans cette sphère imaginaire. C'est une magnifique galerie de tableaux et ce qui est vu, entendu, touché, goûté ou senti à la surface de la terre possède là une glorieuse et magnifique peinture. A la limite de ce Prâna terrestre les rayons tattviques formant les peintures exercent une double fonction.

D'abord, ils mettent les cordes tattviques sympathiques du Prâna solaire en mouvement similaire. C'est-à-dire que ces peintures sont maintenant consignées dans le Prâna solaire d'où, par une course convenable, elles atteignent pas à pas l'intelligence universelle elle-même.

Secondement, ces rayons réagissent sur eux-mêmes et, en revenant de la sphère limitative, ils sont de nouveau réfléchis vers le centre.

Ce sont ces peintures que l'esprit attentif voit, dans sa contemplation de midi, dans l'espace libre, et ce sont ces peintures, vues de cette façon mystérieuse, qui nous donnent la nourriture la plus subtile pour l'imagination et l'intellect, et qui nous fournissent de visions lointaines de la nature et du travail des lois qui gouvernent la vie du macrocosme et celle du microcosme. Car ces peintures nous disent que les plus petites de nos actions, sur quelque plan de notre existence que ce soit, ac-

tions. qui peuvent être assez insignifiantes pour passer inaperçues, même de nous, sont destinées à recevoir un enregistrement durable comme effet du passé et cause du futur. Ces peintures, de nouveau, nous parlent de l'existence des cinq Tattvas universels, qui jouent un rôle si important dans l'univers. Ce sont ces peintures qui nous conduisent à la découverte de la constitution multiple de l'homme et de l'univers, et de ces pouvoirs de l'intelligence que la science officielle d'aujourd'hui n'a pas reconnus encore.

Que ces vérités aient pris place dans les Upanishads, on peut s'en rendre compte par la citation suivante de l'*Ishopanishad* (Mantra 4) :

« L'Atmâ ne se meut pas ; est unique ; est plus léger que l'intelligence ; les sens ne l'atteignent pas et il est le plus avancé en mouvement. Il va au delà des autres en un mouvement rapide tandis que lui-même est au repos ; en lui l'*Enregistreur* conserve les actions ».

Dans la citation précédente, c'est le mot Mâtârishvâ que nous traduisons par « Enregistreur ». Ordinairement, le mot est traduit par « air », et, autant que je le sache, il n'a jamais été clairement compris dans le sens d'« Enregistreur ». Ma manière de voir cependant pourra s'expliquer plus loin, avec avantage.

Le mot est un composé des mots *mâtari* et *svah*.

Le mot *mâtari* est le cas locatif de *mâtri* qui signifie ordinairement « mère » mais qui est rendu ici comme étant l'espace, le substratum de la distance, de la racine *mâ*, mesurer. Le second mot du composé signifie le « souffleur », venant de la racine *svah*, souffler. Le composé signifie donc « celui qui souffle dans l'espace ». En expliquant ce mot, le commentateur Shankarâchârya poursuit :

« Le mot *Mâtarishvâ* qui a été dérivé de la manière précédente, signifie le *Vâyû* [le moteur] qui emmène avec lui toutes les manifestations de *Prâna*, qui est l'action même. Ce *Prâna* est le substratum de tous les groupes de causes et d'effets, et en lui toutes les causes et tous les effets sont maintenus comme des grains sur un fil, d'où le nom de *Sûtra* [le fil] qui lui est donné, en tant qu'il tient en lui-même l'ensemble du monde ».

Il est dit plus loin que les « actions » que ce *Mâtarishvâ* tient en lui-même, dans la citation précédente, sont tous les mouvements du *Prâna* individualisé, aussi bien les actions de chauffer, allumer, brûler, etc., des pouvoirs macrocosmiques connus comme étant *Agni*, etc.

Or une telle chose ne peut, en aucune manière, être l'air atmosphérique. C'est, évidemment, cette phase de *Prâna* qui conduit les peintures de toutes les actions et de tous les mouvements de chaque point de l'espace à chaque autre point, et aux limites

du Sûrya-mandala. Cette phase de Prâna n'est ni plus ni moins que l'Enregistreur. Il tient en lui-même, pour toujours, toutes les causes et tous les effets, les antécédents et les conséquences de ce monde qui est le nôtre.

C'est l'action elle-même. Ceci signifie que toute action est un changement de place de Prâna.

On a dit dans la citation précédente que cet Enregistreur vit dans l'Atmâ. En tant que l'Atmâ existe, ce pouvoir perfectionne toujours sa fonction. Le Prâna tire sa vie même de l'Atmâ et nous trouvons, par suite, une similitude entre les qualités des deux. Il est dit de l'Atmâ dans l'extrait ci-dessus qu'il ne se meut pas, et encore qu'il se meut plus vite que l'intelligence. Cela paraît être des qualités contradictoires, au premier abord, et ce sont de telles qualités qui font du Dieu des lieux communs des théologiens l'être absurde qu'il semble toujours être. Appliquons, cependant, ces qualités au Prâna et, une fois comprises sur ce plan, elles seront tout aussi clairement comprises sur le plus haut plan, l'Atmâ. On a dit, plus d'une fois, que, de chaque point de l'océan de Prâna, les rayons tattviques courent dans toutes les directions, vers chaque point du Sûrya-mandala; aussi l'océan de Prâna est-il en mouvement éternel. Dans ces conditions, un point de cet océan peut-il jamais changer de place? Sûrement non. Ainsi, tandis que

chaque point conserve sa place, chaque point en même temps va se montrer en tout autre point.

C'est de la même façon simple que l'Atmâ, qui pénètre tout, est en mouvement éternel quoique toujours au repos.

Il en est de même pour tous les plans de vie ; toutes nos actions, toutes nos pensées, toutes nos opérations, reçoivent un enregistrement éternel dans les livres de Mâtarishvâ.

Nous devons observer maintenant ces peintures un peu plus en détail. La science de la photographie nous enseigne que, sous certaines conditions, les peintures visuelles peuvent être prises sur le plan de la pellicule sensible. Mais comment pouvons-nous compter lire les lettres à une distance de trente mille ou plus ? De tels phénomènes sont, pour nous, faits d'expérience personnelle. Tout récemment, étant abstrait, ou dans une sorte de rêve, à environ quatre heures du matin, je lis une carte postale écrite par un ami à un ami à propos de moi, la nuit même, à une distance de trente milles environ. Quelque chose de plus, je pense, doit être remarqué ici.

La moitié de la carte environ parle de moi, le reste se réfère à d'autres matières qui peuvent avoir simplement, pour moi, un intérêt passager. Or, le reste de la carte ne vint pas devant les yeux de mon intelligence très clairement, et j'ai senti

qu'avec tous mes efforts, je ne pourrais fixer mon regard sur ces lignes un temps suffisant pour les comprendre, mais il était irrésistiblement attiré vers le paragraphe qui parlait de moi, et que je pus lire très clairement. Quatre jours après ceci, le destinataire de la carte me la montra ; c'était exactement la même, sentence par sentence (autant que je pus me le rappeler), que j'avais vue auparavant. Je mentionne ce phénomène particulier, comme présentant, clairement définies, les qualités requises pour la production de ces phénomènes. Nous tirons d'une analyse de cet incident les conclusions suivantes :

1. Le rédacteur de la carte sentait, en écrivant la carte, que je la lirais, et spécialement le paragraphe qui me concernait.

2. J'étais très anxieux de savoir les nouvelles que la carte contenait sur moi.

3. De l'état d'esprit, ci-dessus mentionné, dans lequel mon ami écrivit la carte, quel fut le résultat ? La peinture de ses pensées sur la carte, à la fois sur le plan physique et sur le plan mental, volait dans toutes les directions le long des rayons tattviques du Prâna macrocosmique et de l'intelligence. Une peinture se fit immédiatement sur les sphères macrocosmiques et, de là, courba ses rayons vers le lieu de destination de la carte postale. Sans doute, toutes les intelligences de la terre entière

reçurent un choc de ce courant de pensée, au même instant, mais la mienne seule fut sensible à la carte et à la nouvelle qu'elle contenait : c'est donc sur mon intelligence seule qu'une impression se fit. Les rayons étaient réfractés dans mon intelligence et le résultat décrit ci-dessus se produisit.

Il s'ensuit de cette démonstration que, pour recevoir les rayons picturaux du Prâna, nous devons avoir une intelligence en état de sympathie et non d'antipathie, c'est-à-dire qu'une pensée libre de toute action ou de tout sentiment intense, à l'époque de leur apparition, est le réceptacle convenable pour les représentations picturales du cosmos et aussi pour une connaissance correcte du passé et du futur. Et si nous avons un désir intense de savoir la chose, c'est tant mieux pour nous. C'est de cette façon que l'occultiste lit les annales du passé dans le livre de la nature et c'est ce chemin que doit suivre le commençant dans cette science, conformément à la direction de son Guru.

Pour en revenir à nos explications, on doit comprendre que toute chose, sous chaque aspect qui fut ou qui est sur notre planète, a un enregistrement lisible dans le livre de la nature, et les rayons tattviques de Prâna et de l'intelligence nous rapportent constamment les contours de ces peintures. C'est en grande partie à ceci que nous devons la

conservation du passé, bien que beaucoup de ses monuments les plus magnifiques aient été effacés pour toujours de la surface de notre planète, à l'égard de la vision ordinaire. Ces rayons rétroactifs sont toujours inclinés *vers le centre qui leur a donné naissance*. Dans le cas des ambiances minérales des phénomènes terrestres, ces centres sont conservés intacts siècles après siècles, et il est tout à fait possible, pour tout être sensitif, à un moment donné, de tourner ces rayons vers lui-même en venant au contact avec des restes matériels des phénomènes historiques. Une pierre déterrée à Pompéï représente, en partie, le grand événement qui détruisit la cité, et les rayons de cette peinture sont inclinés naturellement vers ce bloc de pierre. Si M^{me} Denton applique la pierre à son front, une condition sympathique et réceptive est la première qualité requise pour le transfert de la peinture entière à la mémoire. Cet état sympathique de la mémoire peut être naturel chez un individu ou peut être acquis ; mais, en ce qui concerne le terme « naturel » on doit mentionner que ce que nous avons l'habitude d'appeler pouvoirs naturels est réellement acquis, mais en de précédentes incarnations. Shiva dit :

« Il en est chez qui les Tattvas se révèlent quand la pensée est purifiée par habitude, soit par la vitesse acquise des autres naissances, soit par la bienveillance du Guru. »

Il semble que deux pièces de granit, à tous égards identiques extérieurement, puissent avoir des couleurs tattviques entièrement différentes, car la couleur d'une chose dépend, dans une très grande mesure, de son entourage tattvique. C'est cette couleur occulte qui constitue l'âme réelle des choses, bien que le lecteur puisse savoir maintenant que le mot sanscrit Prâna est mieux approprié.

Ce n'est pas un mythe de dire que le Yogî pratiquant puisse, par un simple effort de sa volonté, attirer la peinture d'une partie quelconque du monde, passé ou présent, devant les yeux de son esprit — et non seulement les peintures visuelles comme notre explication pourrait le laisser à penser. La conservation et la formation des peintures visuelles n'est que le travail de l'éther lumineux — le Tejas Tattva. Les autres Tattvas remplissent aussi bien leurs fonctions.

L'Akâsha, ou éther sonore, conserve tous les sons qui aient jamais été entendus ou qui sont entendus sur la terre et, similairement, les trois éthers conservent les enregistrements respectifs des sensations restantes. Nous voyons donc que, combinant toutes ces peintures, un Yogî en contemplation peut avoir, devant les yeux de son esprit, un homme quelconque, à quelque distance que ce soit, et peut entendre sa voix. Glyndon, en Italie,

voyant et entendant la conversation de Viola et de Zanoni, dans leur demeure éloignée, n'est pas simplement un rêve du poète, mais une réalité scientifique. La seule chose nécessaire est d'avoir un désir sympathique. Les phénomènes de la télégraphie mentale, de la psychométrie, de la clairvoyance, de la clairaudience, sont toutes les phases de cette action tattvique. Une fois compris, tout cela est très simple. Il peut être utile, à cette place, d'offrir quelques réflexions montrant de quelle manière ces représentations picturales du présent d'un homme vont former son futur. Nous allons tenter, d'abord, de montrer combien complet est l'enregistrement. Nous devons, avant tout, rappeler au lecteur ce qui a été dit ci-dessus de la couleur tattvique de chaque chose : c'est cela qui donne l'individualité, même à une pierre.

Cet ensemble pictural n'est que la contre-partie cosmique du Prânamaya Kosha individuel ou spire de vie. Il est possible que le lecteur qui n'a pas compris à fond la façon dont s'accumule l'énergie tattvique dans le Prâna individuel puisse comprendre plus aisément le phénomène dans sa contre-partie cosmique. En fait, les phénomènes microcosmiques et macrocosmiques sont tous deux anneaux de la même chaîne et tous conduiront à la compréhension complète de l'ensemble. Supposons qu'un homme soit sur une montagne, ayant le plus

bel horizon déployé devant les yeux. Comme il se tient là, contemplant cette opulence de beauté, sa peinture, dans cette position, est faite aussitôt dans l'écliptique. Non seulement son apparence externe est peinte, mais la couleur de sa vie reçoit la représentation la plus complète. Si l'Agni Tattva prévaut en lui à ce moment, si la lumière de la satisfaction est sur sa face, si le regard de ses yeux est calme, concentré et plaisant, s'il est tellement absorbé dans la contemplation qu'il oublie toute autre chose, les Tattvas séparés ou en composition feront leur devoir, et toute la satisfaction, tout le calme, tout le plaisir, l'attention ou l'inattention seront représentés, jusqu'à la nuance la plus délicate possible, dans la sphère de l'écliptique. S'il marche ou s'il court, descend ou monte, les rayons tattviques de Prâna, avec la plus grande loyauté, peignent les couleurs génératrices et engendrées dans la même sphère mémoriale.

Un homme se tient, une arme à la main, le regard de la cruauté dans les yeux, le feu de l'inhumanité dans les veines, sa victime, homme ou animal, sans aide ou combattant devant lui. Le phénomène entier est enregistré instantanément. Le meurtrier se tient là et sa victime aussi, dans leurs couleurs les plus vraies : il y a là la chambre solitaire ou la jungle, le hangar malpropre ou le fétide abattoir ; tous sont là aussi sûrement et certaine-

ment qu'ils sont dans l'œil du meurtrier ou de la victime elle-même.

Changeons de nouveau la scène. Nous avons un menteur devant nous. Il fait un mensonge et, par là, nuit à son semblable. Le mot n'est pas plus tôt prononcé que l'Akâsha se met au travail avec toute l'activité possible.

Nous avons la représentation la plus sincère : le menteur est là, par la réflexion que la pensée de la personne insultée jette dans le Prâna individuel ; l'homme insulté est là aussi ; les mots sont là, dans toute l'énergie du faux contemplé. Et si ce faux contemplé est complet, on y trouve aussi le changement pour le mal que son mensonge a produit sur la victime. Il n'y a rien, en fait, des entou-rages, des antécédents, et des conséquences — les causes et les effets — qui ne soit représenté là.

La scène change et nous arrivons à un voleur. Que la nuit soit aussi noire que possible, le voleur aussi circonspect qu'averti, notre peinture est là, avec toutes ses couleurs bien définies, bien que peut-être non aussi proéminentes. Le temps, la maison, le mur avec un trou, les habitants endormis et attaqués, le bien volé ; le jour suivant, les propriétaires angoissés, avec toutes les situations antécédentes et conséquentes, sont peints. Et ce n'est pas que pour le meurtrier, le voleur, le menteur, mais pour l'adultère, le faussaire, le scé-

l'érat qui pense son crime caché à tout œil humain. Leurs actions, comme toutes les actions qui ont été commises, sont enregistrées dans la galerie de tableaux de la Nature, avec vie, clairement, exactement. Les exemples peuvent être multipliés, car les phénomènes de notre vie sociale sont variés et compliqués ; mais cela est inutile. Ce qui a été dit est suffisant pour expliquer le principe, et l'application est utile et pas très difficile. Mais il nous faut, maintenant, retirer nos peintures de la galerie.

Nous avons vu que le temps et l'espace, et tous les facteurs possibles d'un phénomène, y reçoivent une représentation précise, et, je l'ai déjà dit, ces rayons tattviques sont unis dans le temps qui les vit laisser leur enregistrement sur le plan de notre région picturale. Quand, dans le cours des siècles, le même temps jette son ombre de nouveau sur la terre, les rayons picturaux, accumulés depuis longtemps, donnent de l'énergie à la matière productrice de l'homme, et la moulent conformément à leur énergie propre qui commence, maintenant, à devenir active. On nous concédera volontiers que le soleil donne la vie à la terre, aux hommes aussi bien qu'aux végétaux et aux minéraux. La vie solaire prend la forme humaine dans le sein de la mère et ceci n'est qu'une infusion de quelque série de nos rayons picturaux dans la vie sympathique

qui, déjà, se montre sur notre planète. Ces rayons produisent ainsi pour eux-mêmes un corps humain dans le sein de la mère et, alors, ayant le corps maternel maintenant quelque peu différent, ils entreprennent leur voyage terrestre. Comme le temps avance, la représentation picturale change de positions tattviques et le corps grossier en fait autant.

Dans le cas de la renaissance de l'homme que nous voyons en contemplation sur les montagnes, l'attitude calme, attentive, contentée, de l'intelligence qu'il a cultivée alors, a son influence sur l'organisme présent ; l'homme se réjouit encore plus des beautés de la nature et, ainsi, est satisfait et heureux.

Prenons, maintenant, le cas du meurtrier cruel. Il est cruel par nature, il est encore ému du meurtre et de la destruction, et il ne pourrait être détourné de ses horribles pratiques, à moins que la peinture de la vie déclinante et de la victime ne soit maintenant partie et parcelle de sa constitution ; la douleur, la terreur et le sentiment de désespoir et d'abandon sont là dans toute leur force. Occasionnellement, il est comme si le sang de la vie quittait ses veines. Il n'y a pas de cause apparente et il endure cependant la douleur ; il est sujet à des accès inexplicables de terreur, de désespoir et d'abandon. Sa vie est misérable ; lentement, mais sûrement, il déchoit.

Tirons le rideau sur cette scène. Le voleur incarné vient maintenant sur l'estrade. Les amis le quittent, un à un, ou bien il est éloigné d'eux. La peinture de la maison solitaire doit revendiquer son pouvoir sur lui : il est destiné à une maison solitaire. La peinture de quelqu'un venant dans la maison par quelque partie déserte, volant son bien, l'étranglant peut-être, fait son apparition avec la plus grande force : l'homme est condamné à la lâcheté éternelle. Il attirera vers lui-même, irrésistiblement, les hommes qui lui causeront le même grief et le déchirement qu'il a causés à d'autres, longtemps auparavant. Cette même position de grief déchirant a son influence sur lui dans la voie ordinaire et il crée son entourage sous la même influence.

Prenons aussi le cas de l'adultère. Comme il chemine sur la terre, il est attiré vers autant d'individus de l'autre sexe qu'il en a aimés déloyalement autrefois. Il en aime un et son amour peut rencontrer une réponse favorable, mais aussitôt une seconde, une troisième, une quatrième peintures font leur apparition et sont, naturellement, antagonistes de la première et la repoussent. Les gages de l'amour sont tout à fait brisés, d'une façon inexplicable, et la douleur déchirante qui lui est causée peut très bien être imaginée. Toute la jalousie et les querelles compliquées des amoureux

pourraient être aisément référées à de telles causes.

Et ceux qui ont péché en vendant leur amour pour de l'or, longtemps auparavant, aimeront maintenant et seront, en retour, méprisés pour leur pauvreté. Qu'est-ce qui peut être plus misérable que de se voir refuser le luxe de l'amour à cause de sa pauvreté ?

Ces expositions sont, je crois, suffisantes pour expliquer la loi suivant laquelle les peintures cosmiques gouvernent nos vies futures. Quelques autres péchés qui puissent être commis dans les circonstances innombrables et variées de la vie, leurs effets tattviques peuvent aisément être tracés à travers les représentations picturales du cosmos.

Il n'est pas difficile de comprendre que la peinture de chaque organisme individuel de Prâna, quoique toujours changeant avec les postures variables de l'objet, reste le même en substance. Chaque objet existe dans sa forme de Prâna jusqu'à ce que, dans le cours de l'évolution, Prâna lui-même se perde dans la plus haute atmosphère de Manas.

Chaque genre et chaque espèce d'organisme vivant à la surface de la terre, est peint en Prâna, et ce sont ces peintures qui, sur le plus haut plan d'existence, correspondent, dans mon opinion, aux *idées* de Platon. Une question très intéressante s'élève alors. Est-ce que toutes ces peintures sont

d'existence éternelle, ou viennent-elles seulement à l'existence après que des formations se sont produites sur le plan terrestre ? *Ex nihilo nihil fit* est une doctrine bien connue en philosophie, et je soutiens, avec Vyâsa, que les représentations (ce que j'appelle maintenant des peintures) de tous les objets, dans leurs capacités génériques, spécifiques et individuelles, ont toujours existé dans l'intelligence universelle. Svava, ou ce que l'on peut appeler le Souffle de Dieu, le Souffle de Vie, n'est ni plus ni moins, comme il a été déjà expliqué, que l'intelligence abstraite, ou si une telle expression est plus compréhensible, *le mouvement intelligent*. Notre livre dit :

« Dans le Svava sont peints ou représentés les Védas et les Shâstras, dans le Svava, les plus hauts Gandharvas, et dans le Svava, tous les trois mondes ; le Svava est l'Âtmâ même. »

Il n'est pas nécessaire d'entrer plus profondément dans une discussion de ce problème ; la suggestion est suffisante. On peut dire, cependant, que toute formation en progrès à la surface de notre planète est l'appropriation par chaque chose, sous l'influence des *idées* solaires, de la forme de ces idées. Le processus est précisément semblable au processus de la terre humide prenant les impressions de tout ce qui pèse sur elle. L'idée de chaque chose est son âme.

Les âmes humaines (Prânamaya Koshas) existent, dans cette sphère, tout comme les âmes des autres choses, et sont affectées, dans cette demeure qui est la leur, par l'expérience terrestre, de la façon mentionnée ci-dessus.

Dans le cours des âges, ces idées font leur apparition dans le plan physique, sans cesse, conformément aux lois précédemment données.

J'ai dit aussi que ces peintures ont leur contrepartie dans les atmosphères mentales et supérieures. On pourrait dire, maintenant, que, de même que ces peintures solaires reviennent, il y a des époques auxquelles les peintures mentales reviennent aussi. Les morts ordinairement connues de nous sont les morts terrestres, c'est-à-dire qu'elles consistent dans le retrait de l'influence des peintures solaires loin de la terre, pour un temps. Quand ce temps est expiré, la durée dépendant des couleurs de la peinture, elles envoient, de nouveau, leur influence sur la terre, et nous avons la renaissance terrestre. Nous pouvons mourir un certain nombre de morts terrestres sans que notre vie solaire soit encore éteinte.

Mais des hommes du présent Manvantara peuvent mourir des morts solaires dans certaines circonstances ; ils échappent alors à l'influence du soleil et ils ne renaissent que sous le règne du second Manu. Des hommes qui meurent maintenant de la

mort solaire resteront dans un état de béatitude dans tout le Manvantara présent. Leur renaissance peut aussi être reportée à plus d'un Manvantara. Toutes ces peintures restent dans le sein de Manu durant le Pralaya Manvantarique. De la même façon, des hommes peuvent endurer des morts supérieures, et passer leur temps dans un état de bonheur encore plus élevé et plus durable.

Le corps mental peut être brisé, aussi, comme le corps grossier, le corps terrestre et le corps solaire ; alors, l'âme bénie reste dans la félicité et la non-manifestation jusqu'à l'aurore du second Jour de Brahmâ. Supérieur encore et plus long est l'état qui suit la mort Brahmique : l'esprit est alors au repos pour le Kalpa et le Mahâpralaya restants qui suivent.

Après ceci, l'on comprendra aisément la signification de la doctrine hindoue, suivant laquelle, durant la Nuit de Brahmâ, comme, en vérité durant toutes les Nuits mineures, l'âme humaine et, en fait, l'ensemble de l'univers sont cachés dans le sein de Brahmâ comme l'arbre dans la semence.

VII

LES MANIFESTATIONS DE LA FORCE PSYCHIQUE

La force Psychique est la forme de matière connue sous le nom de Vijñâna en connexion active avec les objets mentaux et vitaux. Dans la citation précédente de l'*Ishopanishad*, on a dit que les Devas — les manifestations macrocosmiques et microcosmiques de Prâna — n'atteignent pas l'Atmâ, en tant qu'il se meut plus vite que l'intelligence même. Les Tattvas de Prâna se meuvent avec une certaine aisance. L'intelligence possède une plus grande vélocité et la matière psychique une plus grande encore. En présence du plan supérieur, le plan inférieur semble toujours au repos, et il est toujours soumis à son influence. La création est une manifestation de la force psychique sur les plans inférieurs de l'existence. Le premier processus est, naturellement,

l'apparition des sphères macrocosmiques variées avec leurs centres variés. Dans chacune de ces sphères — le Prâna, le Manas et le Vijñâna — les rayons tattviques universels, sur leurs plans propres, donnent naissance aux individualités innombrables. Chaque Truti sur le plan de Prâna est un corps vital (Prânamaya Kosha) ; les rayons qui donnent l'existence à chacun de ces Trutis viennent de chacun d'eux et de tous les autres Trutis qui sont situés dans l'espace assigné à chacun des cinq Tattvas et à leurs combinaisons innombrables et qui représentent, par conséquent, toutes les manifestations tattviques possibles de la vie.

Sur le plan de Manas, chaque Truti mental représente une intelligence individuelle ; chaque intelligence individuelle reçoit la naissance de rayons tattviques mentaux des autres parties. Ces rayons viennent de tous les autres Trutis situés sous la domination de chacun des cinq Tattvas et de leurs combinaisons innombrables, représentant donc toutes les phases tattviques possibles de la vie mentale.

Sur le plan psychique, chaque Truti représente une âme individuelle amenée à l'existence par les Tattvas psychiques qui volent d'un point à un autre. Ces rayons viennent de chaque Truti situé sous la domination de chacun des cinq Tattvas et de leurs

combinaisons sans nombre, représentant ainsi toutes les manifestations possibles de la vie psychique.

La première classe de Trutis, sur les plans variés de l'existence, est celle des soi-disant Dieux et Déesses ; la dernière classe, celle des corps qui se manifestent dans la vie de la terre.

Chaque Truti psychique est ainsi un petit réservoir de chaque phase tattvique de vie qui peut se manifester sur les plans inférieurs de l'existence. Et ainsi, envoyant leurs rayons vers le bas de même que le soleil, ces Trutis se manifestent dans les Trutis des plans inférieurs. Conformément à la phase prédominante de la couleur tattvique dans ces trois séries de Trutis, le Vijñâna (Truti psychique) choisit son intellect, lequel choisit son corps dont la spire de vie, enfin, crée son habitation sur la terre.

La première fonction du Truti individuel, Vijñâna, est de soutenir la vie du Truti mental, tout comme le Vijñâna macrocosmique soutient la vie de l'intelligence macrocosmique ; ainsi le Truti mental soutient la vie du Truti individuel de Prâna. Dans cet état, les âmes ne sont conscientes que de leur subjectivité en rapport avec l'intelligence et le Prâna. Elles savent qu'elles soutiennent les Trutis inférieurs, elles se connaissent elles-mêmes, et connaissent tous les autres Trutis psychiques,

elles connaissent l'ensemble du macrocosme d'Ishvara, les rayons tattviques reflétant chaque point dans leur conscience individuelle. Elles sont omniscientes ; elles sont parfaitement heureuses parce qu'elles sont exactement en équilibre.

Quand le Prânamaya Kosha entre dans l'habitation terrestre, l'âme est, pour la première fois, assaillie par le fini : cela signifie un rétrécissement ou plutôt la création d'une conscience nouvellement amoindrie. Pour de longs siècles, l'âme ne prend pas note de ces sensations finies mais, quand les impressions acquièrent de plus en plus de force, elles sont trompées par une croyance d'identité avec ces impressions finies ; de l'absolue subjectivité, la conscience est transférée à la passivité relative. Un nouveau monde d'apparences est créé : telle est leur chute. Comment ces sensations et ces perceptions, etc., naissent et comment elles affectent l'âme, on l'a déjà discuté. Comment l'âme s'éveille de cet oubli et ce qu'elle fait alors pour se délivrer, on le verra plus loin.

On verra, à ce stade, que l'âme vit deux vies : vie active et vie passive. Dans la capacité active, elle va gouvernant et soutenant la vie substantielle des Trutis inférieurs : dans la capacité passive, elle s'oublie elle-même et se trompe d'identité avec les changements des Trutis inférieurs imprimés sur

elle par les Tattvas externes. La conscience est transférée à des centres finis.

Tout le combat de l'âme, à son réveil, consiste dans l'effort qu'elle fait pour en finir avec sa qualité passive et pour reconquérir sa pureté primitive. Ce combat est le Yoga, et les pouvoirs que le Yoga provoque dans l'intelligence et le Prâna ne sont rien de plus que des manifestations tattviques de la force psychique, calculés pour détruire le pouvoir du monde extérieur sur l'âme. Ce changement constant de phase dans les nouvelles spires finies, irréelles, d'existence, constitue la marche montante du courant de vie, depuis les commencements de la conscience relative jusqu'à l'état absolu originel.

Il n'y a pas de difficulté dans la compréhension du pourquoi de ces manifestations. Elles sont dans le réservoir psychique, elles se montrent simplement quand les Trutis inférieurs prennent le poli sympathique et l'inclination tattvique. Ainsi le spectre lumineux ne se montre de lui-même que lorsque certains objets prennent le poli et la forme d'un prisme.

Ordinairement, la force psychique ne se manifeste ni dans le Prâna ni dans l'intelligence d'une façon extraordinaire. L'humanité progresse comme un ensemble et quelles que soient les manifestations de cette force qui prennent place, elles ont

lieu dans l'ensemble des races. Des intelligences finies sont donc lentes à le reconnaître.

Mais tous les individus d'une race n'ont pas la même force de phase tattvique. Certains montrent plus de sympathie pour la force psychique dans une ou plusieurs de ses phases tattviques composantes : de tels organismes sont appelés médiums. En eux, la phase tattvique particulière de la force psychique avec laquelle ils sont en sympathie plus grande que le reste de leurs semblables, fait son apparition extraordinaire. Cette différence de sympathie individuelle est causée par une différence de degré dans la complexion des différents individus ou par la pratique du Yoga.

Cette force psychique peut, de cette manière, se manifester sous la forme de toutes les possibilités innombrables de la combinaison tattvique. Donc, en ce qui concerne la théorie, ces manifestations peuvent couvrir le domaine entier des combinaisons tattviques dans le macrocosme visible et dans l'invisible aussi, lequel nous est ignoré cependant. Ces manifestations peuvent contredire toutes nos présentes notions de temps et d'espace, de cause et d'effet, de force et de matière. Intelligemment utilisée, cette force pourrait très bien remplir les fonctions du *vril* de la *Race Future*. L'essai suivant esquissera quelques-unes de ces manifestations sur le plan de l'intelligence.

VIII

YOGA-L'ÂME

J'ai décrit plus ou moins parfaitement deux principes de la constitution humaine — Prâna et Manas. — On a dit aussi quelque chose sur la nature et les relations de l'âme. Nous avons omis le corps grossier comme n'ayant pas besoin de mention spéciale.

Les cinq manifestations de chacun des deux principes — le Prâna et le Manas —, on doit le mentionner, peuvent être fortunées ou infortunées. Ces manifestations sont fortunées qui sont en harmonie avec notre vraie culture, qui nous aident dans notre plus haut développement spirituel, le *summum bonum* de l'humanité. Celles qui nous conservent enchaînés à la sphère des naissances et des morts périodiques peuvent être appelées infortunées. Sur chacun des deux plans de vie — Prâna et Manas — il y a possibilité de double existence.

Nous pouvons avoir, et, en fait, dans les conditions présentes de l'univers, nous avons un Prâna fortuné et un Prâna infortuné, une intelligence heureuse et une intelligence malheureuse. Considérant ces deux comme quatre, le nombre des principes de la constitution humaine peut être porté de cinq à sept. Les intelligences malheureuses d'un plan s'allient avec les malheureuses de l'autre, les heureuses avec les heureuses et nous avons, dans la constitution humaine, un arrangement de principes approchant de ce qui suit :

1. Le corps grossier (Sthûla Sharîra).
2. Prâna malheureux.
3. Intelligence malheureuse.
4. Prâna heureux.
5. Intelligence heureuse.
6. L'âme (Vijñâna).
7. L'esprit (Ananda).

La base fondamentale, dans la division en cinq, est l'Upâdhi, l'état particulier et distinct de matière (Prakriti) dans chaque cas ; dans la division septuple, c'est la nature de Karma en rapport avec son effet sur l'évolution humaine.

Les deux séries à la fois de ces pouvoirs — l'heureuse et la malheureuse — travaillent sur le même plan et, bien que les manifestations heureuses tendent, dans leur long parcours, vers l'état de Moksha, cet état n'est pas atteint avant que les

pouvoirs supérieurs — les Siddhis — ne soient induits dans l'intelligence par la pratique du Yoga. Le Yoga est un pouvoir de l'âme. Il est donc nécessaire de dire quelque chose de l'âme et du Yoga, avant que les plus hauts pouvoirs de l'intelligence puissent être clairement décrits. Le Yoga est la science de la culture humaine dans le sens le plus élevé du mot ; son but est la purification et le renforcement de l'intelligence. Grâce à cet exercice, l'intelligence est remplie de hautes aspirations et acquiert des pouvoirs divins, tandis que meurent les tendances malheureuses. Le second et le troisième principes, de cet essai sont brûlés, consumés par le feu du savoir divin, et l'état de ce qu'on appelle le salut de la vie est atteint. Bientôt le quatrième principe, aussi, devient neutre, et l'âme passe dans un état de Moksha Manvantarique. Plus haut encore peut s'élever l'âme, suivant la force de son exercice. Quand l'intelligence, aussi, est au repos, comme dans le sommeil profond (Sushupti), durant la vie, l'omniscience de Vijñāna est atteinte. Il y a un état plus haut encore — l'état d'Ananda. Tels sont les résultats du Yoga : je dois décrire maintenant sa nature et le moyen de l'acquérir.

En ce qui concerne la nature du Yoga, nous pouvons dire que l'espèce humaine a franchi son présent état de développement par l'exercice de ce grand pouvoir. La Nature elle-même est un

grand Yogî et l'humanité a été et est encore purifiée dans la perfection par l'exercice de sa volonté sans sommeil. L'homme n'a besoin que d'imiter le grand maître pour abréger à son moi individuel le sentier de la perfection. Comment pouvons-nous donc nous rendre nous-même apte à cette grande imitation ? Quels sont les degrés de la grande échelle de la perfection ? Ces choses ont été découvertes pour nous par les grands sages de l'antiquité et le petit livre de Patanjali n'est qu'une transcription courte et suggestive d'autant de nos expériences passées et de nos futures potentialités, telles qu'elles sont enregistrées dans le livre de la nature. Ce petit livre emploie le mot Yoga dans un double sens : le premier est un état de l'intelligence, appelé autrement Samâdhi ; le second est une série d'actes et d'observances qui amène cet état dans l'intelligence. La définition donnée par le sage est négative, et n'est applicable que sur le plan de l'intelligence. La source du pouvoir positif réside dans le plus haut principe, l'âme. Le Yoga, on l'a dit, est la tenue en bride des cinq manifestations de l'intelligence. Dans la définition, on admet l'existence d'un pouvoir qui peut contrôler et tenir en échec les manifestations mentales ; ce pouvoir nous est, d'une autre manière, familier sous le nom de libre-arbitre. Quoique, par les manifestations de l'égoïsme (Asmitâ) sur le plan mental,

l'âme soit abusée en se regardant comme l'esclave du second et du troisième principes, il n'en est pas ainsi et, aussitôt que la corde de l'égoïsme est détendue dans une certaine mesure, l'éveil a lieu. C'est le premier pas dans l'initiation, par la nature même de la race de l'homme : c'est chose de nécessité. Le labeur côte à côte, avec l'un ou l'autre du second et du troisième, et du quatrième et du cinquième principes, éveille la prise de l'Asmitâ mental naturel sur l'âme. « Je suis ces ou de ces manifestations », dit l'égoïsme. Un tel état de choses ne peut, cependant, durer longtemps. Ces manifestations sont doubles de leur nature ; l'une est juste l'inverse de l'autre. Laquelle est une avec l'Ego — la malheureuse ou l'heureuse ? Cette question n'est pas plutôt posée que le réveil se produit. Il est impossible de répondre à l'une quelconque de ces questions par l'affirmative et l'âme, naturellement, finit par découvrir qu'elle est une chose séparée de l'intelligence, que bien qu'elle ait été l'esclave, elle pourrait être (ce qui est naturellement) le Seigneur de l'intelligence. Jusqu'à cette époque l'âme a été ballottée, çà et là, par l'obéissance aux vibrations tattviques de l'intelligence. Son aveugle sympathie avec les manifestations mentales la met à l'unisson avec l'intelligence et, par suite, la fait divaguer. Au réveil noté ci-dessus, la corde de sympathie est relâchée. Plus la nature

est forte, plus grand est l'écart de l'unisson. Au lieu que l'âme soit ballottée par les vibrations mentales, il est temps alors que l'intelligence vibre en obéissance aux vibrations de l'âme. L'assomption du Seigneur est la liberté du vouloir et cette obéissance de l'esprit aux vibrations de l'âme est Yoga. Les manifestations évoquées dans l'intelligence par les Tattvas externes, doivent donner maintenant une voie au plus fort mouvement venant de l'âme. Bientôt les couleurs mentales changent de nature et l'intelligence vient à coïncider avec l'âme. En d'autres termes, le principe mental individuel est neutralisé et l'âme est libre dans son omniscience.

Traçons maintenant, pas à pas vers Samādhi, les acquisitions de l'intelligence.

Samādhi ou l'état mental amené par la pratique du Yoga, est de deux sortes. Aussi longtemps que l'intelligence n'est pas parfaitement absorbée dans l'âme, l'état est appelé Samprajñāta : c'est dans cet état que la découverte des nouvelles vérités suit le labeur dans chaque partie de la nature. Le second est l'état d'absorption mentale parfaite : il est appelé Asamprajñāta. En celui-ci il n'y a ni savoir, ni découverte de choses inconnues : c'est un état d'omniscience intuitive.

Deux questions sont naturellement suggérées au stade du réveil. « Si je suis ces manifestations,

laquelle suis-je ? Je pense n'être aucune d'elles. Que suis-je alors ? Que sont-elles ? » La seconde question est résolue dans le Samprajñâta Samâdhi, la première, dans l'autre. Avant d'entrer plus loin dans la nature de Samâdhi, disons un mot de l'habitude et de l'apathie. Ces deux états sont mentionnés par Patanjali comme les deux moyens de retenir les manifestations mentales, et il est très important de les comprendre clairement. La manifestation d'apathie est la réflexion, dans l'intelligence, de la couleur de l'âme quand elle devient *instruite* de sa nature libre et qu'elle est, conséquemment, dégoûtée de l'empire des passions : c'est une suite nécessaire du réveil. L'habitude est la répétition de cet état, de manière à le confirmer dans l'intelligence.

La confirmation de l'intelligence dans cet état signifie un état d'inactivité mentale ordinaire. Par ceci, j'entends que les cinq manifestations ordinaires sont au repos pour le temps où cela a lieu. Cela étant ainsi, l'intelligence est, pour ce temps, libre de recevoir des influences. Ici, pour la première fois, nous voyons l'influence de l'âme sous forme de curiosité (Vitarka). Qu'est-ce que ceci ? Qu'est-ce que cela ? Comment est ceci ? Comment est cela ? C'est la forme sous laquelle la curiosité se montre d'elle-même à l'intelligence. La curiosité est un désir de connaître et une question est une

expression d'un tel désir. Mais comment l'homme se familiarise-t-il avec les questions ? La forme mentale de la curiosité et de la question sera comprise aisément en prêtant un peu d'attention aux remarques faites sur la genèse du désir. Le processus de la naissance de la curiosité philosophique est semblable à celui de la naissance du désir. Dans le premier cas, l'impulsion vient de l'âme directement ; dans le dernier cas, elle vient du monde extérieur, à travers Prâna. La place du plaisir dans l'un est remplacé par la réflexion dans l'intelligence du savoir de l'âme que le Moi et l'indépendance sont meilleurs que la servitude du Non-Moi. La force de la curiosité philosophique dépend de la force de cette réflexion et, comme cette réflexion est plutôt faible, au commencement (comme, dans l'état présent du développement spirituel de l'humanité, cela se trouve en général), la prise de la curiosité philosophique sur l'intelligence ne supporte presque aucune comparaison avec la prise du désir.

La curiosité philosophique est, alors, le premier pas de l'ascension mentale vers le Yoga. Nous plaçons devant notre intelligence, pour commencer, chaque manifestation possible de la nature et nous essayons de nous adapter, dans chacune de ses phases, avec chaque manifestation relatée. Ceci, comme nous allons le voir, est Dhâranâ : c'est, en

langage clair, nous appliquer à l'investigation de toutes les branches de la science naturelle, une par une.

C'est le résultat naturel de la curiosité. Par cet effort pour découvrir les relations déjà existantes ou possibles, actuelles ou potentielles, au milieu des phénomènes de la nature, un autre pouvoir est introduit dans l'intelligence ; ce pouvoir, Patanjali l'appelle Vichâra, la méditation. L'idée radicale du mot est celle d'aller au milieu des relations variées des parties qui constituent le sujet tout entier de nos contemplations. C'est seulement une emprise plus profonde, sur l'intelligence, de la curiosité scientifique notée ci-dessus.

Le premier état de ce Samâdhi est ce qu'on appelle Ananda, le bonheur, la félicité. Aussi longtemps qu'il y a curiosité ou méditation, l'intelligence prend seulement la consistance de l'âme ; cela signifie que les vibrations de l'âme sont encore en route vers l'intelligence ; elles n'ont pas encore entièrement réussi. Quand, cependant, le troisième stade est atteint, l'intelligence est suffisamment polie pour recevoir l'image pleine et claire de la sixième sphère ; cette image se présente dans l'intelligence comme étant le bonheur. Quiconque s'est consacré à l'étude de la nature a été, pour un temps, bref toutefois, en cet état convoité. Il est très difficile de le rendre intelligible par description, mais

nous sommes sûrs que la majorité de nos lecteurs ne lui sont pas étrangers.

Mais d'où vient cette félicité ? Qu'est-elle ? Je l'ai appelée une réflexion de l'âme. Mais, d'abord, qu'est-ce que l'âme ? De ce que j'ai écrit jusqu'à maintenant, mes lecteurs conjectureront, sans doute, que j'entends par âme une peinture du corps grossier, du Prâna, de l'intelligence, en ce qui concerne sa constitution seulement.

J'ai mentionné que, dans le macrocosme, le soleil est le centre et le Prâna l'atmosphère du second principe, et que l'écliptique marque la forme de ce principe. J'ai mentionné aussi que le principe humain individuel n'est qu'une peinture de ce macrocosme entier. J'ai, de nouveau, mentionné que, dans le macrocosme, Virât est le centre et Manu l'atmosphère du second principe. Cette atmosphère est faite des cinq Tattvas universels, de même que Prâna, la seule différence étant que les Tattvas mentaux subissent un plus grand nombre de vibrations par seconde que les Tattvas de Prâna. J'ai dit aussi que l'intelligence individuelle est une peinture exacte — l'aspect différant naturellement avec l'entourage du temps, comme dans le cas de Prâna — de l'intelligence macrocosmique.

J'ai maintenant à dire la même chose en ce qui regarde l'âme. Dans le macrocosme, il y a Brahmâ comme centre et Vijñâna comme atmosphère de

ce principe. Comme la terre se meut dans Prâna, comme le soleil respire dans Manu, comme le Manu (ou Virât) souffle en Vijñâna, ainsi l'âme respire dans la plus haute atmosphère d'Ananda. Brahmâ est le centre de la vie spirituelle, comme le soleil est le centre de Prâna et Virât le centre de la vie mentale. Ces centres sont semblables au soleil en luminosité, mais les sens ordinaires ne peuvent les percevoir, parce que le nombre des vibrations tattviques par seconde est au-delà de leur pouvoir.

L'âme de l'univers (le Vijñânamaya Kosha), avec Brahmâ pour centre est notre idéal psychique.

Les courants tattviques de cette sphère s'étendent sur ce que nous appelons un Brahmânda. Ils le font d'une façon semblable à celle des rayons tattviques de Prâna qui nous sont familiers, par l'intermédiaire de la matière grossière. Ce centre avec cet univers forme l'univers soi-conscient. Dans le sein de cette atmosphère existent tous les centres inférieurs.

Sous l'influence de la matière grossière, le macrocosme mental enregistre les peintures extérieures, c'est-à-dire qu'il acquiert le pouvoir de se manifester suivant les cinq voies que nous avons décrites dans l'essai sur l'intelligence. Sous le Brahmâ, cependant, le macrocosme mental (Manu) atteint les plus hauts pouvoirs en question. Cette

double influence transforme, après un certain temps, la nature de Manu lui-même : l'univers a un nouvel intellect après chaque Manvantara. Ce changement se fait toujours pour le mieux : l'intelligence va toujours se spiritualisant ; le dernier Manu est le plus spiritualisé. Un temps viendra où la présente intelligence macrocosmique sera entièrement absorbée dans l'âme. Il en est de même pour le microcosme de l'homme. Ainsi Brahmâ est, par nature, omniscient : il est conscient d'un soi ; les types de toute chose qui était ou qui est en cours, ne sont qu'autant de compositions variées de ses Tattvas. Chaque phase de l'univers, avec ses antécédents et ses conséquents, est en lui. Il est, lui-même, sa propre soi-conscience. Une intelligence est absorbée en lui, dans l'espace de quatorze Manvantaras. Le mouvement des Tattvas mentaux est d'autant plus accéléré qu'ils deviennent plus spirituels. A l'époque où ce mouvement prend place dans l'univers, les vibrations des Tattvas de Prâna sont accélérées aussi, sous l'influence de Manu, jusqu'à ce que le P râna lui-même soit retourné dans le Manu de la période suivante. Et, d'autre part, tandis que ceci a lieu, la matière grossière se développe similairement en Prâna.

Tel est le processus de l'involution, mais quant à présent, abandonnons-le ici et résumons le sujet en question.

L'âme humaine est une peinture exacte de ce principe macrocosmique. Elle est omnisciente comme son prototype et a la même constitution, mais l'omniscience de l'âme humaine est encore latente, à cause de son oubli. Le sixième principe (absolu) s'est seulement un peu développé. L'humanité, en général, n'a qu'une notion très obscure de l'infini, de la divinité et de tels autres sujets. Cela signifie que les rayons de l'infini, à ce stade de notre progrès, n'en sont qu'à évoquer notre sixième principe dans la vie active. Quand, dans le cours du temps, les rayons de l'infini rassembleront une énergie suffisante, notre âme surgira dans sa vraie lumière. Nous pourrions accélérer ce processus par Vairâgya (apathie) qui, comme on l'a vu, donne de la force au Yoga.

Les moyens de renforcer le Yoga méritent une considération particulière. Certains d'entre eux servent à éloigner ces influences et ces forces qui sont contraires au progrès ; d'autres, tels que la contemplation du principe divin, accélèrent le processus du développement de l'âme humaine et l'absorption conséquente de l'intelligence dans l'âme. A présent, nous avons simplement à développer la nature du bienheureux Samâdhi, dont nous avons parlé comme étant causé par la réflexion de l'âme dans l'intelligence.

Cette réflexion signifie simplement : l'élévation,

par l'intelligence, de l'état de l'âme. L'intelligence passe de son état ordinaire propre à l'état de l'énergie supérieure de l'âme. Les vibrations tattviques plus accélérées se font place dans la matière d'un nombre inférieur de vibrations tattviques par seconde. Cette élévation de l'intelligence, cette sortie hors d'elle-même, la langue française la reconnaît sous le nom de *fierté*, et ceci est la signification du mot Ananda comme qualifiant le troisième état du Samprajnâta Samâdhi. L'Anandamaya Kosha tire son nom de ce qu'il est l'état de la plus haute fierté. Chaque moment d'Ananda est un degré vers l'absorption de l'intelligence et, par la méditation scientifique constante, l'intelligence change de nature, passant pour toujours dans un état supérieur de stabilité. Cet état-là, qui n'apparaît en Ananda qu'au moment du triomphe, devient maintenant une partie de l'intelligence. Cette confirmation de la plus haute énergie est connue sous le nom d'Asmitâ, qui peut être traduit (comme il l'est généralement) par le mot *égoïsme*, mais doit être compris comme l'identification de la conscience avec le soi.

L'objet en vue, dans cet essai, est de marquer les stades le long de la route de la matière mentale, quand elle chemine vers son absorption finale dans l'âme. Dans les dernières phrases, j'ai porté l'intelligence à l'état de Samprajnâta Samâdhi. C'est dans

cet état que l'intelligence acquiert le pouvoir de découvrir des vérités nouvelles, et de voir des combinaisons nouvelles des choses existantes. Quand il a franchi cet état, dans les longs cycles des siècles écoulés, l'homme a acquis un savoir positif à son présent stade de développement, et la possession de cette somme de savoir a été le moyen (de la manière qu'on a indiquée) par lequel nos intelligences se sont élevées à notre degré actuel de perfection, quand nous avons appris à dire que ces grands pouvoirs sont innés en l'intelligence humaine. Comme je l'ai montré, ces pouvoirs ne sont devenus innés dans l'intelligence qu'après une longue soumission de cette intelligence à l'influence de l'âme.

Par l'exercice constant de ce Samâdhi, l'intelligence apprend à incliner vers les influences cosmiques qui sont, de leur vraie nature, antagonistes des mauvais pouvoirs de notre constitution qui arrêtent notre progrès : ces pouvoirs tendent naturellement à mourir. Le but ultime de ce sentier est cet état de l'intelligence où ses manifestations deviennent entièrement potentielles. L'âme, s'il lui plaît, peut les pousser en avant par son pouvoir inhérent dans le domaine de l'actuel, mais elles perdent tout pouvoir d'entraîner l'âme après elles.

Quand cet état est franchi, ou quand il est près d'être atteint, certains pouvoirs commencent à se montrer, dans l'intelligence, qui, dans le présent

cycle, ne sont communs en aucune manière. Cet état est appelé techniquement Paravairâgya, ou la plus haute apathie.

Le mot Vairâgya est rendu d'ordinaire, en français, par *apathie*, et il est considéré avec défaveur par les penseurs modernes. Ceci, je crois, est dû en partie à une méconception du sens du mot. Il est généralement compris, ce me semble, que la misanthropie est le seul indice ou, peut-être, la plus haute perfection de cet état mental. Rien ne peut être plus éloigné de l'intention de ces sages qui posent Vairâgya comme le plus haut moyen d'acquisition de la félicité. Vairâgya ou l'apathie est défini par Vyâsa, dans son commentaire sur les *Aphorismes de Yoga*, comme « l'état final de savoir parfait. » C'est dans cet état que l'intelligence, venant à connaître la nature réelle des choses, ne sera plus abusée dans de faux plaisirs, par les manifestations d'Avidyâ. Quand cette inclination vers le haut se confirme, quand cette habitude de planer vers le divin devient une seconde nature, le nom de Paravairâgya est donné à l'état mental achevé.

Cet état est atteint de plusieurs manières et la route est marquée par plusieurs stades clairement définis. Un chemin pour y parvenir est la pratique de Samprajnâta Samâdhi : par la constante pratique de ce Samâdhi, vers lequel elle court d'elle-

même quand une fois elle a goûté le bonheur du quatrième stade de cet état, l'intelligence s'habitue à une foi permanente dans l'efficacité de sa poursuite. Cette foi n'est rien de plus qu'un état de lucidité mentale dans lequel les vérités encore inconnues de la nature commencent à projeter leur ombre en avant. L'intelligence commence à *sentir* la vérité en tout lieu et, sollicitée par le goût du bonheur (Ananda) elle procède avec un zèle de plus en plus grand à travailler au progrès de son évolution. Cette foi, je puis le remarquer, est appelée Shrad-dhâ par Patanjali, et le zèle conséquent dont j'ai parlé, il le nomme Vîrya.

Confirmée dans son zèle et continuant à travailler, la manifestation de la mémoire a lieu tout naturellement (1) : c'est là un état de haute évolution. Chaque vérité arrive à être présente devant l'œil de l'intelligence, à la plus légère pensée, et les quatre stades de Samâdhi font leur apparition de plus en plus, jusqu'à ce que l'intelligence devienne, à peu près, un miroir de la Nature.

Ceci correspond à l'état de Paravairâgya qui serait atteint, de la seconde manière, par la contemplation du haut prototype de l'âme. C'est l'âme macrocosmique, l'Ishvara de Patanjali, qui reste

(1) Nous renvoyons le lecteur à notre analyse de la mémoire.

pour toujours dans cette âme de pureté primitive, c'est cet Ishvara dont nous avons parlé comme de l'univers soi-conscient.

Cet Ishvara, comme je le conçois, n'est qu'un centre macrocosmique, semblable en nature au soleil quoique plus élevé, en fonction, que lui.

Comme le soleil, avec son océan de Prâna, est le prototype de notre principe de vie — Prânamaya Kosha —, ainsi Ishvara est le grand prototype de nos âmes. Qu'est le sixième principe, sinon une phase de l'existence de ce grand être, prolongée comme une phase séparée, dans les principes inférieurs, destinée cependant à se fondre, de nouveau, dans son propre soi-véritable ?

Tout comme j'ai montré que les principes de vie vivent dans le soleil, après notre mort terrestre, pour revenir souventes fois dans la vie actuelle, de même et semblablement l'âme vit-elle en Ishvara. Nous pouvons, si cela nous plaît, regarder cette entité comme étant le *groupe* de toutes les âmes libérées, mais nous devons, en même temps, nous rappeler que les âmes non libérées sont aussi ses réflexions non-développées, destinées, dans la suite des temps, à atteindre leur état originel. Il est donc nécessaire de supposer l'existence indépendante d'Ishvara et, en Ishvara, celle des autres âmes.

Ce centre psychique macrocosmique, cet idéal du

sixième principe de l'homme, est le grand réservoir de toute force actuelle de l'univers.

C'est le vrai type de la perfection de l'âme humaine. Les incidents de l'existence mentale et physique qui, quoique parfaits en eux-mêmes, sont de simples imperfections, ne trouvent pas de place en ce centre. En cet état, il n'y a pas de misère (les cinq misères de notre compréhensien d'après Patanjali sont énumérées ci-dessus), car la misère ne peut s'élever que dans le processus rétrograde du premier éveil de l'intelligence, n'étant causée que par la sensation et l'inaptitude du sixième principe humain à tirer l'intelligence vers lui-même et hors du domaine des sens, pour en faire, en quelque sorte ce qu'est son prototype originellement, le sceptre de domination et non ce que la sensation en a fait, l'instrument de l'esclavage.

Par cette contemplation du sixième principe de l'univers, une sympathie s'établit naturellement entre lui et l'âme humaine. Cette sympathie n'est nécessaire que pour permettre à la loi tattvique universelle de travailler avec un plus grand effet. L'âme humaine commence à être nettoyée de la poussière du monde ; à son tour, elle affecte l'intelligence d'une façon semblable et, par là, le Yogî devient conscient de cette influence par la distention des entraves forgées par Prakriti, et par un renforcement journalier, horaire des aspirations célestes.

L'âme humaine commence alors à devenir un centre de pouvoir pour son petit univers particulier, de même que Ishvara est le centre de pouvoir de son univers. Le microcosme devient une petite peinture parfaite du macrocosme. Quand la perfection est atteinte, tous les Tattvas mentaux et physiologiques du microcosme et, dans une certaine mesure, ceux du monde ambiant, deviennent les esclaves de l'âme. N'importe où elle peut incliner, les Tattvas sont à sa suite. L'homme peut vouloir, et le Vâyu Tattva atmosphérique, avec la force qui lui plaît ou qu'il est capable de concentrer, mettra en mouvement n'importe quoi pour réaliser sa volonté. Il peut vouloir et, à l'instant, l'Âpas Tattva éteindra sa soif et guérira sa fièvre ou, en fait, détruira les germes de n'importe quelle maladie, comme il le désire. Il peut vouloir et, enfin, chaque Tattva sur l'un quelconque des plans inférieurs fera son devoir pour lui. Ces hauts pouvoirs n'attendent pas pour apparaître tous, soudain, mais se montrent graduellement, et, naturellement, suivant des aptitudes spéciales, sous des formes spéciales.

Mais une description de ces pouvoirs ne fait pas partie de mon présent travail. Mon seul dessein est de montrer de quelle manière, conformément à la loi universelle de la nature, l'âme humaine, par la contemplation du sixième principe macrocosmique,

devient le moyen, pour l'intelligence, d'atteindre l'état appelé Paravairâgya. Les lois du travail de ces hauts pouvoirs feront le sujet de quelque essai futur.

Outre ces deux là, l'auteur des *Aphorismes de Yoga* énumère cinq autres manières par lesquelles les intelligences de ceux qui, grâce au pouvoir d'un karma précédent, sont déjà portés vers le divin, se montrent travaillant à conquérir l'état en question.

La première manière consiste à habituer l'intelligence aux manifestations du plaisir, de la sympathie, de la fierté, de la commisération envers les repus, les misérables et les vicieux. Tout homme bon nous dira que la manifestation de joie devant le bien-être d'un autre est une haute vertu. Eh bien quel mal y a-t-il dans la jalousie? Je pense qu'aucune autre science que la philosophie des Tattvas n'explique avec une rigueur suffisante la raison de telles questions.

Nous avons vu que, dans un état de joie, de bien-être, de plaisir, de satisfaction, etc., le Tattva Prithivî ou l'Apas prévaut dans le Prâna et l'intelligence. Il est évident que, si nous plaçons nos intelligences dans le même état, nous induisons l'un ou l'autre des Tattvas dans nos principes vitaux et mentaux. Qu'en résultera-t-il? Un courant de purification s'établira. Les deux principes à la fois

commenceront à être nettoyés de toute trace de défaut que l'excès de l'un des Tattvas restants peut avoir donné à notre constitution.

Toutes les causes physiologiques ou mentales, qui introduisent l'inattention dans l'intelligence, sont éloignées. Les troubles du corps s'en vont, car ils résultent de la perturbation de l'équilibre des Tattvas physiologiques et le bien-être, le plaisir, la joie leur sont étrangers. L'un induit l'autre. Comme l'équilibre des Tattvas apporte le bien-être et la joie de la vie, le sens du bien-être et de la joie qui colore notre Prâna et notre intelligence, quand nous nous mettons en état de sympathie avec le bien-être, rétablit la balance de nos Tattvas.

Et quand la balance des Tattvas est rétablie, que reste-t-il ? Le manque de goût au travail, le doute, la paresse et autres sentiments de cette espèce ne peuvent rester plus longtemps, et le seul résultat est la restitution à l'intelligence du calme parfait. Comme le dit Vyâsa, dans son commentaire : la Loi Blanche fait son apparition dans l'intelligence. Tel est, d'une façon semblable, le résultat des manifestations des autres qualités. Mais, pour qu'un tel résultat se produise, il faut une longue et puissante application.

La méthode suivante est Prânâyâma, l'expiration et l'inspiration profondes ; elle aussi conduit à la même fin et de la même manière. Les respirations

profondes ont, dans une certaine mesure, le même effet que la course et les autres exercices violents. La chaleur produite consume certains éléments de maladie qu'il est désirable de voir brûler. Mais la pratique, dans ses effets, diffère, en mieux, de l'exercice violent. Dans l'exercice violent, le *Sushumnâ* commence à entrer en jeu et cela n'est pas bon pour la santé physiologique ; *Prânâyâma*, cependant, s'il est convenablement entrepris, est profitable, tant au point de vue physiologique qu'au point de vue mental. Le premier effet produit dans *Prânâyâma* est la prédominance générale du *Prithivî Tattva*. Il n'est pas nécessaire de rappeler au lecteur que l'*Apas Tattva* conduit le Souffle au plus bas et que le *Prithivî* vient ensuite. Dans notre essai de respirer plus profondément qu'à l'ordinaire, le *Prithivî Tattva* ne peut qu'être introduit, et la prédominance générale de ce *Tattva*, avec la teinte dorée qui s'ensuit d'un cercle de lumière autour de nos têtes, ne peut manquer de causer la fixité de l'intention et la force de l'attention. L'*Apas Tattva* apparaît ensuite. C'est la couleur argentée de l'innocence qui encercle la tête d'un saint et marque l'acquisition de l'état de *Paravairâgya*.

La manière suivante consiste dans l'acquisition de la double lucidité — sensorielle et cardiaque. La lucidité sensorielle est le pouvoir des sens de percevoir les changements de *Prâna*. L'attention

précédemment exercée, conformément à des aptitudes spéciales, est centrée sur un ou plusieurs des cinq sens. Si elle est centrée dans les yeux, l'on peut voir les couleurs physiologiques et atmosphériques de Prâna. Je puis l'affirmer par expérience personnelle, je puis voir les couleurs variées des saisons ; je puis voir la pluie venir une heure, deux heures et quelquefois même deux jours avant le moment de l'ondée. Des feuilles vertes brillantes que le blanc baigne de fraîcheur et de pureté font leur apparition partout autour de moi, dans la salle, dans les cieux, sur la table devant moi, sur le mur en face. Quand ceci arrive, je suis certain que la pluie est dans l'air et prête à tomber. Si le vert est rayé de rouge, elle met quelque temps à venir mais elle se prépare à coup sûr.

Ces remarques suffisent pour la couleur. On peut faire que le pouvoir se montre par une attention soutenue employée à regarder un point dans l'espace ou quelque autre chose comme la lune, une étoile, un bijou, ainsi de suite. Les quatre sens restants atteignent aussi les pouvoirs semblables et les sons, les saveurs, les senteurs, les contacts que l'humanité ordinaire ne peut percevoir, commencent à être perçus par le Yogî.

La lucidité cardiaque est le pouvoir de l'intelligence de sentir et aussi le pouvoir des sens de percevoir les pensées. Dans un essai précédent (p. 61)

j'ai donné un plan spécifiant la place et donnant les couleurs des espèces variées de manifestations mentales. Ces couleurs sont vues par quiconque en a ou en acquiert le pouvoir, et elles constituent le livre le plus sûr où lire les pensées d'un homme. En continuant la pratique, on reconnaîtra les ombres les plus fines.

On peut ainsi sentir ces pensées ; les modifications de la pensée se mouvant le long des « fils » tattviques universels affectent chaque homme. Elles communiquent chacune au Prânamaya Kosha un élan distinct et, par suite, une impulsion distincte aux vibrations du cerveau et aux battements, plus facilement perceptibles, du cœur. Un homme qui étudie ces battements du cœur et tient son attention centrée dans le cœur (tandis qu'elle est naturellement ouverte à toute influence) apprend à sentir chaque impression en ce lieu. L'effet, sur le cœur, des modifications mentales d'autrui est un fait qui, toute qualité à part, peut être vérifié par la plus commune expérience.

Cette lucidité sensorielle ou cardiaque, suivant le cas, une fois atteinte, détruit le scepticisme et conduit enfin à l'état de Paravairâgya.

Dans l'endroit suivant, dit Patanjali, on peut compter sur la connaissance qu'on obtient par les rêves et par le sommeil.

Les cinq courants éthériques de sensations sont

centrés dans le cerveau, et de ces cinq centres de force, le mouvement est transmis au principe mental. Ces foyers variés servent d'anneaux de connexion entre les principes mental et vital. Les courants visuels produisent, dans l'intelligence, la faculté de devenir conscient de la couleur. En d'autres termes, ils produisent des yeux dans l'intelligence. Semblablement, l'intelligence développe la faculté de recevoir les impressions des quatre sensations restantes. Cette faculté est acquise après une exposition de plusieurs siècles : cycles sur cycles passent et l'intelligence n'est pas encore capable de recevoir ces vibrations tattviques. La vague de vie commence son voyage organisé sur la terre avec les formes végétales.

De ce moment, les courants tattviques externes commencent à affecter l'organisme végétal, et c'est le commencement de ce que nous pouvons appeler la sensation. Les modifications des Tattvas externes, à travers la vie végétale individualisée, frappent les cordes de l'intelligence latente, mais elle ne répond pas encore : elle n'est pas en sympathie. De plus en plus haut, à travers les formes végétales, la vague de vie voyage ; de plus en plus grande est la force avec laquelle elle frappe les cordes mentales, et de meilleure en meilleure devient la faculté de ce principe de répondre aux appels tattviques de la vie. Quand nous atteignons le règne

animal, les foyers tattviques externes deviennent enfin visibles : ce sont les organes des sens, chacun d'eux ayant la faculté de centrer en lui-même ses rayons tattviques particuliers. Dans les formes inférieures de la vie animale, ils sont visibles et c'est un signe que le principe mental est alors dans un état comparativement élevé de perfection ; il a quelque peu commencé à répondre à l'appel tattvique externe. On peut remarquer ici que c'est de l'intelligence relative superposée qu'il s'agit et non du Truti mental originel absolu, dont j'ai parlé dans un essai précédent. C'est l'élévation de cette structure évolutive finie sur tous les plans de vie, qui a conduit un philosophe allemand à cette conclusion que Dieu est un devenir. Ceci est vrai, naturellement, mais c'est seulement vrai de l'univers fini des formes et des noms, et non de l'absolu vers lequel il se meut.

Résumons. De plus en plus longue est maintenant l'exposition de cette vie animale aux Tattvas externes ; de plus en plus grande, chaque jour la force de ceux-ci, dans leurs centres variés ; de plus en plus élevée la formation de ces centres ; de plus en plus fort, l'appel externe sur l'intelligence, et de plus en plus parfaite, la réponse mentale. Un temps vient, dans le cours de cette évolution, où les cinq sens mentaux sont parfaitement développés, et il est marqué par le développement des

sens externes. L'action des cinq sens mentaux, nous l'appelons le phénomène de la perception. Sur la manifestation de cette perception est érigée la puissante fabrique de ces manifestations mentales que j'ai essayé de discuter dans l'essai sur l'intelligence. La manière dont cette évolution prend place y est esquissée aussi.

Les Tattvas externes de matière grossière créent des centres grossiers dans un corps grossier où ils puissent envoyer leurs courants. L'âme en fait de même. Les courants tattviques de l'âme externe — Ishvara — créent des centres semblables d'action, en rapport avec l'intelligence. Mais les vibrations tattviques de l'âme sont plus subtiles que celles du principe de vie : la matière mentale prend plus de temps pour répondre à l'appel d'Ishvara qu'elle ne le fait pour répondre à l'appel de Prâna. Ce n'est qu'à l'instant même où la vague de vie atteint l'humanité que les vibrations de l'âme commencent à se montrer dans l'intelligence. Les foyers des courants psychiques sont localisés dans ce que l'on appelle le Vijñânāmaya Kosha — le corps psychique. A l'époque où commence la vie humaine, les foyers psychiques sont dans le même état de perfection que le sont les foyers animaux — les sens à l'époque où la vague de vie commence son voyage dans les espèces animales. Ces foyers psychiques acquièrent de la force, race après race, jusqu'à ce

que nous atteignons le point appelé par nous réveil de l'âme. Ce processus finit par la confirmation de l'état de Paravairâgya. De cet état, il n'y a que quelques pas à faire jusqu'au pouvoir que l'on a appelé ultérieur ou de perception psychique. Notre ancienne perception, nous pouvons l'appeler conception animale ; et, de même que sur la base de la perception animale l'on a édifié la puissante fabrique d'inférence et d'autorité verbale, ainsi peut être aussi édifiée (comme elle l'a été, en vérité, par les anciens sages Aryens) une plus puissante fabrique d'inférence et d'autorité verbale sur la base de la perception psychique. Nous y arriverons peu à peu. Entre temps, résumons notre sujet, au point où nous l'avons laissé.

Quand la pratique confirme dans l'intelligence du Yogî l'état de Paravairâgya, elle atteint le calme le plus parfait. Elle est ouverte à toutes sortes d'influences tattviques, mais sans aucune émotion sensuelle. Le pouvoir suivant qui se montre de lui-même, conséquemment, est appelé Samâpatti. Je traduirai ce mot par le terme *intuition* et le définirai comme étant cet état mental dans lequel il devient possible de recevoir la réflexion des mondes subjectifs et objectifs ; c'est le moyen de connaissance au plus léger mouvement, de quelque manière qu'il soit communiqué.

L'intuition a quatre degrés :

1. Sa — Vitarka — verbal.
2. Nir — Vitarka — muet.
3. Sa — Vichâra — méditatif.
4. Nir — Vichâra — ultra méditatif.

L'état d'intuition a été comparé à un cristal brillant, pur, transparent, incolore. Regardez à travers le cristal quelque objet que vous désiriez et il montrera promptement en lui-même la couleur de cet objet : ainsi se conduit l'intelligence dans cet état. Que tombent sur elle les rayons tattviques qui constituent le monde objectif, elle se montrera sous les couleurs du monde objectif. Que ces couleurs soient déplacées, elle est de nouveau aussi pure que le cristal, prête à se parer de toutes les autres couleurs qui peuvent se présenter à elle. Pensez aux forces élémentaires de la nature, les Tattvas ; pensez aux objets grossiers où elles travaillent ; pensez aux organes des sens, à leur genèse, à leur méthode de travail ; pensez à l'âme, libérée ou liée, et l'intelligence tombe promptement dans chacun de ces états. Elle ne retient aucune couleur particulière pouvant vicier une autre couleur qui la pénètre ou s'opposer à elle. Le premier degré de l'intuition est l'état verbal ; c'est le plus commun en ce siècle et, par suite, le plus facilement intelligible. Que le lecteur imagine une intelligence en laquelle aucune couleur n'est évoquée au son des mots scientifiques. Qu'il pense à ces milliers d'hommes

dans l'intelligence de qui les sons de leur propre langage, pleins de hautes et grandes idées, sont aussi étrangers que l'Hébreu l'est au Maori. Prenez un paysan anglais sans éducation et lisez-lui *Comus* ou *La Tempête*. Pensez-vous que ces mots magnifiques lui apporteront tout ce qu'ils ont l'intention de contenir ? Mais pourquoi un paysan sans éducation ? Est-ce que le grand Johnson lui-même comprend les beautés de Milton ? Prenez de nouveau un étudiant vulgaire et lisez-lui, dans son propre langage, les vérités de la philosophie. Est-ce que ce langage, même si vous lui donnez le sens du dictionnaire, transférera aucune idée dans son intelligence ? Prenez les Upanishads et lisez-les à un pandit qui peut suffisamment bien comprendre le sanscrit grammaticalement et lexicographiquement. Quelqu'un mettra-t-il en doute — ce n'est pas moi — qu'il ne comprend pas tout ce que contiennent ces nobles mots ? A une telle intelligence, que l'on compare celle d'un homme réellement éduqué, une intelligence qui, presque intuitivement, prend les mots dans leur vrai sens ce qui n'est pas une tâche aisée pour les gens hautement éduqués, car les préjugés, les théories antagonistes profondément enracinées, la force de ses propres convictions et, peut-être, quelque autre caractère de l'intelligence, deviennent des obstacles insurmontables. Cette comparaison montrera que l'intuition est quelque chose de plus

qu'une simple pénétration de l'intellect. C'est plutôt la lumière qui est derrière chaque chose, brillant dans l'intellect et à travers lui quand il a été débarrassé de tous les obstacles opaques, dont les plus denses sont un scepticisme antagoniste et bien enraciné. Même un John Stuart Mill ne pourrait proprement comprendre la philosophie de Sir William Hamilton. L'un des plus grands savants de l'Orient dit que le système de Patanjali n'est pas du tout de la philosophie. Un autre s'est fait à l'idée que les *Aphorismes sur le Yoga* de Patanjali sont du simple fanatisme ! Il y a plusieurs Tantras dont, quoique nous puissions les traduire verbalement dans un autre langage, très peu de nous connaissent réellement le sens. Ceci est une très grave restriction et parfois de beaucoup regrettable ; elle disparaît seulement quand se manifeste l'intuition verbale. Dans cet état, le Yogî est de suite en *rapport* avec l'auteur du livre, et ceci parce que son intelligence est libre de tout préjugé aveuglant, et qu'elle est, en fait, un cristal pur, brillant, incolore, prêt à montrer toute phase de couleur qui peut venir en contact avec elle.

Le degré suivant de l'intuition est l'intuition muette. Avec elle l'on n'a pas besoin de livres pour s'initier, soi-même, dans les secrets de la nature ; notre intelligence devient capable de dériver les vérités de leur source, — les vrais peintures de

chaque chose, dans chaque état du monde objectif qui sont représentées, par l'action de Prâna, dans l'intelligence universelle — peintures qui sont les âmes de ces choses, leurs vrais sois particuliers et fécondés par chaque état dans lequel elles ont passé ou doivent passer — les réalités des phases variées et variables du monde phénoménal — les qualités caractéristiques des choses.

Ces états ont pour objet le monde phénoménal grossier. Les deux degrés suivants de l'intuition ont pour objet le monde des forces — le monde des corps subtils qui réside à la racine des changements du monde grossier. L'intuition méditative n'a pour objet que la manifestation présente des courants du corps subtil — les forces qui se montrent déjà ou sont sur le point de se montrer. En cet état, par exemple, le Yogî connaît intuitivement les forces présentes du Prâna atmosphérique, tandis qu'elles sont à rassembler assez de force pour nous donner une averse de pluie ou de grêle, de neige ou de gelée blanche, mais il ne sait pas ce qui leur a donné leur activité présente, ou si le vouloir potentiel devient jamais l'actuel et, s'il en est ainsi, dans quelle mesure. Il connaît les forces qui sont au travail dans le moment présent, dans cet arbre, ce cheval, cet homme, il connaît les pouvoirs qui gardent ces choses dans l'état où elles sont, mais ne connaît ni les antécédents ni les suites de cet état.

Le degré suivant a pour objet les trois états des corps subtils. L'état présent est sûrement connu, mais grâce à lui, le Yogî embrasse l'histoire complète de l'objet, du commencement à la fin. Placez devant lui une rose et il connaît son principe subtil dans tous ses états, antécédents et conséquents. Il est familiarisé avec les petits commencements de l'arbre, et sa croissance dans les divers états : il connaît la façon dont surgit le bourgeonnement ; il sait comment le bourgeon s'ouvre et se transforme en une belle fleur. Il sait quelle en sera la fin, comment elle périra, et il sait à quelle époque la même fleur, de nouveau, donnera de l'énergie à la matière grossière. Placez devant lui une lettre close et il sait, non seulement ce que contient la lettre, mais il peut tracer les pensées du cerveau dont elles procèdent, de la main qui traça les lignes, de la salle dans laquelle elles furent écrites, et ainsi de suite. C'est dans cet état aussi que l'intelligence connaît l'intelligence sans le secours des mots.

J'espère avoir expliqué suffisamment ces quatre états : ils constituent ce qui est appelé la trance objective (Savîja Samâdhi).

Occasionnellement, ces pouvoirs se montrent d'eux-mêmes dans quelques intelligences. Mais cela prouve simplement que les mortels favorisés sont sur le droit chemin. Ils devraient s'assurer de leur pouvoir s'ils voulaient le maîtriser.

Quand le dernier degré de ce Samâdhi est confirmé dans l'intelligence, nos sens psychiques gagnent en pouvoir sur cette somme de connaissance certaine qui est la portion de nos sens animaux. L'autorité de ces sens est suprême, pour nous, en tout ce qui concerne le monde grossier. D'une façon semblable, il ne nous est laissé aucune place pour douter de la vérité du savoir que nous apportent les sens psychiques. Ce haut pouvoir de connaître toute vérité suprasensorielle, avec une parfaite certitude, est connu sous le nom de Ritambhara, ce que nous avons appelé perception psychique.

Le savoir que la perception psychique nous donne ne doit pas être confondu avec le savoir qu'on obtient par inférence, par imagination ou par les enregistrements des expériences d'autrui.

L'inférence, l'imagination et l'autorité verbale, fondées sur la perception animale, ne peuvent travailler que sur le savoir obtenu à travers les sens animaux. Mais la perception psychique et l'inférence fondées là-dessus ont pour objets des choses du monde suprasensoriel, réalités qui étayent l'existence phénoménale à nous familière. Cette perception prend, dans le fait de l'existence et de la nature de Prakriti elle-même, l'état le plus subtil de matière, tout comme la perception animale dans la matière grossière.

La perception animale tire l'intelligence vers la

matière grossière, le monde qui lui a donné naissance ; ainsi la perception psychique tire-t-elle l'intelligence vers l'âme. La pratique du Samâdhi objectif se détruit d'elle-même. L'intelligence absorbe tellement de la plus haute énergie de l'âme qu'elle perd sa consistance mentale. La structure entière des noms et des formes irréels s'évanouit. L'âme vit en elle-même et non, comme maintenant, dans l'intelligence.

Ici, la plus grande partie de notre travail est achevée. Il est clair maintenant que ce que nous appelons homme vit, principalement, dans l'intelligence. L'intelligence a deux entités qui l'affectent : l'une est le principe de vie, l'autre le principe psychique — l'une produisant certains changements dans l'intelligence par en-bas, l'autre par en haut. Ces changements ont été enregistrés, et l'on a trouvé que la domination de l'âme est plus désirable que celle du principe de vie. Quand l'intelligence se perd entièrement dans l'âme, l'homme devient Dieu.

L'objet de ces essais a été de peindre, grosso-modo, la nature, la fonction et la relation mutuelles des principes, en d'autres mots, *de tracer l'opération de la loi tattvique universelle sur tous les plans de l'existence.*

On l'a fait brièvement. Il reste encore beaucoup à dire sur les pouvoirs latents dans le Prâna et l'in-

telligence, qui se montrent dans les départements spéciaux du progrès de l'homme. Il n'est pas besoin d'y pénétrer à présent et, par suite, avec une description du premier et dernier principe du Cosmos — l'Esprit —, nous terminons ces études.

IX

L'ESPRIT

C'est l'Anandamaya Kosha, littéralement, le corps de félicité des Védântins. Par le pouvoir de perception psychique, l'âme connaît l'existence de cette entité, mais, dans le présent stade de développement humain, elle a fait sentir hardiment sa présence directe dans la constitution de l'homme. La différence caractéristique entre l'âme et l'esprit est l'absence du « *Moi* » dans le dernier.

C'est maintenant l'aurore du jour de l'évolution, c'est la première mise en mouvement du courant positif du grand souffle, c'est le premier état d'activité cosmique, après la nuit de Mahâpralaya. Comme nous l'avons vu, le souffle, en chaque état d'existence, a trois différenciations, la positive, la négative et Sushumnâ. Le Sushumnâ est fécond avec l'un ou l'autre des deux états restants : c'est l'état décrit dans le Parameshthi Sûkta du *Rig*

Veda comme n'étant ni Sat (positif) ni Asat (né-gatif). C'est l'état primaire de Parabrahman, dans lequel l'univers entier se tient caché comme un arbre dans la semence. Comme les lames s'élèvent et se perdent d'elles-mêmes dans un océan, les deux états de l'évolution et de l'involution s'élèvent dans cet état et sont, en temps opportun, absorbés dans le même. Qu'est Prakriti elle-même dans cet état d'omnipotence potentielle ? Les phénomènes de Prakriti doivent leur origine et leur existence aux modifications du grand souffle. Quand ce grand souffle est dans l'état de Sushumnâ, ne pouvons-nous pas dire que Prakriti elle-même est tenue en cet état par Sushumnâ ? C'est, en fait, Parabrahman qui est tout dans tout. Prakriti n'est que l'ombre de cette substance et, comme une ombre, elle suit les modifications du souffle. La première modification du grand souffle est la mise en train du courant évolutif (positif). Dans cet état, Prakriti se modifie dans les éthers du premier degré qui constituent l'atmosphère dont Ishvara tire la vie. Le sujet (Parabrahman), dont le souffle cause ces modifications prakritiques est, dans le premier état de l'évolution, connu comme étant le Sat, la source de toute existence. Le *Moi* est latent dans cet état et assez naturellement, parce que la différenciation seule donne naissance au *Moi*. Mais quel est cet état ? Est-ce que l'homme doit être annihilé

avant d'atteindre cet état qui, du point de vue humain, est appelé Nirvâna ou Paranirvâna? Il n'y a pas de raison de supposer que c'est l'état d'annihilation, non plus que ne l'est la condition de chaleur latente dans l'eau. Le fait est que la couleur qui constitue *l'ego* devient latente dans la plus haute forme d'énergie de l'esprit. C'est un état de conscience ou de science *au dessus* du soi, qui ne détruit certainement pas le soi.

L'esprit individuel a la même relation avec le Sat que l'âme individuelle avec l'Ishvara, l'intelligence individuelle avec le Virât et le principe de vie individuelle avec le Prâna. Les rayons tattviques de chaque degré donnent naissance au centre correspondant. Chaque centre est une goutte dans son propre océan. L'Upanishad explique cet état sous divers noms. La *Chhândogya*, cependant, contient un dialogue très compréhensif sur ce sujet, entre Uddâlaka et son fils Shvetaketu.

Le professeur Max Müller a fait quelques remarques très critiquables sur certaines assertions de ce dialogue, les traitant de « plus ou moins fantaisistes ». Ces remarques ne seraient jamais venues à la pensée d'un homme si savant s'il avait su et compris quelque chose de l'ancienne science du souffle et de la philosophie des Tattvas. Les Upanishads ne peuvent jamais être très intelligibles sans cette science compréhensive. On doit se rappeler

que les Upanishads elles-mêmes ont, en plusieurs endroits, clairement posé qu'un maître est nécessaire pour la compréhension propre de leurs mots divins. Or, le maître n'enseigne rien autre chose que la Science du Souffle que l'on dit être la doctrine secrète entre toutes. C'est, en fait, la clé de tout qui est enseigné dans les Upanishads. Le petit livre que ces essais s'efforcent d'expliquer au monde apparaît, par son seul arrangement, comme une compilation de distiques divers sur le même sujet, hérités de cercles ésotériques variés. C'est, en fait, comme clé de la philosophie aryenne et de la science occulte que cette poignée de stances présentées maintenant au lecteur possède sa principale valeur ; mais, hélas je ne puis espérer que ce petit livre servira à chasser les ténèbres des siècles.

Retournons, cependant, au dialogue entre le père et le fils. Il est contenu dans le sixième Prapâthaka de la *Chhândogya Upanishad*.

« Au commencement, mon cher, il n'y avait que cela qui est (τὸ ὅν) un seulement, sans second. D'autres disent qu'au commencement, il n'y avait que cela qui n'est pas (τὸ μὴ ὄν) un seulement, sans second, et de ce qui n'est pas, ce qui est né. »

Ceci est la traduction du Professeur Max Müller. Nonobstant l'autorité de ce grand nom et son érudition réelle, je m'aventure à penser que le sens

de l'Upanishad est totalement perdu de vue dans la traduction.

Les mots de l'original sont :

Sad eva saumyedadagre âsît.

Je ne puis trouver aucun mot, dans la traduction, donnant le sens du mot *idam* de l'original. *Idam* signifie « ceci » et on l'a expliqué comme signifiant le monde phénoménal ; ce qui est perçu, etc. La traduction réelle du texte serait donc :

« Ce [monde] était Sat seul au commencement. »

Peut-être, dans la traduction du professeur Max Müller, le mot « there » est-il imprimé à la place de « this ». Si tel est le cas, il est remédié au défaut de traduction.

Le texte signifie que le premier état du monde avant la différenciation fut l'état connu sous le nom de Sat. De ce qui vient ensuite, il appert que ceci est l'état de l'univers dans lequel tous les phénomènes — matériels, mentaux, psychiques — sont maintenus *in posse*. Le mot *eva*, pour lequel le mot « alone » ou « seul » est mis dans la traduction, signifie qu'au commencement du jour de l'évolution, l'univers n'avait pas tous les cinq plans ni même deux ou plus des cinq plans de l'existence *ensemble*. Maintenant il les a, mais au commencement le Sat seul existait.

Le Sat est un seul, sans second. En ces deux épithètes il n'y a pas de qualification de temps. Le

Sat est un seul et n'a pas, comme Prâna, Virât et Ishvara (tous les trois existant simultanément), un coté sombre d'existence.

Lasentence suivante est pour dire que, au commencement, était Asat seul. Comme le rend le professeur Max Müller : « Là (?) était cela seul qui n'est pas ».

Mais ceci ne comporte aucun sens, nonobstant l'accompagnement du grec (τὸ μὴ ὄν). Que le mot Asat soit employé dans le sens de « ce qui n'est pas » ou brièvement « rien », il n'y a pas de doute. Mais tel n'est pas le sens de l'Upanishad ; là-dessus non plus il n'y a pas de doute. Les mots sont employés ici dans le même sens où ils sont employés dans l'Hymne « Nosad âsît » du *Rig Veda*.

« Alors il n'y avait ni le Sat ni l'Asat ». Ceci est sûrement un état tout autre que le Sat de l'Upanishad. Ce n'est rien de plus que le Sushumnâ du souffle Brahmique. Après ceci, dans le commencement de l'évolution, le Brahman devint Sat. C'est la phase potentielle évolutive positive. L'Asat n'est rien de plus que le courant de vie négatif, froid, qui règne durant la nuit de Mahâpralaya. Quand la sombre Prakriti a subi l'influence préparatoire du courant négatif, le jour de l'évolution se lève avec le commencement du courant positif. La dispute, quant au commencement, est simplement de nature technique. En réalité, il n'y a pas de commencement.

Tout se meut en cercle, et de ce point de vue nous pouvons placer quelque état qu'il nous plaise au commencement.

Mais, arguë le philosophe d'Asat, à moins que Mâyâ ne subisse l'influence préparatoire de la Nuit, il ne peut y avoir création. Donc, selon lui, nous devons placer l'Asat au commencement.

A ceci le sage Uddâlaka ne voudrait pas consentir. Suivant lui, la force impressible active est dans le Sat, l'état positif, comme toutes les formes de vie ont leur origine en Prâna (la matière vitale positive) et non en Rayi (la matière vitale négative) (1). Ce n'est que l'impressibilité qui existe dans l'Asat, les noms et formes réels de l'univers phénoménal n'existent pas. En fait, le nom de Sat a été donné à l'état primaire de l'univers évoluant, pour cette unique raison. Si nous traduisions ces deux mots en français nous aurions à forger deux composés uniques.

Sat — ce-en-qui-est.

Asat — ce-en-qui-n'est-pas.

Ce n'est qu'une telle manière de rendre qui renfermerait la vraie idée et, par là, il est surtout judicieux de retenir les mots sanscrits et de les expliquer de son mieux. *Cet état actuellement existant*, dans lequel les noms et les formes n'existent pas,

(1) Voir le *Prashnopanishad*.

ne peut être considéré, vraiment comme la cause des noms et des formes qui existent. Donc, le Sat seul était au commencement, etc.

L'esprit individuel a la même relation avec le Sat que l'âme avec Ishvara.

C'est assez, pour montrer qu'il n'y a nulle part annihilation dans l'univers. Nirvâna signifie simplement l'absorption (non l'extinction) des rayons phénoménaux.



LA SCIENCE DU SOUFFLE

LA SCIENCE DU SOUFFLE

ET LA PHILOSOPHIE DES TATTVAS

(Traduit du sanscrit)

Ce livre est composé sous forme d'un dialogue entre le dieu Shiva et son épouse Pârvati ; tous les Tantras ont la même forme. On parle généralement de celui-là comme d'Ishvara, de celle-ci comme de Devî ou Shakti. A cause de cette méthode de composition, le traité ne paraît pas avoir été écrit par Shiva, l'auteur supposé du *Shivâgama*. En premier lieu, il y a plusieurs stances dans le livre qui semblent composées par différents auteurs et mises sous la forme présente par un compilateur ; et, en second lieu, l'auteur dit quelque part qu'il était sur le point de décrire certaines expériences comme il les avait vues dans le *Shivâgama* ou « Enseignements de Shiva ».

A la fin d'un MS.. cependant, il est dit que le livre comprend le huitième chapitre du *Shivâgama*.

Dans la *Kenopanishad*, le grand commentateur Sankharâchârya interprète Umâ Haimavatî (un autre nom de Pârvatî) comme étant Brahma Vidyâ, la science divine ou Théosophie. La déesse apparaît là comme un instructeur et peut très bien personnifier la Théosophie. Cette explication, donc, sera soutenue hardiment. Shiva et Pârvatî apparaissent ici comme les principes positif et négatif. Ils sont des mieux avertis de leur propre ouvrage. Le dieu, principe positif, expliquant à la Shakti, principe négatif, les modes variés suivant lesquels les forces subtiles de la nature s'impriment sur les plans plus grossiers, peut être le symbole de l'impression éternelle de toutes les pensées et de tous les organismes vivants dans la Shakti — la matière passive, Rayi — par Shiva, le principe actif.]

LA DÉESSE DIT :

1. Seigneur Mahâdeva, dieu des dieux, sois-moi bienveillant, et dis-moi la sagesse qui comprend toute chose.

2. Comment l'univers s'est-il manifesté ? Comment se continue-t-il ? Comment disparaît-il ? Dis-moi, ô Seigneur ! la philosophie de l'Univers.

LE DIEU DIT :

3. L'Univers vint de Tattva (1) [ou les Tattvas] ; il continue par le jeu des Tattvas ; il disparaît dans les Tattvas par les Tattvas ; on connaît la nature de l'univers.

[L'univers comprend toutes les manifestations qui nous sont familières, à la fois sur le plan physique, le plan mental et le plan psychique. Toutes sont sorties des Tattvas. Les Tattvas sont les forces qui se tiennent à la racine de toutes ces manifestations. La création, la conservation et la destruction, ou, plus strictement, l'apparition, le maintien et la disparition des phénomènes dont nous sommes avertis et des changements tattviques d'état.]

LA DÉESSE DIT :

4. Ceux qui connaissent les Tattvas ont affirmé que les Tattvas sont la plus haute racine ; quelle est, ô dieu ! la nature des Tattvas ? Mets les Tattvas en lumière.

LE DIEU DIT :

5. Non-manifesté, sans forme, l'unique donneur

(1) Dans l'original, le singulier est employé souvent pour représenter la qualité commune des cinq Tattvas, celle par laquelle chacun est connu comme tel.

de lumière, est le Grand Pouvoir ; de lui vient l'éther sonore (Akâsha) ; de lui l'éther tactile prend naissance.

[Ce Grand Pouvoir est le Parabrahman des Védântins, le premier changement d'état qui se tient au sommet de l'évolution. C'est la première phase positive de vie. Toutes les Upanishads s'accordent là-dessus. Au commencement tout ceci était Sat (la phase positive de Brahma).

De cet état vinrent, par degrés, les cinq éthers, Tattvas ou Mahâbhûtas, comme on les appelle aussi. « De lui vint l'Akâsha et ainsi de suite. » dit l'Upanishad. Cet état de Parabrahman est appelé dans le texte « non-manifesté ». La manifestation, pour nous, ne commence qu'avec l'« Ego », le sixième principe de notre constitution — tout au-delà de ce qui est naturellement non-manifesté.

« Sans forme » — cette épithète lui est donnée parce que les formes ne se montrent que lorsque les Tattvas et les deux états de matière — positif et négatif, actif et passif — viennent à l'existence.

Il n'y a encore qu'un état universel de matière. De là vient que l'on donne aussi à cet état l'épithète d'« unique ».

Il est appelé aussi le « donneur de lumière ». Cette lumière est la vie réelle. C'est un état qui se change en les cinq éthers formant l'atmosphère du sixième principe de l'univers.]

6. De l'éther tactile vient l'éther lumineux ; et de celui-ci, l'éther gustatif ; c'est alors que naît l'éther olfactif. Ce sont les cinq éthers, et ils ont une extension quintuple.

7. De ceux-ci, sortit l'univers ; par eux, il continue ; en eux il disparaît ; parmi eux, aussi, il se montre de nouveau.

8. Le corps est fait des cinq Tattvas, les cinq Tattvas, ô belle Déesse, existent là-dedans sous la forme subtile ; ils sont connus des savants qui se consacrent aux Tattvas.

[Le corps-humain ou un autre est composé des cinq Tattvas dans leur forme grossière. Dans ce corps grossier jouent les cinq Tattvas, sous leur forme subtile : ils le gouvernent physiologiquement, mentalement, psychiquement et spirituellement. Ce sont donc là les quatre formes subtiles des Tattvas.]

9. Pour cette raison, je parlerai de l'élévation du souffle dans le corps ; par le savoir de la nature de l'inspiration et de l'expiration on arrive à connaître les trois temps.

[L'homme peut se consacrer plus aisément à son propre corps. A ce propos, on a décrit ici les lois de la naissance du souffle dans le corps.

La connaissance des trois temps — le passé, le présent et le futur — n'est rien de plus qu'un savoir scientifique des causes et des effets des phéno-

mènes. Connaissez l'état tattvique présent des choses, connaissez-en les états antécédents et conséquents et vous possédez la connaissance des trois temps.]

10. Cette science de l'ascension du souffle, occulte entre toutes, révélation du bien véritable, est une perle sur la tête des sages.

11. Ce savoir est le subtil des subtils ; on le comprend aisément ; il cause la croyance à la vérité ; il excite l'étonnement dans le monde des incroyants ; il est le soutien de ceux qui croient.

[*Les Qualités de l'Elève*]

12. La science de l'ascension du souffle est donnée aux hommes calmes, purs, vertueux, fermes et reconnaissants, et aux dévots sincères du Guru. (1)

13. Elle ne doit pas être donnée aux vicieux, aux impurs, aux colériques, aux perfides, aux adultères, ni à ceux qui ont détruit leur substance.

[*La science du souffle*]

14. Ecoute, ô Déesse, la sagesse que l'on trouve dans le corps ; l'omniscience est causée par elle, si elle est bien comprise.

15. Dans le Svara sont les Védas et les Shâstras ; dans le Svara, le plus haut Gandharva ; dans le

(1) Instructeur spirituel.

Svara sont les trois mondes ; le Svara est la réflexion de Parabrahman.

[« Dans le Svara sont les Vedas », etc. Svara, comme on l'a vu, est le « courant de la vie ». Il est le même que l'« intelligence » des Vedântins. L'assertion de cette stance peut avoir deux significations : elle peut signifier que les choses décrites dans les Vedas sont dans le Svara, ou bien que la description elle-même y est : elle peut signifier que les deux à la fois, y sont. C'est naturellement un fait absolu. Il n'y a rien dans l'univers manifesté qui n'ait reçu l'existence du Grand Souffle, qui est le Prâna de l'univers sur le plus haut plan de vie].

16. Sans la connaissance du souffle [Svara), l'astrologue est une maison sans maître, un orateur sans instruction, un tronc sans tête.

17. Quiconque connaît l'analyse des Nâdis, du Prâna, des Tattvas et du Sushumnâ conjonctif, acquiert le salut.

18. L'univers visible ou invisible est toujours de bon augure, quand on s'est rendu maître du pouvoir du souffle ; on dit, ô Belle Déesse, que le savoir de la science du souffle est aussi quelque chose de favorable.

[Cette stance marque la différence entre l'occultisme pratique et l'occultisme théorique. La pratique est hautement favorable, mais la théorie,

aussi, met sur la bonne voie et est donc « quelque chose de favorable »].

19. Les parties et les premières accumulations de l'univers furent faites par le Svava, et le Svava est visible comme étant le Grand Pouvoir, créateur et destructeur.

[Pour quelques réflexions sur ce sujet, le lecteur peut s'en référer à l'essai sur l'Evolution].

20. Un savoir plus secret que la science du souffle, une santé plus utile que la science du souffle, un ami plus véridique que la science du souffle, on n'en a jamais vu ou ouï parler.

21. Un ennemi est tué par le pouvoir du souffle ; des amis aussi sont rassemblés ; la santé est obtenue par le pouvoir du souffle, le bien-être et la réputation aussi.

22. Par le pouvoir du souffle, on a une fille ou on rencontre un roi ; par le pouvoir du souffle, les dieux sont propices, et par le pouvoir du souffle un roi est mis au pouvoir de quelqu'un.

23. La locomotion est causée par le pouvoir du souffle ; la nourriture, aussi, est prise par le pouvoir du souffle ; l'urine et les excréments sont rejetés aussi par le pouvoir du souffle.

24. Tous les Shâstras, les Purânas et le reste, à commencer par les Vedas et les Upanishads, ne contiennent pas de principe supérieur au savoir de Svava [le souffle].

25. Tous sont des noms et des formes. Parmi tout ceci, les gens marchent dans l'erreur. Ce sont des fous pétris d'ignorance, à moins qu'ils ne connaissent les Tattvas.

[Un phénomène n'est qu'une phase de mouvement tattvique.

Tous les phénomènes de l'univers sont des noms et des formes. Tous ces noms et ces formes vivent dans le Svara de Parabrahman ou, mieux, dans les Tattvas plus subtils, mais là on ne peut rien distinguer : on les distingue seulement quand ils sont imprimés sur les plans plus grossiers. L'impression se fait par le moyen de Rayi, l'état le plus froid de la matière vitale, qui n'est que l'ombre de Prâna, l'état originel. Par là, les noms et les formes sont tous irréels].

26. Cette science de la naissance du souffle est la plus haute de toutes les hautes sciences : c'est une flamme pour illuminer la demeure de l'âme.

27. Le savoir ne peut être donné à un homme ou à un autre, si ce n'est comme réponse à une question : on ne peut l'acquérir que par ses propres efforts, dans l'âme et au moyen de l'âme seule.

[Ceci est le célèbre dicton « Connais-toi toi-même, par toi-même », lequel diffère de l'aphorisme grec par l'addition des deux derniers mots].

28. Ni le jour lunaire, ni les constellations, ni le jour solaire ; ni planète, ni dieu ; ni la pluie, ni

le Vyatîpâta, ni les conjonctions Vaidhrita, etc.

[Tout cela, ce sont les phases variées des cinq états tattviques. Ils ont un effet naturel sur la vie terrestre ; l'effet diffère suivant la chose influencée. Les rayons de l'état tattvique du temps ne seront reflétés dans un organisme que si la surface réfléchissante est leur alliée. Le Yogî qui a pouvoir sur son souffle peut le mettre dans l'état tattvique qui lui plaît et les effets antagonistes du temps sont simplement rejetés].

29. Ni les conjonctions défavorables, ô Déesse, n'ont jamais de pouvoir ; quand on atteint le pur pouvoir de Svara, toute chose a un bon effet.

30. Dans le corps sont les Nâdis, ayant beaucoup de formes et d'extension ; ils doivent être connus dans le corps par les sages, pour l'amour du savoir.

31. Branchés à la racine du nombril, 72.000 d'entre eux s'étendent dans le corps.

[Les Yogîs prennent le nombril comme point de départ du système des Nâdis.

Le grand philosophe du Yoga, Patanjali dit :

« Les systèmes du corps sont connus par la concentration sur le nombril. D'un autre côté, les Vedântins prennent le cœur comme point de départ du système. Les premiers donnent pour raison l'existence, dans le nombril, du pouvoir Kundalinî ; les seconds, l'existence dans le cœur de l'âme car-

diague (Lingam Atmâ), qui est la vie réelle du corps grossier. Celle-ci, cependant, est immatérielle. Nous pouvons commencer où nous voulons, si nous comprenons vraiment la localisation du principe de vie et ses manifestations variées].

32. Dans le nombril est le pouvoir Kundalinî, dormant comme un serpent ; de là, dix Nâdis montent et dix Nâdis descendent.

[Le pouvoir Kundalinî dort dans l'organisme développé. C'est ce pouvoir qui attire la matière grossière de l'organisme maternel à travers le cordon ombilical, et la distribue en différents points où le Prâna séminal lui donne forme. Quand l'enfant se sépare de la mère, le pouvoir tombe en sommeil : il n'en est plus besoin. Des apports de Kundalinî dépendent les dimensions du corps de l'enfant. On dit qu'il est possible d'éveiller la déesse, même dans l'organisme développé, par certaines pratiques de Yoga].

33. Deux par deux, les Nâdis se croisent ; ils sont ainsi au nombre de 24. Les principaux sont les dix Nâdis dans lesquels agissent dix forces.

34. En travers, ou en haut ou en bas, en eux le Prâna se manifeste par tout le corps. Ils sont dans le corps, sous la forme des Chakras supportant toutes les manifestations de Prâna.

35. Parmi eux, dix sont les chefs : de ces dix, trois sont les plus hauts : Idâ, Pingala et Sushumnâ.

36. Gandhârî, Hastijihvâ, Pûshâ et Yashasvinî ; Alambushâ, Kuhû, Shankhinî et aussi Daminî.

37. Idâ est à gauche, Pingalâ à droite, Sushumnâ au milieu ; Gandhârî dans l'œil gauche.

38. Dans l'œil droit Hastijihvâ ; dans l'oreille droite Pûshâ ; Yashasvinî dans l'oreille gauche ; dans la bouche Alambushâ.

39. Kuhû dans le pubis ; dans l'anus Shankhinî. De cette façon, il y a un Nadi à chaque ouverture.

40. Idâ, Pingalâ et Sushumnâ se tiennent sur le chemin de Prâna ; ces dix Nâdis s'étendent par le corps de façons variées.

[Pour une dissertation sur ces trois Nâdis, le lecteur se référera à l'essai sur Prâna. En résumé, les chambres droites et gauches du cœur et les portions droites et gauches de la colonne vertébrale sont Pingalâ et Idâ. Le canal entre ces deux-là est Sushumnâ. Prenant le système sanguin comme une simple réflexion du système nerveux, la terminologie s'appliquerait aux nerfs seuls. Il semble, cependant, que les Nâdis des Tantristes comprennent à la fois les deux systèmes. Dans le système nerveux existe le pouvoir réel et celui-ci doit être présent partout où il y a une manifestation de vie].

41. Ci-dessus sont les noms des Nâdis. Nous donnons maintenant les noms des forces : Prâna (1) ; Apâna (2) ; Samâna (3) ; Udâna (4) ; Vyâna (5).

42. Nagâ (6) ; Kûrma (7) ; Krikila (8) ; Deva-

datta (9) et Dhananjaya (10). Dans la poitrine existe toujours le Prâna ; l'Apâna dans le cercle de l'anüs.

43. Le Samâna, dans le cercle du nombril, l'Udâna au milieu de la gorge, le Vyâna passe par tout le corps. Telles sont les dix forces principales.

44. Les cinq commençant par le Prâna ont été décrites. Les cinq forces restantes commencent avec Nâga. Je donne aussi leurs noms et leurs places.

45. Le Nâga est connu dans l'éruclation ; le Kûrma, dans le clignement de l'œil ; le Krikila est connu comme cause de la faim ; le Dévadatta est connu dans le bâillement.

46. Le Dhananjaya, pénétrant tout, n'abandonne pas même le cadavre. Toutes ces forces se meuvent dans tous les Nâdis où elles revêtent l'apparence de la vie.

47. Que l'homme sage connaisse les mouvements manifestés du Prâna individualisé par les trois Nâdis — Idâ, Pingalâ et Sushumnâ.

48. L'Idâ doit être connu dans le côté gauche et le Pingalâ dans le côté droit [moitiés du corps].

49. La lune est placée en Idâ, le soleil en Pingalâ ; Sushumnâ a la nature de Sambhû et Sambhû est le soi de Hamsa [à la fois inspiration et expiration].

30. L'expiration est appelée Ha ; l'inspiration est Sa ; Ha est le Shiva [l'actif], et Sa la Shakti [la passive].

31. La lune apparaît comme Shakti, causant le flux du Nâdi gauche ; causant le flux du Nâdi droit, le soleil apparaît comme Sambhû [actif].

32. Une aumône, donnée par le sage quand le souffle est dans la narine gauche, est multipliée des milliards de fois en ce monde.

33. Que le Yogî examine son visage avec intelligence et attention et, ainsi, qu'il connaisse pleinement le mouvement du soleil et de la lune.

34. Qu'il médite sur le Tattva quand le Prâna est calme, jamais quand il est troublé ; son désir sera exaucé, il aura grand bénéfice et victoire.

35. A ces hommes qui pratiquent, et ainsi gardent toujours le soleil et la lune en ordre propre, la connaissance du passé et du futur devient aussi aisée que s'ils les avaient en main.

36. Dans le Nâdi gauche, l'apparence du souffle est celle de l'Amrita [nectar] ; c'est la grande nourrice du monde. Dans le Nâdi droit, la portion qui donne le mouvement, le monde est toujours né.

[La phase négative de Prâna a les qualités d'Amrita, le donneur de vie éternelle. La matière négative, la lune, est plus froide que la matière positive, le soleil. La première est Rayi, la se-

conde Prâna. La première reçoit les impressions de la seconde et celle-ci donne des impressions à celle-là. La lune, donc, est la vie réelle de tous les noms et de toutes les formes : ils vivent en elle ; elle les entretient ; elle est donc l'Amrita, le nectar de vie. Le Nâdi droit est, par sa température supérieure, le donneur de noms et de formes ou, brièvement, la phase qui communique le mouvement à la matière vitale. C'est la tendance du Soleil de toujours causer les changements dans les noms et les formes, et de donner de nouvelles impressions à la place des anciennes. Donc, le soleil est le grand destructeur de formes ; il est le père des formes, mais leur conservateur réel est la lune].

57. Au milieu, le Sushumnâ se meut très cruellement et est très mauvais dans tous les actes ; partout, dans les actes favorables, le [Nâdi] gauche donne la force.

58. En sortant, le Nâdi gauche est favorable ; en rentrant, le droit est favorable ; la lune doit être considérée comme paire, le soleil comme impair.

59. La lune est femelle, le soleil mâle ; la lune est belle, le soleil sombre. Pendant le flux du Nâdi lunaire, que l'on accomplisse les actes calmes.

60. Pendant le flux du Nâdi solaire, que l'on accomplisse les durs travaux ; pendant le flux de Sushumnâ, que l'on accomplisse les actes dont le

résultat est l'atteinte des pouvoirs psychiques et du salut.

61. Dans la quinzaine brillante, la lune vient d'abord ; dans la quinzaine sombre, le soleil ; à partir du premier jour lunaire, ils viennent l'un après l'autre, en ordre, chacun de trois en trois jours.

62. La lune et le soleil ont chacun la durée blanche [au nord, en haut] et la durée noire [au sud, en bas] de deux Ghârîs et demi. Ils coulent en ordre pendant les 60 Ghârîs d'un jour.

63. Alors, à un Ghârî chacun [24 minutes], les cinq Tattvas coulent. Les jours commencent avec le Pratîpatta [le premier jour lunaire]. Quand l'ordre est inverse, l'effet est aussi renversé.

64. Dans la quinzaine brillante, le gauche [est puissant] ; dans la quinzaine sombre, le droit ; que le Yogî amène ceci en ordre avec attention, à commencer par le premier jour lunaire.

65. Si le souffle s'élève (1) par le chemin de la lune et se couche (2) par celui du soleil, cela confère des groupes de bonnes qualités ; si le contraire a lieu, l'effet est inverse.

66. Que la lune coule pendant le jour entier, et le soleil la pleine nuit ; celui qui pratique ainsi est vraiment un Yogî.

(1) Au lever du soleil.

(2) Au coucher du soleil.

67. La lune est arrêtée par le soleil, le soleil par la lune ; celui qui connaît cette pratique enjambe, en un moment, les trois mondes. [C'est-à-dire que rien dans les trois mondes ne peut exercer un mauvais effet sur lui].

68. Les jeudis, vendredis, mercredis, lundis, le Nâdi gauche donne la réussite dans tous les actes, spécialement pendant la quinzaine blanche.

69. Les dimanches, mardis, samedis, le Nâdi droit donne la réussite dans tous les actes rudes, spécialement dans la quinzaine noire.

70. Durant cinq Ghârîs chacun, les Tattvas ont leur ascension distincte, en ordre, Ghârî par Ghârî.

71. Il y a ainsi 12 changements pendant le jour et la nuit. Taureau, Cancer, Vierge, Scorpion, Capricorne, Poissons sont dans la lune [c'est-à-dire avec ces signes, le souffle se lève dans le Nâdi gauche].

72. Pendant le Bélier, les Gémeaux, le Lion, la Balance, le Sagittaire et le Verseau, le lever du souffle est dans le Nâdi droit. Par ceci, le bien ou le mal est assuré.

73. Le soleil est centré dans l'est et dans le nord ; la lune, dans l'ouest et dans le sud. Que personne n'aille à l'ouest ou au sud pendant le flux du Nâdi droit.

74. Que personne n'aille à l'est ou au nord pendant le flux du Nâdi gauche...

75. Les sages qui désirent le bien ne devraient donc pas aller dans ces directions pendant ces intervalles ; car alors, assurément, ils auront la souffrance et la mort.

76. Quand, pendant la quinzaine brillante, la lune coule, elle est bénéfique à l'homme ; le bien-être est causé dans les bonnes actions.

77. Quand, au moment du lever du souffle solaire, le souffle lunaire s'élève, et *vice versa*, les querelles et le danger apparaissent et tout bien disparaît.

[*Le mauvais Svava*]

78. Quand, au matin, le mauvais souffle s'élève, c'est que le soleil est à la place de la lune et la lune à la place du soleil.

79. Le premier jour, l'intelligence est confuse ; le second, on perd la santé ; le troisième, on parle de signes ; le quatrième, arrive la destruction de l'objet désiré.

80. Le cinquième, la destruction de la position mondaine ; le sixième, destruction de tous les objets ; le septième, maladie et douleur ; le huitième, la mort.

81. Quand, pour ces huit jours-là, aux trois temps, le souffle est mauvais, alors, l'effet est absolument mauvais ; quand il n'en est pas tout

à fait ainsi, il peut y avoir quelque bien (1).

82. Quand, le matin et à midi, la lune est présente, et, le soir, le soleil, il y a toujours réussite et profit. L'inverse donne la douleur.

83. Chaque fois que le souffle est dans le Nâdi droit ou gauche, le voyage réussit si droit ou gauche, suivant le cas, est le premier pas.

.
96. Pendant le flux de la lune, le poison est détruit : durant celui du soleil, on obtient le pouvoir sur un corps quelconque. Pendant Sushumnâ, on obtient le salut. Un pouvoir existe sous trois formes : Pingalâ, Idâ et Sushumnâ.

97. Il peut arriver que, lorsqu'on doit faire quelque chose, le souffle ne coule pas régulièrement ou que, lorsque le souffle coule comme il le doit, il n'y ait aucune action en perspective. Comment alors un homme d'affaires peut-il suivre les inspirations du Prâna ?

98. Des actes favorables ou défavorables sont toujours accomplis jour et nuit. Quand il en est besoin, le Nâdi convenable est mis en mouvement.

[*Idâ*]

99. Dans ces actes auxquels on désire un effet

(1) Ainsi, les effets du mauvais souffle dépendent de sa force. Dans la plupart des cas, il peut n'y avoir qu'une tendance vers ces effets, ou un rêve ou un souci à propos de ces choses.

durable, l'ornement, un voyage lointain, l'entrée dans un ordre de vie (Ashrama) ou dans un palais, l'accumulation des richesses.

100. En s'enfonçant dans les puits, les étangs, les réservoirs, etc., en érigeant des colonnes et des idoles, en achetant des ustensiles, en se mariant, en faisant faire des vêtements, des bijoux, des ornements.

101. En préparant des médecines rafraîchissantes et nourrissantes, en voyant son seigneur, dans le commerce, dans la récolte.

102. En entrant dans une maison neuve, en prenant charge d'un service, dans la culture, l'enseignement, la pacification favorable, la sortie, — la lune est favorable.

103. En des actes tels que le commencement d'une lecture, la visite aux parents... dans la vertu, l'enseignement d'un maître Spirituel, la récitation d'un Mantra.

104. En lisant les aphorismes de la Science du temps, en conduisant les quadrupèdes à la maison, dans le traitement des maladies, la sollicitation des maîtres.

105. En montant les chevaux et les éléphants, en faisant du bien à autrui, en faisant des dépôts.

106. En chantant, en jouant des instruments, en pensant à la science des sons musicaux, en en-

trant dans une ville ou dans un village, à un couronnement.

107. Dans la maladie, la douleur, la déjection, la fièvre et la syncope, en établissant des relations avec son peuple et ses maîtres, en récoltant le grain, le chauffage, etc.

108. Dans l'embellissement de la personne pour les femmes, quand vient la pluie, dans le culte du maître, etc., ô Déesse, la lune est favorable.

109. Des actes tels, aussi, que la pratique du Yoga sont pleins de succès en Idâ. En Idâ, vraiment, que l'on renonce aux modifications Akâsha et Tejas de Prâna.

110. La nuit ou le jour, tout travail réussit ; dans tous les travaux favorables, le flux de la lune est bon.

[*Pingalâ*]

111. Dans tous les actes pénibles, en lisant et enseignant les sciences difficiles... en allant à bord d'un navire.

112. Dans tous les mauvais actes, en buvant, en récitant les Mantras d'un dieu tel que Bhairava...

113. En étudiant les Shâstras, en marchant, en chassant, en vendant des animaux, dans l'assemblage difficile des briques, du bois, de la pierre, des bijoux, etc.

114. Dans la pratique de la musique, dans les Yantras et les Tantras, dans l'escalade d'une haute place ou d'une montagne, en jouant, en volant, en domptant un cheval ou un éléphant, dans une voiture ou autrement.

115. En conduisant un nouvel animal, un chameau ou un buffle, ou un éléphant, ou un cheval, en traversant une rivière, en prenant une médecine, en écrivant.

116. Dans les sports athlétiques, en détruisant ou produisant la confusion, en pratiquant les six Karmas, etc., en obtenant le pouvoir sur les Yakshinis, Yakshas, Vetâlas, Poisons et Bhûtas, etc.

117. En tuant..., dans l'inimitié, le magnétisme (1) ; en faisant faire quelque chose à quelqu'un au commandement — en attirant quelqu'un vers quelque chose, en causant la détresse et la confusion, dans la charité, l'achat et la vente.

118. En maniant des épées, au combat, en sollicitant le roi, en mangeant, en se baignant, dans les négociations mercantiles, dans les actions dures et chaudes, le Soleil est favorable.

119. Aussitôt après manger... le soleil est favorable. Le sage doit dormir, aussi, durant le flux du souffle solaire.

(1) Un homme n'aura jamais assez de courage et de turpitude morale pour accomplir l'acte, sauf quand le Nâdi coule.

120. Tous les actes violents, tous ces actes variés qui, de leur nature, doivent être transitoires et temporaires, ont du succès pendant le soleil. Il n'y a pas de doute là-dessus.

[*Sushumnâ*]

121. Quand le souffle se meut un instant à gauche et l'autre instant à droite, cet [état de Prâna] est connu comme Sushumnâ. C'est le destructeur de tous les actes.

[On verra dans cette section que trois phases de Sushumnâ sont mentionnées.

(i) Quand le souffle sort un moment par une narine et le moment suivant par l'autre.

(ii) Quand le souffle coule à la fois par les deux narines avec une force égale.

(iii) Quand le souffle sort d'une narine avec plus de force que de l'autre.

La première est appelée l'état inégal (*Vishama-bhâva*) ; la seconde et la troisième sont appelées le *Vishuvat* ou *Vishuva*].

122. Quand le Prâna est dans ce Nâdi, les feux de la mort brûlent. Il est appelé *Vishuvat*, le destructeur de toutes les actions.

123. Quand les deux Nâdis, qui devraient couler l'un après l'autre, coulent à la fois, alors vraiment il y a danger pour celui qui est ainsi affligé.

124. Quand il est un instant, à droite, un instant

à gauche, il est appelé l'état inégal. L'effet est l'inverse de ce qu'on désire, et ainsi doit-il être connu, ô belle Déesse.

125. Le Sage l'appelle Vishuvât quand à la fois coulent les deux Nâdis. N'accomplis alors d'actions ni violentes ni douces ; l'une et l'autre seront sans fruit.

126. Dans la vie, la mort, les questions, le revenu ou son absence, dans le succès ou son manque — partout le revers se produit pendant le flux de Vishuvât. Souviens toi, alors, du Seigneur de l'Univers.

127. On doit se souvenir d'Ishvara en des actes tels que la pratique du Yoga ; rien d'autre ne doit être entrepris à cette époque par ceux qui veulent le succès, la richesse, le bien-être.

128. Prononcez une malédiction ou une bénédiction quand, avec le soleil, le Sushumnâ coule lentement, et elle sera inutile.

129. Quand l'état inégal prend naissance, ne pensez pas trop à voyager. Voyager durant cette état cause, sans aucun doute, la douleur et la mort.

130. Quand le Nâdi change ou que les Tattvas changent, rien de favorable ne sera fait par voie de charité, etc.

131. Devant, à gauche et au-dessus est la lune ; derrière, à droite et au-dessous est le soleil. De cette

façon, le sage doit savoir la distinction entre le plein et le vide.

[Deux phases de conjonction en plus ont été notées : (1) Sandhyâ Sandhi ; (2) Vedoveda. Suivant quelques philosophes elles n'existent pas. Ces deux phases sont dites n'être que les noms des deux précédentes. Ceci, pourtant, n'est pas la thèse du présent écrivain ; il soutient que ces deux états existent séparément.

(i) Le Sandhyâ Sandhi est ce Sushumnâ à travers lequel la disparition a lieu dans la plus haute matière, au-delà. Le Sushumnâ physiologique est le réservoir de la vie physiologique potentielle de l'homme. De cet état l'une et l'autre phase de vie, positive et négative, prennent naissance.

Mais le Sushumnâ est l'enfant d'une plus haute phase de vie. Les forces mentales positives et négatives, suivant des lois semblables, donnent naissance à ce Prânamaya Kosha potentiel. Le monde, comme l'ont dit certains écrivains, est l'apparition du mouvement mental (Sankalpa, Manah Sphurana). L'état de conjonction de ces deux états mentaux est le Sandhyâ Sandhi. Le même nom semble avoir été donné au plus haut Sushumnâ. Quand les deux phases de matière mentale sont neutralisées dans le Sushumnâ, le Prânamaya Kosha perd sa vitalité et disparaît.

(ii) Ceci est l'état dans lequel est jetée la ré-

flexion de l'Atmâ Supérieur et, par là, il est possible pour elle de venir dans l'intelligence].

132. Le messenger qui est au-dessus, devant ou à gauche, est sur la voie de la lune, et celui qui est en dessous, derrière et à droite, est sur la voie du soleil.

133. La conjonction à travers laquelle la disparition a lieu dans la matière subtile au-delà, qui n'a pas de commencement, est une, et sans nourriture [potentielle] ou sans perte, elle est appelée Sandhyâ Sandhi.

134. Quelques-uns disent qu'il n'y a pas de Sandhyâ Sandhi séparé, mais que l'état dans lequel le Prâna est dans le Vishuvat est appelé Sandhyâ Sandhi.

135. Il n'y a pas de Vedoveda séparé, cela n'existe pas. Cette conjonction est appelée Vedoveda par laquelle on connaît le plus haut Atmâ.

[*Les Tattvas*]

LA DÉESSE DIT :

136. Grand Seigneur ! dieu des dieux ! en ton intelligence est un grand secret qui donne le salut au monde ; dis-moi tout ce qu'elle contient.

LE DIEU DIT :

137. Il n'y a pas de Dieu au-delà de la connaissance secrète du souffle ; le Yogî qui se consacre à la science du souffle est le plus haut Yogî.

138. La création vient des cinq Tattvas ; le Tattva disparaît dans le Tattva ; les cinq Tattvas constituent les objets du plus haut savoir ; derrière les cinq Tattvas est le Sans Forme.

139. Le Prithivî, l'Apas, le Tejas, le Vâyu et l'Akâsha sont les cinq Tattvas ; toute chose est des cinq Tattvas. Vénéré est-il, celui qui sait cela.

[Comment toute chose — tout phénomène possible de l'âme, de l'intelligence, du Prâna, et de la matière grossière — est des Tattvas, nos essais sous forme d'introduction ont tenté de l'expliquer].

140. Dans les êtres de tous les mondes, les Tattvas sont les mêmes partout ; de la terre au Satyaloka, l'arrangement seul du système des Nâdis diffère.

[Le système nerveux est différent dans tous les Lokas. On a dit, plus d'une fois, que les rayons tattviques volant dans chaque direction, à partir de chaque point, donnent naissance aux Trutis innombrables qui sont des peintures en miniature du macrocosme. On comprendra aisément que ces peintures se forment sur différents plans, qui sont différemment inclinés sur l'axe solaire et se

trouvent à des distances diverses du soleil. Notre planète est à une certaine distance du soleil et la vie est arrangée, sur cette planète, de telle manière que les courants de vie lunaire et solaire aient une force égale tant que l'organisme doit être maintenu. Les Tattvas aussi doivent être équilibrés. Il peut y avoir d'autres plans de vie sur lesquels les pouvoirs respectifs des deux courants et les Tattvas soient plus ou moins grands qu'ils ne le sont sur la terre. Cette différence assure une différence dans les arrangements des Nâdis, et aussi dans leur forme.

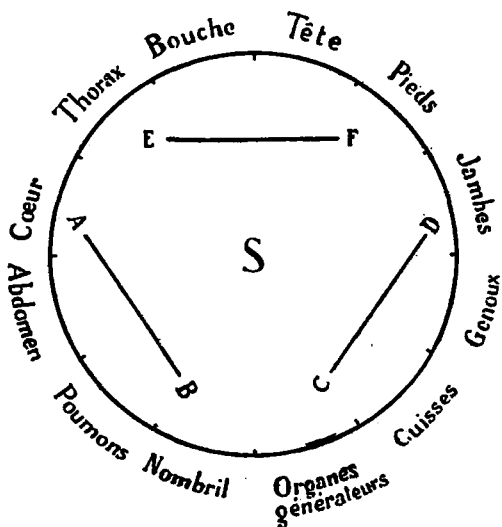
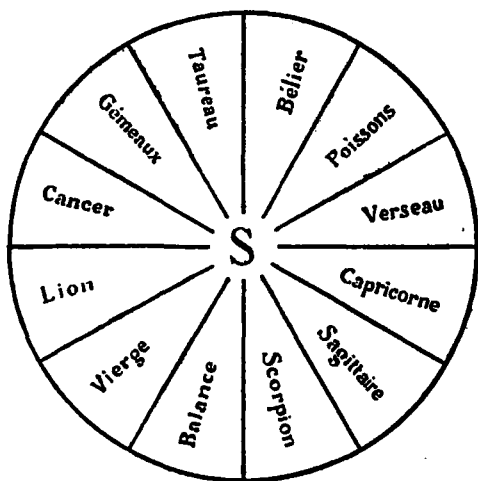
Nous expérimentons cette sorte de chose, même sur notre terre. Des animaux et des végétaux différents ont des formes différentes : c'est simplement à cause des Trutis différents sur différents plans, diversement inclinés sur l'axe solaire.

Supposons, pour illustrer ceci, que la sphère du Prâna macrocosmique soit la suivante : (page 259).

Des travaux sur l'astrologie assignent des organes différents à ces divisions astrales, et je prendrai celles-ci, sans autre explication, dans l'intention présente.

Nous avons ainsi, sur une plus large échelle, le diagramme suivant : (p. 259).

Ces douze régions comprennent le corps entier, interne et externe. Maintenant, supposons qu'il y ait un plan A B ayant une certaine inclinaison sur



l'axe du Soleil, S. De chaque point des douze régions, des rayons tombent dans chaque Truti sur le plan A B. Alors, il y a d'autres plans, C D et E F, etc. Il est évident que les rayons tombant sur tous ces plans des douze régions, varieront en force relative et en position sur différents plans. Il est évident que sur tous ces plans, les différents organes différeront en forme, en force et en position relative. Ceci donne naissance à plus ou moins de systèmes nerveux variés dans tous les Lokas et dans les formes diverses des organismes de la terre.

Quand, dans le cours de l'évolution, les nécessités de l'intelligence sont modifiées, les Prânamaya Koshas changent de plan, et c'est ainsi qu'ils se transforment sur la terre, suivant la théorie occulte de l'évolution.]

141. A gauche, comme à droite, il y a le lever quintuple [des Tattvas]. Le savoir des Tattvas est octuple. Ecoute-moi, belle Déesse, je vais te le dire.

142. Le premier est le nombre des Tattvas ; le second, la conjonction du souffle ; le troisième, les signes du souffle ; le quatrième, la place des Tattvas.

143. Le cinquième est la couleur des Tattvas ; le sixième est le Prâna lui-même ; le septième est leur goût ; le huitième, leur mode de vibration.

144. Ecoute ce qui est du triple Prâna — le Vishuvat, l'actif [soleil], le passif [lune] — en ces huit formes (1). Il n'y a rien, ô Déesse au visage de lotus, par delà le souffle.

145. Quand, par l'effet du temps, vient la puissance de voir, ce doit être avec un grand effort.

[Les Yogîs agissent dans le but de frauder le temps. Le temps est l'ordre d'apparition des phases tattviques variées d'un organisme vivant ; dans l'homme, cet ordre est réglé par son Karma précédent. Par le pouvoir du Karma précédent, l'organisme humain prend des états réceptifs différents et en concordance avec la réceptivité ; les influences tattviques du temps — le Prâna solaire — causent les douleurs ou les joies de diverses sortes.]

Par la pratique du Yoga, le Yogî gouverne les changements tattviques de son corps. Le temps est fraudé. S'il repousse hors de son corps le germe de la maladie, aucune épidémie jamais ne l'affectera.]

146. Qu'un homme ferme ses oreilles avec les pouces, ses narines avec les doigts du milieu, sa bouche avec les derniers doigts et ses yeux avec les index.

(1) L'actif est le Chara, le moteur ; le passif est l'Achara ou Sthira, le récepteur de mouvement.

147. Dans cet état, les cinq Tattvas sont connus graduellement comme étant le jaune, le blanc, le rouge, le bleu et le tacheté sans aucun autre Upâdhi distinct.

148. Regardant dans un miroir, que l'on projette son souffle dessus : que l'homme sage connaisse ainsi la différence des Tattvas par leur forme.

149. Carrée, semi-lunaire, triangulaire, sphérique et tachetée, sont les formes respectives des cinq Tattvas.

150. Ainsi le premier, Prithivî, coule au milieu ; le second, Apas, coule en bas ; le troisième, Agni, coule en haut ; le quatrième, Vâyû, coule à angles aigus ; l'Akâsha coule entre chaque groupe de deux.

151. L'Apas Tattva est blanc ; le Prithivî, jaune ; l'Agni, rouge ; le Vâyû, bleu-ciel ; l'Akâsha assombrit chaque couleur.

152. En premier lieu, coule le Vâyû Tattva ; secondement, le Tejas ; troisièmement, le Prithivî et quatrièmement, l'Apas.

153. Entre les deux épaules est localisé l'Agni ; à la racine du nombril, Vâyû ; dans les genoux, Apas ; dans les pieds, Prithivî ; dans la tête, Akâsha.

154. Le Prithivî Tattva est doux ; l'Apas, astringent ; le Tejas, aigre ; le Vâyû, acide ; l'Akâsha, amer.

155. La largeur du flux de Vâyu est de huit doigts ; celle d'Agni, de quatre ; celle de Prithivî, de douze ; celle d'Apas, de seize.

156. Le mouvement ascendant tend vers la mort ; le mouvement descendant, vers le calme ; le mouvement à angles aigus, vers le repos ; celui du milieu, vers l'endurance ; l'Akâsha est commun à tous.

157. Durant le flux de Prithivî, on accomplit les actes que l'on s'attend à voir durer longtemps ; durant l'Apas, les actes passagers ; durant le Tejas, les actes violents ; durant le Vâyu, les meurtres, etc.

158. Rien ne doit être fait pendant l'Akâsha, sauf la pratique du Yoga ; tous autres actes, resteront sans l'effet désiré.

159. Pendant le Prithivî et l'Apas, on obtient le succès ; la mort vient dans le Tejas ; la réduction dans le Vâyu. L'Akâsha est connu par les philosophes des Tattvas pour être tout à fait inutile.

160. Pendant le Prithivî, le revenu est tardif ; pendant l'Apas, immédiat ; la perte se manifeste dans le Tejas et le Vâyu ; l'Akâsha est entièrement inutile.

161. Le Prithivî Tattva est jaune, de mouvement lent, il se meut au milieu, afflue à l'extrémité du sternum, est lourd de son, de température légère. Il donne du succès dans les travaux qui sont faits pour durer longtemps.

162. L'Apas Tattva est blanc, de mouvement rapide, se meut vers le bas, afflue de seize doigts en bas [vers le nombril], est lourd de son, froid de température. Il donne le succès aux travaux favorables.

163. Le Tejas Tattva est rouge, se meut en tourbillons (Avartagah), se meut vers le haut, afflue de quatre doigts en bas [vers l'extrémité du menton], est de température très haute. Il donne naissance aux actions violentes [actions qui, pour ainsi dire, mettent en feu].

164. Le Vâyu Tattva est bleu-ciel, se meut à angles aigus, afflue de huit doigts vers le bas, est de température chaude ou froide. Il donne le succès aux œuvres transitoires.

165. L'Akâsha Tattva est la surface commune de tout ; il assombrit les qualités de tous les Tattvas. Il donne le Yoga aux Yogîs.

166. Jaune et carré, doux, se mouvant au milieu et donnant de la joie, est le Prithivî Tattva, qui coule de douze doigts vers le bas.

167. Blanc, semi-lunaire, astringent, se mouvant vers le bas et causant le bénéfice, est l'Apas Tattva, qui est de seize doigts en flux.

168. Bleu, sphérique, acide, se mouvant à angles aigus, donneur de locomotion, est le Vâyu Tattva, qui est de huit doigts en flux.

169. Assombrissant toutes les couleurs, ayant la

forme d'une oreille, amer comme goût, se mouvant partout à travers le donneur de Moksha, est l'Akâsha Tattva, qui est inutile dans toutes les œuvres du monde.

170. Le Prithivî et l'Apas sont des Tattvas favorables, le Tejas est modéré dans ses effets, l'Akâsha et le Vâyû sont défavorables et causent les pertes et la mort à l'humanité.

171. L'Apas est à l'est, le Prithivî à l'ouest, le Vâyû au nord, le Tejas au sud, l'Akâsha au milieu.

172. Quand le Prithivî et l'Apas sont dans la lune, et l'Agni dans le soleil, alors, vraiment, il y a réussite dans les actes doux et violents respectivement.

173. Le Prithivî fait affluer les revenus pendant le jour, l'Apas durant la nuit ; la mort vient dans le Tejas, la réduction dans le Vâyû ; l'Akâsha brûle quelquefois.

174. Dans l'opportunité de la vie, dans le succès, le revenu, la culture [ou, d'après une variante, dans la joie et la croissance], dans le cumul des richesses, la compréhension du sens des Mantras, en ce qui concerne la bataille, dans l'allée et la venue.

175. Il y a bénéfice pendant l'Apas Tattva ; la faveur reste, où qu'elle soit, pendant le Prithivî ; par le Vâyû, on retourne n'importe où ; l'Akâsha et le Tejas causent perte et mort.

176. Dans le Prithivî vient la pensée des racines (Mûla) ; dans l'Apas et le Vâyu, celles des êtres vivants ; dans le Tejas, vient la pensée des minéraux ; dans l'Akâsha, il y a le vide.

177. Dans le Prithivî on pense à [littéralement il y a là] des êtres ayant beaucoup de pieds ; dans l'Apas et le Vâyu, aux bipèdes ; dans le Tejas, aux quadrupèdes ; dans l'Akâsha, aux apodes.

178. Mars est dit être le Tejas ; le soleil, le Prithivî ; Saturne, l'Apas, et Râhu le Vâyu dans le Nâdi droit.

179. La Lune est l'Apas, Jupiter, le Prithivî, Mercure, le Vâyu, et Vénus le Tejas dans le Nâdi gauche ; pour tous les actes vraiment.

[La valeur tattvique des planètes décrites dans ces deux versets semble n'être l'opinion que de quelques-uns. L'opinion de l'écrivain, qui est aussi l'opinion du grand astrologue Varâhamihira, est exprimée dans la stance 180].

180. Jupiter est le Prithivî ; la Lune et Vénus sont l'Apas ; le Soleil et Mars sont le Tejas ; le Dragon, le Ketu et Saturne sont le Vâyu ; Mercure est l'Akâsha.

181. Pendant le Prithivî, on s'occupe des choses de la terre [racines, Mûla] ; pendant l'Apas, des choses de la vie ; pendant le Tejas, des minéraux ; durant l'Akâsha, de rien.

182. Quand le souffle, laissant le Soleil et la

Lune, va au Râhu, sachez que le Prâna est en mouvement et désire une autre place.

183. Le plaisir [1], la croissance [2], l'affection [3], l'enjouement [4], le succès [5], le rire [6], dans le Prithivî et l'Apas ; besoin du pouvoir de travailler dans les organes [7], fièvre [8], tremblement [9], expatriement [10], dans le Tejas et le Vâyu.

184. Perte de la substance vitale [11], et mort [12] dans l'Akâsha — ces douze-là sont les phases de la lune [c'est-à-dire, les formes, etc., que prend la matière négative] ; il faut toujours que le savant sache qu'elles apportent la douleur.

[Ces douze-là sont les phases de la lune. La lune signifie ici le pouvoir qui maintient les noms et les formes. Ce pouvoir, le Rayi, apparaît sous douze formes, conformément aux changements tattviques.

Le flux du Nâdi gauche, dans sa course diurne, n'est pas compris ici].

185. A l'est, à l'ouest, au sud et au nord, les Tattvas, Prithivî, etc., sont puissants ; que cela soit dit ainsi.

186. Belle Déesse, le corps, on doit le connaître comme étant fait des cinq Mahâbhûtas — le Prithivî, l'Apas, le Tejas, le Vâyu et l'Akâsha.

187. L'os, le muscle, la peau, le Nâdi et la chevelure — tout cela est le Prithivî quintuple,

comme on l'a consigné dans le Brahmavidyâ [la Science divine].

188. La semence mâle, les germes femelles, la graisse, l'urine et la salive — tel est l'Apas quintuple, consigné dans la Science divine.

189. La faim, la soif, le sommeil, la lumière, l'assoupissement — tel est l'Agni quintuple, consigné dans la Science divine.

190. Le déplacement, la marche, le goût, la contraction et l'enflure — tel est le quintuple Vâyu, consigné dans la Science divine.

191. Le désir d'avoir, le désir de repousser, la honte, la peur et l'oubli — tel est le quintuple Akâsha, consigné dans la Science divine.

192. Le Prithivî a cinq qualités, l'Apas quatre, le Tejas trois, le Vâyu deux, et l'Akâsha une. Ceci est une partie de la connaissance tattvique.

193. Le Prithivî est de cinquante Palas ; l'Apas, de quarante ; le Tejas, de trente ; le Vâyu, de vingt ; l'Akâsha, de dix.

194. Dans le Prithivî, le revenu est frustré ; dans l'Apas, il vient tout d'un coup ; dans le Vâyu, il est très faible ; dans l'Agni, ce qu'on a dans la main, même, est détruit.

195. [Les maisons lunaires] Dhanishthâ [1], Rohinî [2], Jyesthâ [3], Anarâdha [4], Shravana [5], Abhijit [6], et Uttarashâdhâ [7], — celles-ci sont dites être le Prithivî Tattva.

196. Bharanî [1], Krittikâ [2], Pushya [3], Maghâ [4], Pûrvaphalgunî [5], Pûrvabhâdrapadâ [6], et Svâti [7], — sont dites être le Tejas Tattva.

197. Pûrvâshâdhâ [1], Ahsleshâ [2], Mûla [3], Ardrâ [4], Revatî [5], Uttarâbhâdrapadâ [6], et Shatabhishaj [7], — sont dites être Apas Tattva, bien-aimées !

198. Vishâkhâ [1], Uttaraphalgunî [2], Hasta [3], Chitrâ [4], Punarvasû [5], Ashvinî [6], et Mri-garshirshâ [7], — sont dites être le Vâyu Tattva.

199. Quel que soit le bien ou le mal dont le messager s'enquière, se tenant vers le Nâdi qui s'écoule, la chose n'arrive point comme il le désire. Dans le Nâdi vide, le contraire a lieu.

200. Même quand le Nâdi est plein, mais que le Tattva n'est pas conjoint, il n'y a pas de réussite. Le soleil ou la lune ne donne le succès qu'en combinaison avec le Tattva conjoint.

201. Râmâ obtint la victoire dans un Tattva favorable ; ainsi fit Arjuna. Les Kauravas furent tous tués dans la bataille, par suite des Tattvas contraires.

202. Par la rapidité acquise des autres naissances ou par la grâce du Guru, quelques hommes arrivent à savoir la nature des Tattvas, au moyen de l'intelligence purifiée par l'habitude.

[Méditation sur les Cinq Tattvas]

203. Méditez sur le Prithivî Tattva avec L [ou Lam] pour symbole algébrique, comme étant quadrangulaire, jaune, de saveur douce et conférant une couleur aussi pure que celle de l'or, exemption de maladie et luminosité du corps.

204. Méditez sur l'Apas Tattva avec V [ou Vam] pour symbole algébrique, comme étant semi-lunaire, blanc comme la lune, donnant l'endurance contre la faim et la soif, etc., et produisant une sensation analogue à celle d'un plongeon dans l'eau.

205. Méditez sur le Tejas Tattva avec R [ou Ram] pour symbole algébrique, comme étant triangulaire, rouge, donnant le pouvoir de consommer une grande somme de nourriture et de boisson et l'endurance de la chaleur brûlante.

206. Méditez sur le Vâyu avec P [ou Pam] pour symbole algébrique, comme étant sphérique, bleu de ciel et donnant le pouvoir d'aller dans l'espace et de voler comme les oiseaux.

207. Méditez sur l'Akâsha Tattva avec H [ou Ham] pour symbole algébrique, sans forme, assombrissant beaucoup les couleurs et donnant la connaissance des trois temps et les pouvoirs Animâ, etc.

208. Là où se trouve un homme qui possède la

science du souffle, il ne peut y avoir de richesse meilleure que lui. On sait que, par la connaissance du souffle, le fruit est obtenu sans beaucoup de peine.

[*La Victoire favorable*]

LA DÉESSE DIT :

209. Grand seigneur, dieu des dieux, toi qui donnes le bonheur, la science de la naissance du souffle est une science très haute ; comment comprend-elle la connaissance des trois temps ?

LE DIEU DIT :

210. O Déesse, la connaissance des trois temps se réfère à trois choses, rien de plus :

(i) La Fortune.

(ii) La Victoire dans la bataille.

(iii) Une bonne ou mauvaise [fin d'autres actions].

211. D'après le Tattva, un acte est bon ou mauvais ; d'après le Tattva, vient la victoire ou la déconfiture ; d'après le Tattva, vient la rareté ou l'abondance de richesses. Les Tattvas sont dits se montrer en ces trois états.

LA DÉESSE DIT :

212. Grand Seigneur, dieu des dieux, l'océan qui

comprend toute chose en ce monde est le plus grand ami et compagnon des hommes ; [c'est] lui qui cause l'accomplissement de tous les travaux, n'est-ce pas ?

LE DIEU DIT :

213. Le Prâna seul est le plus haut ami, le plus grand compagnon. Déesse, il n'y a pas d'ami meilleur que le Prâna.

LA DÉESSE DIT :

214. Comment la force de Prâna se tient-elle dans le corps ? Quelle est l'apparence de Prâna dans le corps ? Comment connaît-on le Prâna, quand il agit dans les Tattvas ?

LE DIEU DIT :

215. Dans la cité du corps, le Prâna est le seigneur protecteur : quand il entre, il est de dix doigts ; quand il sort, de douze.

[Cette section se rapporte à l'Aura humain. Le Prâna subtil entoure le corps humain grossier comme un halo de lumière. La longueur naturelle de ce halo depuis le corps jusqu'à la circonférence est de douze doigts de l'homme dont le Prâna est mesuré. Cette longueur est affectée pendant le cours ordinaire de l'inspiration et de l'expiration.

Au temps de l'inspiration, la longueur est réduite à dix doigts ; au temps de l'expiration, elle revient à douze. Pendant certaines autres actions, aussi, la longueur varie. Ainsi, en marchant, la longueur de Prâna devient 24 ; en courant, 42 ; dans l'accouplement, 65 ; en dormant, 100 ; en mangeant et en parlant, 18.

Chez les hommes ordinaires, la longueur est de douze doigts. La longueur ordinaire est, cependant, réduite chez les hommes extraordinaires. Ainsi :

Chez les hommes exempts de désir, la longueur du Prâna est réduite de un doigt : elle devient 11.

Chez des hommes toujours plaisants et gais, la longueur est de 10 doigts.

Un poète en a 9 doigts ; un orateur, 8 ; un voyant, 7 ; un léviteur, 6 ; et ainsi de suite].

216. Dans la marche, le Prâna est de 24 ; dans la course, 42 ; dans l'accouplement, 65 ; dans le sommeil, 100 doigts.

217. La longueur naturelle du Prâna, ô Déesse, est de douze doigts. En mangeant et en parlant, elle s'étend à dix-huit doigts.

218. Quand le Prâna est réduit à un doigt, il en résulte l'absence du désir. Le plaisir résulte d'une réduction de deux ; le pouvoir poétique, d'une réduction de trois ;

219. Le pouvoir de la parole, d'une réduction

de quatre ; la seconde vue, de cinq ; la lévitation, de six ; la grande rapidité, de sept ;

220. Les huit Siddhis, de huit ; les neuf Siddhis de neuf ; les dix figures, de dix ; la perte de l'ombre, de onze.

221. Quand la longueur est réduite de douze, les mouvements inspiratoires et expiratoires boivent à la fontaine d'immortalité dans le soleil [le centre de Prâna]. Quand le Prâna remplit le corps même jusqu'au bout des ongles, alors, de quoi sort la nourriture ?

222. Ainsi a été décrite la loi de Prâna. Elle peut être connue par l'enseignement d'un Guru, non par des millions de sciences et de Shâstras.

223. Si, par hasard, la lune ne se couche pas le matin et le soleil le soir, ils le font respectivement après midi et minuit.

[*Bataille*]

224. Quand on guerroye dans des contrées lointaines, la lune est victorieuse ; dans des endroits proches, c'est le soleil. Quand le pied levé le premier dans la marche appartient au Nâdi qui coule, il en résulte un succès complet.

225. En commençant un voyage, dans le mariage, en entrant dans une ville, etc., dans tous les actes favorables, le flux de la lune est bon.

226. En plaçant l'armée ennemie vers le Nâdi vide, et la sienne propre vers le Nâdi plein, quand le Tattva est conjoint, on peut conquérir le monde entier.

227. Qu'on livre bataille dans la direction vers laquelle coule le souffle ; la victoire est certaine, Indra fût-il contre vous.

228. Si un homme pose une question à propos de la bataille, il gagnera s'il est vers le Nâdi coulant ; il perdra s'il est vers l'autre.

229. Le Prithivî Tattva indique les blessures dans le ventre ; l'Apas, dans les pieds ; l'Agni, dans les cuisses ; le Vâyu, dans les mains ;

230. L'Akâsha, dans la tête. Ces quintuples blessures ont été décrites dans la Science du Souffle.

231. Celui dont le nom a un nombre pair de lettres gagne, s'il pose une question pendant le flux de la lune. Celui qui a un nombre impair de lettres dans son nom gagne, s'il pose une question pendant le flux du soleil.

232. Quand la question est posée pendant la lune, il y aura une solution pacifique ; pendant le soleil, le combat surviendra.

233. Si elle est posée pendant le Prithivî Tattva, le combat sera égal ; pendant l'Apas, le résultat sera égal ; pendant le Tejas, il y aura défaite ; pendant le Vâyu et l'Akâsha, la mort s'ensuivra.

234. Quand, pour quelque raison, le flux du souffle n'est pas clairement senti au moment de la question, que le sage recoure à l'expédient suivant :

235. Etant assis, immobile, qu'on lui jette une fleur. La fleur tombera du côté plein. Ainsi, qu'il donne la réponse.

236. Ici ou n'importe où, le connaisseur des lois du souffle est très puissant ; qui est plus puissant que lui ?

LA DÉESSE DIT :

237. Ce sont là les lois de la victoire quand les hommes combattent entre eux ; comment vient la victoire quand ils combattent contre Yama [le dieu de la mort] ?

LE DIEU DIT :

238. Qu'il médite sur le seigneur quand le Prâna est calme durant le flux de la lune, et alors qu'il renonce à la vie quand, après cela, les deux Prânas coïncident. Il aura ce qu'il désire — grand bénéfice et succès.

239. Le monde manifesté tout entier est sorti du non-manifesté. Le monde manifesté disparaît dans le non-manifesté quand le fait est connu.

[L'Année]

.
260. Le premier jour lunaire de la quinzaine blanche du mois de Chaitra, que le sage Yogî observe le voyage du soleil, à la fois au nord et au sud, par une analyse des Tattvas.

[Ce jour-là commence l'année Samvat de l'ère du Roi Vikramâditya].

261. Si, à l'époque du lever de la lune, le Prithivî l'Apas, ou le Vâyû Tattva coule, toutes sortes de graines seront abondantes.

262. Le flux du Tejas et de l'Akâsha donne des famines terribles. Telle est la nature du temps. De cette façon, l'on connaît l'effet du temps dans l'année, le mois, le jour.

263. Si le Sushumnâ, qui est mauvais dans toutes les affaires du monde, coule, il y aura confusion dans le pays, renversement du royaume, ou peur de cela, épidémie et toutes sortes de maladies.

264. Quand le soleil passe dans le Bélier, que le Yogî médite sur le souffle, et, découvrant le Tattva dominant, dise au monde quelle sera la nature de l'année suivante.

[Ce jour-là commence l'année solaire. La couleur tattvique du Prâna universel — externe —, à un moment quelconque, est déterminée par les positions du soleil et de la lune, et par celles des planètes

dont la présence exerce une influence très puissante sur la valeur tattvique à ce moment. Cette valeur tattvique change suivant une loi universelle.

Si, à un moment quelconque, l'Apas Tattva coule, il ne peut jamais passer d'un coup dans le Tejas, mais il doit le faire par degrés. Ces Tattvas atmosphériques ont beaucoup de courses mineures. Il est donc possible, bien qu'extrêmement difficile et compliqué, de calculer, d'après la valeur tattvique d'un moment, la valeur tattvique d'un moment futur.

Le monde vivant est toujours affecté par ces changements tattviques. Dans l'acte du Souffle, la nature a fourni une échelle très exacte et fidèle pour la mesure des changements tattviques. Par là le Yogî, capable de vivre en conformité avec le temps et l'espace, peut prédire le futur très aisément. Ah ! mais qu'il est difficile de vivre en parfaite conformité avec le temps et l'espace !]

265. Le bon aspect de l'année, du mois, du jour, est connu grâce aux Tattvas, Prithivî, etc., et le mauvais aspect par l'Akâsha et le Vâyu.

266. Si le Prithivî Tattva coule, il y aura prospérité et abondance dans le royaume et la terre se couvrira de belles moissons ; il y aura beaucoup de bien-être et de joie.

267. Si l'Apas Tattva coule, il y aura abondance

de pluie, de grain, il n'y aura pas de besoin ; il y aura grand bien-être et des champs bien cultivés.

268. Si l'Agni Tattva coule, il y aura famine, révolution ou la crainte de cela. Il y aura des épidémies terribles et le moins possible de pluie.

269. Si le Vâyu Tattva coule quand le soleil entre dans le Bélier, il y aura confusion, accidents, famine, peu de pluie ou les Itis.

[Les Itis sont six afflictions qui détruisent les moissons, trop d'eau, etc.].

270. Si l'Akâsha Tattva coule quand le soleil entre dans le Bélier, il y aura manque de grain et de bien-être.

271. Quand le plein Souffle est à sa place propre avec ses propres Tattvas, il en résulte des succès de toutes sortes. Si le soleil et la lune sont inversés, le pain doit être mis en réserve [contre la disette].

272. Si l'Agni Tattva coule, il y aura inégalité de prix ; si c'est l'Akâsha, il y aura disette continue. Que l'on accumule alors les choses ; il y aura élévation des prix deux mois après cela.

273. Quand le Souffle change dans le soleil, il donne naissance à des maladies terribles (1). Quand

(1) Le lecteur peut évoquer la tendance actuelle des physiiciens de relier les accidents terrestres aux changements d'aspect des taches du soleil et de traduire, en général, magnétiquement, la mécanique planétaire (*Note du traducteur*).

l'Akâsha et le Vâyu seront en conjonction avec le Tejas, la terre deviendra la peinture des enfers.

[Le trouble de la balance tattvique est la maladie : par là, chaque Tattva a ses maladies propres].

[*Maladie*]

274. Dans le Prithivî Tattva est sa propre maladie ; dans l'Apas Tattva, la maladie du même Tattva et ainsi dans le Tejas, le Vâyu, et l'Akâsha, des maladies semblables et héréditaires.

[Quand deux hommes se rassemblent, leurs Prânas échangent leur couleur. C'est ainsi que l'on mesure la couleur prânique d'un autre homme qui est près de soi, par réflexion momentanée dans son propre corps. Le présent de chacun est le père de son futur. Par là, on peut prédire la fin d'une maladie ou le temps de la mort.

Tout ce qui a été certifié vrai sur ces chapitres, nous l'avons décrit dans les sections diverses de ce livre].

275. Si le messenger [questionneur] vient d'abord vers la partie vide du corps, et ensuite vers la partie pleine, celui à propos de qui la question est posée vivra sûrement, même s'il est couché [apparemment] dans l'évanouissement [de la mort].

276. Si la question est posée au Yogî tandis qu'il est assis dans la même direction que le patient, ce-

lui-ci vivra, même si beaucoup de maladies ont pu rassembler leurs forces dans son corps.

277. Quand le Souffle est dans la narine droite et que le messenger parle de son affliction en accents pitoyables, le patient vivra. Pendant la lune, l'effet est ordinaire.

278. Si la question est posée tandis que le messenger tient le portrait du patient vers le Prâna et le regarde, le patient vivra.

279. Quand, pendant le flux du soleil ou de la lune, le Yogî s'introduit dans une voiture et que la question lui est posée là, le messenger doit réussir dans son désir.

280. Quand, au moment de la question, le Yogî est assis en haut, tandis que le malade est en bas, celui-ci doit vivre certainement. Si le malade est en haut, il va certainement à la demeure de Yama [le dieu de la mort].

281. Si, au moment de la question, le messenger est tourné vers la narine vide, mais parle du contraire de ce qu'il désire, il réussira. Dans le cas contraire, le résultat sera l'inverse.

282. Quand le malade est tourné vers la lune et le questionneur vers le soleil, le malade doit mourir certainement, même s'il est entouré de centaines de médecins.

283. Quand le malade est tourné vers le soleil et le questionneur vers la lune, alors, aussi,

le malade meurt, même si Sambhû le protège.

284. Quand un Tattva sort de son propre temps, les gens sont assujettis à la maladie ; quand deux sont impropres, ils causent l'infortune des amis et des parents ; s'il quitte sa place pour deux quinzaines, la mort en résulte.

[*La Prédiction de la mort*]

285. Au commencement d'un mois, d'une quinzaine et d'une année, que le sage essaye de découvrir le temps de la mort, d'après les mouvements de Prâna.

286. La lampe des cinq Tattvas reçoit son huile de la lune. Protégez-là de la forme solaire, la vie en deviendra longue et stationnaire.

287. Si, en maîtrisant le flux du Souffle, le soleil est tenu en échec, la vie est prolongée. Le temps solaire même est trompé.

288. La lune tombe des cieux, donnant le nectar de la vie aux lotus du corps. Par la constante pratique des bonnes actions et du Yoga, on devient immortel, grâce au nectar lunaire.

289. Faites couler la lune pendant le jour, le soleil pendant la nuit ; celui qui pratique ainsi est un vrai Yogî.

290. Si, pour une nuit et un jour, le souffle coule continuellement par un Nâdi, la mort s'ensuivra en trois ans.

291. Celui-là mourra en deux ans, dont le souffle coule par le Pingāla deux jours et deux nuits complets continuellement, comme le disent ceux qui possèdent les Tattvas.

292. Si la lune coule sans arrêt pendant la nuit et le soleil pendant le jour, la mort viendra dans les six mois.

293. Quand le soleil coule entièrement et que la lune est entièrement invisible, la mort doit venir dans la quinzaine. Ainsi parle la Science de la Mort.

294. Celui dont le souffle coule d'une narine pendant trois nuits consécutives n'a qu'une année à vivre, dit le sage.

295. Prenez un vaisseau de l'alliage Kansīya [métal des cloches]. Remplissez-le d'eau et regardez-y la réflexion du soleil. Si le centre de la réflexion est vu comme un trou, le voyant mourra dans les dix jours. Si la réflexion est fumeuse, la mort viendra le jour même. Si elle est vue vers le sud, l'ouest ou le nord, la mort viendra dans les six, les deux ou les trois mois respectivement. Ainsi a été décrite la mesure de la vie par l'omniscient.

296. Si un homme voit la face du messenger de la mort, il est sûr de mourir.

[Le messenger de la mort a des vêtements rouges ou rougeâtres, des cheveux nattés, des dents ma-

lades, un corps barbouillé d'huile, une figure pleurante et cramoisie, un corps barbouillé de cendres, faisant voler des flammes de feu ; il a des verges longues et pesantes et se tient vers le Nâdi vide].

297. Quand la peau est froide mais l'intérieur chaud, la mort doit venir dans le mois.

298. Quand un homme change soudainement, et d'une façon inaccoutumée, de bonnes habitudes pour de mauvaises ou de mauvaises pour de bonnes, il est sûr de mourir.

299. Celui dont le souffle est froid quand il sort du nez, et chaud comme du feu quand il sort de la bouche, est sûr de mourir de la grande chaleur.

300. Celui qui voit des faces hideuses et une lumière brillante sans flamme meurt avant les neuf mois.

301. Celui-là doit mourir qui, soudainement, commence à sentir lourds des corps légers et légers des corps lourds, et qui, étant sombre de couleur, commence, dans la maladie, à paraître de couleur dorée.

302. Celui dont les mains, la poitrine et les pieds deviennent à la fois secs, après le bain, n'a pas dix nuits à vivre.

303. Celui dont la vue se trouble et qui ne peut voir sa face dans la pupille d'un autre œil, doit mourir assurément.

304. Maintenant je vais te dire quelque chose sur

la face d'ombre (Chhâyâ Purusha). En connaissant ceci, l'homme devient bientôt connaisseur des trois temps.

305. Je parlerai de ces expériences au moyen desquelles la mort, même distante, est connue. Je les décrirai toutes en concordance avec Shivâgama.

306. Allant à une place solitaire et se tenant le dos vers le soleil, que l'homme regarde avec attention le cou de l'ombre qu'il projette sur le sol.

307. Qu'il voie ceci aussi longtemps qu'il pourra répéter avec calme ces mots « Om krâm parabrahmane namah » cent huit fois. Alors qu'il regarde au ciel. Il verra ainsi Shankara [la figure d'un être capable d'apparaître en beaucoup de couleurs].

308. En faisant ceci pendant six mois, le Yogî devient le maître de ceux qui vont sur la terre ; en deux ans, il devient complètement indépendant et son propre maître.

309. Il obtient le savoir des trois temps et une grande félicité. Il n'y a rien d'impossible pour la constante pratique du Yoga.

310. Le Yogî qui voit cette figure, dans les cieux clairs, ayant une couleur sombre, mourra dans les six mois.

311. Quand elle est jaune, il y a crainte de maladie ; quand elle est rouge, il y aura perte ; quand elle est de plusieurs couleurs, il y aura grande confusion et déjection.

312. S'il manque, à l'apparition, pieds, jambes, abdomen et bras droit, un parent est sûr de mourir.

313. Si le bras gauche fait défaut, l'épouse mourra ; quand la poitrine et le bras droit font défaut, la mort et la destruction viendront.

314. Quand les excréments et les gaz s'échappent ensemble, l'homme est sûr de mourir dans les dix jours.

315. Quand la lune coule entièrement et que le soleil n'est pas vu du tout, la mort doit venir sûrement dans le mois. Ainsi parle la Science de la Mort.

316. Ceux dont la mort est proche cessent de voir l'Arandhatî, le Dhruva, les pas de Vishnu et le cercle des mères comme il leur sont indiqués.

317. L'Arandhatî est la langue ; le Dhruva le bout du nez ; les sourcils sont les pas de Vishnu ; la pupille de l'œil, le cercle des mères.

318. L'homme qui cesse de voir les sourcils meurt dans les neuf jours ; celui qui cesse de voir la pupille de l'œil meurt dans les cinq jours ; celui qui cesse de voir le nez meurt dans les trois jours ; celui qui cesse de voir la langue meurt dans le jour.

319. On voit la pupille de l'œil en pressant l'œil près du nez.

[*Les Nâdis*]

320. L'Idâ est aussi appelé techniquement Gangâ ; le Pingalâ, Yamunâ ; le Sushumnâ, Sarasvatî : la conjonction est appelée Prayâga.

321. Que le Yogî s'asseoie dans la posture appelée Padmasana et accomplisse Prânâyâma.

322. Les Yogîs doivent connaître le Pûraka, le Rechaka, et le troisième, Kumbhaka, pour obtenir le pouvoir sur le corps.

323. Le Pûraka cause la croissance et la nourriture et égalise les humeurs ; le Kumbhaka cause la stabilité et augmente la sécurité de la vie.

324. Le Rechaka enlève tous les péchés. Celui qui pratique ceci obtient l'état du Yoga.

325. Retiens l'air dans le Kumbhaka, autant que possible ; qu'il sorte par la lune et entre par le soleil.

326. Le soleil boit la lune, la lune boit le soleil ; en saturant l'un de l'autre, on peut vivre aussi longtemps que la lune et les planètes.

327. Le Nâdi coule dans son propre corps. Aie le pouvoir sur lui : si on ne le laisse pas traverser la bouche ou le nez, on devient un jeune homme.

328. Quand la bouche, le nez, et les oreilles sont arrêtés par les doigts, les Tattvas commencent à faire leur apparition devant les yeux.

329. Celui qui connaît leur couleur, leur mouve-

ment, leur goût, leurs places, et leurs signes, devient, en ce monde, égal au dieu Rudra.

330. Celui qui sait tout ceci et le lit toujours est libéré de toute douleur et obtient ce qu'il désire.

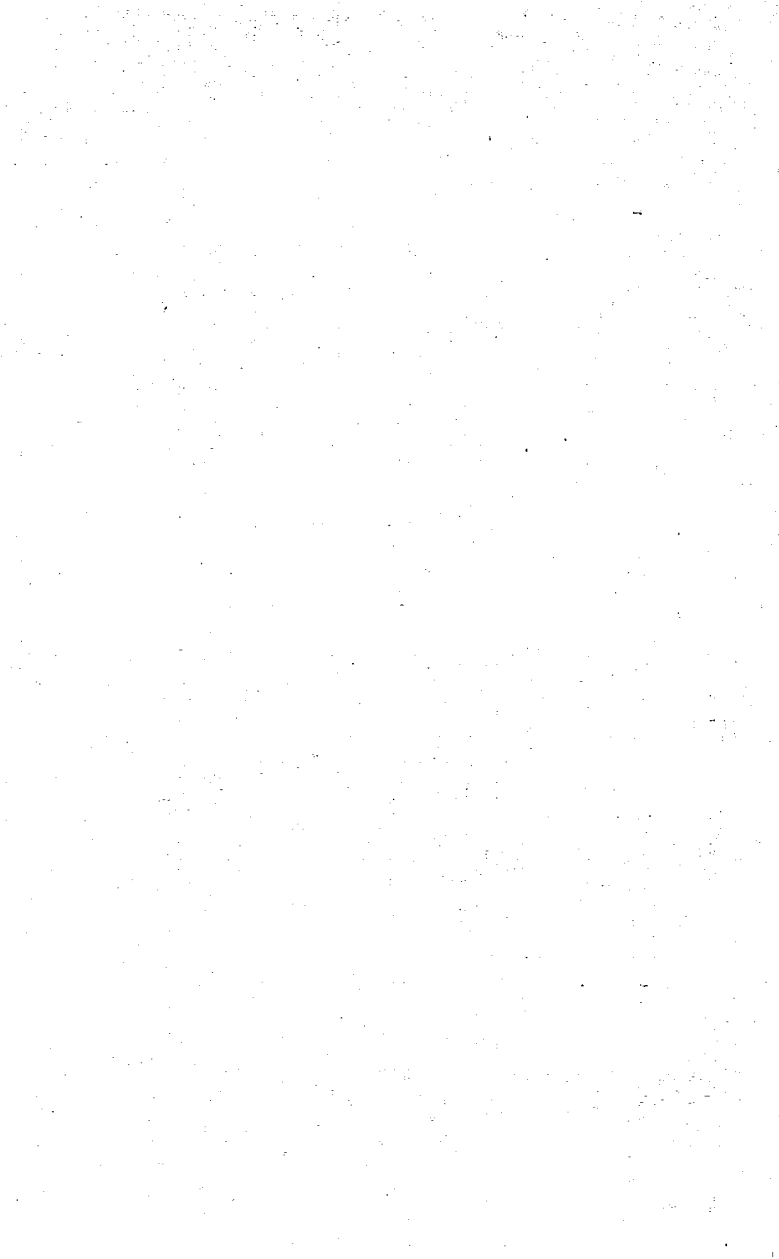
331. Celui qui a la connaissance du Souffle dans la tête a la fortune à ses pieds.

332. Comme l'Un des Védas, et le soleil dans l'Univers, est celui qui connaît la Science du Souffle : ainsi doit-il être honoré. Celui qui connaît la Science du Souffle et la Philosophie des Tattvas, sait que des millions d'élixirs même ne l'égalent pas.

334. Il n'y a rien dans le monde qui vous décharge de la dette contractée envers l'homme qui vous a donné la connaissance du mot [Om] et du souffle.

335. Assis à sa place particulière, avec une nourriture mesurée et du sommeil, que le Yogî médite sur le plus haut Atmâ [dont le Souffle est la réflexion]. Quoi que ce soit qu'il dise arrivera.

GLOSSAIRE



GLOSSAIRE

Abhijit, l'une des maisons lunaires.

Abhinivesha, nom technique de cette faiblesse d'esprit que provoque la peur de la mort. C'est l'une des cinq « misères » des Yogis.

Agama, l'un des trois moyens de connaissance : le savoir qui nous vient de l'expérience des recherches d'autrui et que nous prenons pour l'autorité, est dit provenir d'Agama. Les Védas sont appelés Agama pour la même raison.

Agni, le feu. Un des noms de l'éther lumineux, autrement appelé Tejas Tattva. Sa couleur est rouge ; les autres couleurs résultent d'une combinaison avec les autres Tattvas.

Ahankâra, égoïsme.

Ahavanîya, l'un des trois feux qui étaient entretenus dans une ancienne maison hindoue.

Akâsha, le nom du premier Tattva, l'éther sonore ; c'est un Tattva très important. Tous les autres Tattvas en proviennent et vivent et travaillent en lui. Il n'y a pas d'être vivant au monde qui ne soit suivi ou précédé par l'Akâsha : toutes les formes, toutes les idées de l'univers existent en lui. C'est de cet état dont il faut nous attendre à voir sortir immédiatement tout autre

substance, tout autre Tattva ; plus strictement, en lui, toute chose existe, sans être vue.

Alambusha ou **Alammukha**, tube du corps humain que l'on dit s'ouvrir dans la bouche ; donc, le canal alimentaire.

Ambarisha, l'un des cinq enfers : les qualités de l'Apas Tattva se trouvent ici en excès douloureux.

Amrita, le nectar des dieux.

Ananda, cet état de félicité dans lequel l'âme réintègre l'esprit. Signifie encore l'état spirituel de l'atmosphère tattvique.

Anandamaya Kosha, la spire spirituelle, la monade spirituelle.

Anarādhā, la dix-septième maison lunaire.

Andhatāmishra, l'enfer où les qualités de l'Akāsha Tattva se trouvent en excès douloureux.

Anumāna, inférence.

Apāna, cette manifestation du principe de vie qui rejette, hors du système, les choses dont il n'a plus besoin, telles que l'urine, etc.

Apantartamah, Rishi Védique, que l'on dit s'être incarné en Vyāsa Krishna Dvaipāyana, auteur du *Mahābhārata*, etc.

Apas, nom de l'un des cinq Tattvas, l'éther gustatif.

Ardrā, l'un des astérismes lunaires.

Asamprajñāta, le plus haut état de transe mentale, où l'intelligence est parfaitement absorbée dans l'âme. L'état inférieur est connu sous le nom de Samprajñāta.

Asat, le souffle négatif ou la phase de la matière.

Ashleshā, une maison lunaire.

Ashvini, la première maison lunaire.

Asmitā, (1) synonyme d'Ahankāra, égoïsme ; (2) Partie constitutive ou parcelle du soi ; (3) La notion que le soi n'existe pas séparé des percepts et des concepts.

Aviśā, lausee connaissance.

Bharani, la seconde maison lunaire.

Bhûtas, les coques des trépassés.

Brahma (avec l'a bref), connu aussi sous le nom de Parabrahman, l'Un Absolu, d'où provient l'univers.

Brahmâ (avec l'a long), l'univers soi-conscient, le sixième principe de l'univers.

Brahmadanda, la colonne vertébrale.

Brahmânda, l'univers. Littéralement, l'œuf de Brahma.

Brahmarandhra, cavité de la tête, à travers laquelle l'âme du Yogi sort du corps. Le canal spinal y aboutit.

Brahmavidyâ, la Science Divine, Théosophie.

Buddhi, compréhension.

Ch, symbole de l'un des vaisseaux qui sortent du cœur.

Chh, symbole d'un autre de ces vaisseaux.

Chaitra, mois lunaire du calendrier hindou, correspondant, en général, à Février-Mars.

Chakra, cercle, disque.

Chakshus, l'œil, la modification oculaire de Prâna.

Chandra, la lune, le souffle gauche.

Chandraloka, la sphère lunaire.

Chaturyuga, les quatre Yugas — Satya, Tretâ, Dvâpara et Kali — ensemble ; période de 12000 années Daiva.

Chhândogya, nom de l'une des Upanishads, classe de traités sur la Philosophie hindoue ésotérique.

Chitrâ, l'un des astérismes lunaires.

Daiva, appartenant aux dieux (Dévas). Un jour Daiva = une année humaine. Une année Daiva = 365 jours Daiva.

Damini, nom de l'un des vaisseaux du corps humain, sans doute celui qui, avec toutes ses ramifications, aboutit au sein de la femelle (?). Je n'en ai trouvé la description nulle part.

Dévachan, terme Thibétain employé pour signifier cet état

de bonheur dont nous jouissons, après la mort, dans la sphère lunaire.

Devadatta, l'une des dix modifications du principe vital.

Dhananjaya, l'une des dix modifications du principe vital.

Dhanishthâ, l'une des maisons lunaires.

Dhâranâ, concentration de l'intelligence.

Dreshkana, le tiers d'un signe du Zodiaque.

Duhkkha, la douleur.

Dvâdashânsa, le douzième d'un signe du Zodiaque.

Dvesha, cette manifestation de l'intelligence qui repousse les choses désagréables.

G, symbole de l'un des vaisseaux qui partent du cœur.

Gandharî, le Nâdi qui aboutit à l'œil gauche.

Gandharva, musicien céleste.

Gangâ, terme technique pour représenter le souffle solaire.

Gârgya Sauryaâna, nom d'un ancien philosophe, mentionné dans les Upanishads.

Gârhapatya, l'un des trois feux domestiques.

Gh, symbole de l'un des tubes qui partent du cœur pour se ramifier dans tout le corps.

Ghârî ou **Ghati**, (1) période de vingt-quatre minutes, (2) Un Ghati lunaire est peu de chose — la soixantième partie d'un jour lunaire.

Ghrâna, organe de l'odorat, la modification olfactive de Prâna.

Ha, { (1) symbole technique du processus de l'expiration,
Ham, { (2) Symbole de l'Akâsha Tattva, nominatif neutre du
 même nom.

Hamsa, de Ham et Sa, nom technique de Parabrahman, parce qu'en cet état, les mouvements positifs et négatifs à la fois sont *in posse*.

Hamsachâra, terme technique du processus du souffle.

Hasta, une maison lunaire.

Hastijihvâ, Nâdi qui aboutit à l'œil droit.

Horâ, la moitié d'un signe zodiacal.

Idâ, le Nâdi qui s'étend sur la partie gauche du corps : le sympathique gauche.

Indra, le maître des dieux, le porteur de la foudre.

Ishôpanishad, nom d'une Upanishad.

Ishvara, le sixième principe de l'univers (d'après la division septénaire) ; le même que Brahmâ.

J, symbole de l'une des douze souches de Nâdis qui partent du cœur.

Jâgrata, état de veille.

Jh, symbole de l'un des douze Nâdis qui partent du cœur.

Jyeshthâ, une maison lunaire.

K, symbole de l'un des Nâdis qui partent du cœur.

Kalâ, une division du temps = 1 minute $\frac{3}{5}$.

Kâlasûtra, nom d'un enfer où les qualités du Vâyu Tattva se trouvent en excès douloureux.

Kali, nom d'un cycle de 2400 années Daiva. L'Âge de fer.

Kamala, le lotus. Un des centres de la force nerveuse du corps.

Kansiya, alliage de zinc et de cuivre, que l'on emploie beaucoup dans la fabrication des vases.

Kâshtha, une division du temps = 3 secondes $\frac{1}{5}$.

Kathopanishad, l'une des Upanishads.

Kh, symbole d'un Nâdi qui part du cœur.

Komala, littéralement, doux.

Krâm, symbole tantrique pour représenter l'intelligence humaine, marchant au delà des limites du visible et regardant, ainsi,

dans l'invisible. Les anciens philosophes tântriques avaient des symboles pour désigner à peu près chaque idée. Cela leur était absolument nécessaire parce qu'ils soutenaient que, si l'intelligence humaine est fixée sur un objet quelconque avec une force suffisante pendant un certain temps, elle est sûre d'atteindre cet objet par la force de la volonté. L'attention était assurée généralement par l'action constante de murmurer certains mots qui conservaient ainsi toujours l'idée devant l'esprit. On employait donc des symboles pour désigner chaque idée. Ainsi : « Hrien » désigne la modestie, « Kliw », l'amour, « Aiw » la protection, « Shaum », l'adieu et ainsi de suite. Des symboles semblables étaient employés pour dénommer les vaisseaux sanguins, etc. La science tântrique est maintenant à peu près entièrement perdue ; il n'y a aucune clé, à l'heure actuelle, pour ouvrir efficacement les mystères de la terminologie symbolique et une bonne partie du langage symbolique est, par suite, malheureusement, tout à fait inintelligible présentement.

Krikila, cette manifestation du principe de vie qui cause la faim.

Krittikâ, la troisième maison lunaire.

Kuhu, le Nâdi qui aboutit aux organes reproducteurs.

Kumbhaka, la pratique du Prânâyâma qui consiste à respirer profondément et à conserver l'air aspiré aussi longtemps que possible.

Kûrma, la manifestation du principe de vie qui cause le clignotement de l'œil.

Lam (L), le symbole du Prithivi Tattva.

Loka, une sphère d'existence.

Maghâ, la dixième maison lunaire.

Mahâbhûta, un synonyme de Tattva.

Mahâkâla, l'enfer où l'on trouve les qualités du Prithivi Tattva en excès douloureux.

Mahâmoha, l'une des cinq misères de Patanjali. Synonyme de Râga (désir d'obtenir ou de retenir).

Maheshvara, le grand Seigneur, le grand Pouvoir.

Mahûrta, une division du temps = quarante-huit minutes.

Manas, intelligence ; le troisième principe de l'univers à partir d'en-bas.

Manomaya Koska, le corps mental. L'intelligence individualisée, une sorte d'étui où l'énergie spirituelle peut se manifester, où nous trouvons, en particulier, l'intelligence en travail.

Manu, l'Etre conçu comme étant le substratum du troisième principe de l'univers à partir d'en-bas. L'idée de l'humanité de l'un de ces cycles connus sous le nom de Manvantaras.

Manusha, appartenant aux hommes ; humain. Le jour Manusha, le jour ordinaire de vingt-quatre heures ; l'année Manusha, l'année solaire ordinaire. Le mois lunaire est connu sous le nom de jour des pères (Pitriya), l'année solaire elle-même est connue sous le nom de jours des dieux.

Manvantara, cycle de soixante-et onze Chaturyugas, durant lequel règne un Manu, c'est-à-dire durant lequel existe une humanité d'un certain type.

Manvantaric, appartenant à un Manvantara.

Mâtarishvâ, littéralement : celui qui dort dans l'espace. Appliqué à Prâna, comme remplissant les fonctions d'enregistreur des actes humains, etc.

Méru, appelé aussi Suméru. Les Purânas en parlent comme d'une montagne (Parvata, Achala) au sommet de laquelle est situé Svarga, le ciel hindou, contenant les cités des dieux avec des esprits célestes pour habitants. On en parle, en fait, comme de l'Olympe des Hindous. En vérité, Méru n'est pas une montagne de forme terrestre, telle que les montagnes nous sont familières à la surface de notre terre. C'est la ligne frontière qui sépare l'atmosphère terrestre de l'air supérieur, le pur éther ; dans notre

terminologie, le Méru est le cercle limite du Prâna terrestre. De ce côté-ci, le cercle est notre planète, avec son atmosphère ; de ce côté-là, le céleste Prâna, le séjour des dieux. Le sage Vyâsa décrit le Bhûrloka (ou la terre) comme s'étendant du niveau de la mer jusqu'à l'arrière du Méru. A la surface de la soi-disant montagne, vivent les dieux ; donc, les bornes de la terre sont en arrière d'elle. Cette ligne est appelée montagne à cause de sa position fixe, interchangeable.

Moha, oubli. Synonyme d'Asmitâ, l'une des cinq misères de Pâtanjali.

Moksha, cet état d'existence dans lequel les tendances inférieures de l'intelligence sont mortes absolument, et dans lequel, par suite, l'intelligence reste absorbée dans l'âme sans danger de renaissance.

Mrigashirshâ, une maison lunaire.

Mûla, un astérisme lunaire.

N, symbole de l'un de ces Nâdis qui partent du cœur.

Nâdi, ce mot désigne un tube, un vaisseau. Il est appliqué indistinctement aux vaisseaux sanguins et aux nerfs. L'idée du mot est celle d'un tube, d'un vaisseau ou même d'une ligne, le long de laquelle coule quelque chose, que ce soit un liquide ou un courant de force.

Nâga, cette manifestation de la vie qui cause l'éruption.

Namah, obéissance.

Nâsad âsit, un hymne du *Rig Veda*, le cent-vingt-neuvième du dixième Mandala, qui commence par ces mots. « Dans cet hymne, on trouve le germe de la Science du Souffle. »

Navânsa, la neuvième partie d'un signe du Zodiaque.

Nidrâ, le sommeil sans rêve.

Nimesha, une division du temps = $\frac{8}{45}$ de seconde. Littéralement, il signifie un clin d'œil.

Nirvāna, l'extinction des tendances inférieures de l'intelligence. C'est un synonyme de Moksha.

Nirvichāra, l'intuition ultra-méditative dans laquelle, sans le moindre effort de pensée, le passé et le futur, les antécédents et les conséquences d'un phénomène présent font leur apparition simultanée dans l'intelligence.

Nirvitarka, une espèce d'intuition (Sampatti) ; l'intuition sans les mots. C'est dans cet état de lucidité mentale que les vérités de la nature brillent d'elles-mêmes sans l'intervention du verbe.

Pāda, le pied : cette modification de la matière vitale qui agit dans la marche.

Padma, synonyme de Kamala.

Pala, une mesure, un poids, environ une once un tiers.

Pam (P), le symbole algébrique du Vāyu Tattva. Pam est le nominatif neutre de la lettre Pa, la première lettre du mot Pavana, synonyme de Vāyu.

Panchi-Karana, littéralement, le mot signifie : qui rend quintuple. On l'a traduit grossièrement par : la division en cinq. Il signifie le processus d'un minimum d'un Tattva qui est composé avec ceux des autres Tattvas. Ainsi, d'après le processus, chaque molécule, par exemple du Prithivī Tattva, se composera de huit minima.

$$\text{Prithivī} = \frac{\text{Prithivī}}{2} + \frac{\text{Akāsha}}{8} + \frac{\text{Vāyu}}{8} + \frac{\text{Agni}}{8} + \frac{\text{Apas}}{8}.$$

et ainsi de suite. En Ananda, les Tattvas sont simples. En Vijñāna et après, chacun est quintuple et par là, chacun a une couleur, etc.

Pāni, la main : le pouvoir manuel.

Parabrahman, il est bien connu, maintenant, comme la cause sans cause de l'Univers, le Tout Absolu, Unique.

Parabrahmane, datif de Parabrahman, signifiant « à Parabrahma ».

Parameshthi Sûkta, l'hymne « Nâsad âsit », mentionné ci-dessus, est appelé aussi le Parameshthi Sûkta.

Paravairâgya, l'état de l'intelligence où ses manifestations deviennent absolument potentielles et perdent tout pouvoir de venir dans l'actuel sans l'assoupissement de l'âme. En cet état, tout pouvoir élevé fait son apparition aisément dans l'intelligence.

Parinirvâna, le dernier état dans lequel l'âme humaine puisse exister et où les influences psychiques, mentales et physiologiques n'ont aucun pouvoir sur elle.

Patanjali, auteur des Aphorismes du Yoga, la science d'application mentale et d'embellissement.

Pâyu, organes excréteurs, la modification de Prâna qui les compose.

Pingalâ, le Nâdi et le système de Nâdis qui travaillent du côté droit du corps ; le sympathique droit.

Pitriya, qui appartient aux pères. Le jour Pitriya signifie le mois lunaire.

Pitta, synonyme d'Agni ; signifie chaleur, température.

Prakriti, la matière cosmique non différenciée.

Pralaya, la cessation des énergies créatrices du monde : la période de repos.

Pramâna, moyens de connaissance. Ce sont : (1) les Sens, (2) l'Inférence, (3) l'Autorité, ou, en d'autres termes, l'expérience des autres.

Prâna, le principe de vie de l'univers et sa manifestation localisée ; le principe de vie de l'homme et des autres êtres vivants. Il consiste en un océan des cinq Tattvas. Les soleils sont les centres différents de cet océan de Prâna. Notre système solaire est rempli de Prâna jusqu'à ses limites extrêmes, et c'est dans cet océan que se meuvent les divers corps célestes. On a soutenu que l'océan tout entier de Prâna, avec le soleil, la lune et les autres planètes, est une peinture complète de tout organisme vivant de

la terre ou d'une planète quelconque. Par là, on parle de Prâna, quelquefois, comme d'une personne, d'un être vivant. Toutes les manifestations de la vie dans le corps sont connues sous le nom de Prânas mineurs. La manifestation pulmonaire est connue comme étant Prâna par excellence. La phase de matière positive est ainsi soi-disant distincte de Rayi, la phase négative de la matière vitale.

Prânamaya Kosha, la Spire de vie ; le principe vital.

Prânâyâma, la pratique des respirations profondes qui consiste à rejeter l'air inspiré aussi longtemps qu'on le peut et alors à respirer, les poumons étant aussi vides que possible.

Prapâthaka, un chapitre de la *Chândogya Upanishad*.

Prashnopanishad, l'une des Upanishads.

Pratyaksha, la perception.

Prayâga, réellement : la conjonction des trois rivières, le Gange, la Jumná et la Sarasvati que l'on ne voit plus nulle part, maintenant, à Allahabad. Dans la terminologie de la Science du Souffle, Prayâga est la conjonction des courants droits et gauches du Souffle.

Prithivi, l'un des cinq Tattvas ; l'éther olfactif.

Punarvasû, l'une des maisons lunaires.

Pûraka, la pratique du Prânâyâma qui consiste à remplir les poumons d'autant d'air qu'on le peut en tirant le souffle aussi profondément que possible.

Pûrvâbhâdrapadâ, l'une des maisons lunaires.

Pûrvâshâdhâ, l'une des maisons lunaires.

Pûsha, nom du Nâdi qui aboutit à l'oreille droite.

Pushya, l'une des maisons lunaires.

Râga, (1) cette manifestation de l'intelligence qui cherche à retenir les objets donnant de la joie. (2) Un mode de musique. Il y a huit modes de musique et chacun de ceux-ci a plusieurs

modes mineurs appelés Râginîs. Chaque Râginî, à son tour, a plusieurs harmonies.

Râginî (voir Râga).

Ram, nominatif neutre de Ra ; sert de symbole à l'Agni Tattva.

Rasana, l'organe du goût.

Raurava, l'enfer où l'on rencontre les qualités du Tejas Tattva en excès douloureux.

Rayi, la phase de matière négative, distincte de la phase positive par son impressionnabilité. En fait c'est la matière vitale froide, tandis que la matière chaude s'appelle Prâna.

Rechaka, la pratique du Prânâyâma qui consiste à conduire le souffle hors des poumons.

Revati, l'une des maisons lunaires.

Rig Vêda, le plus ancien et le plus important des Vêdas.

Ritambhara, la faculté de perception psychique par laquelle les réalités du monde sont connues avec autant de vérité et d'exactitude que les choses externes par la perception ordinaire.

Rohini, la quatrième maison lunaire.

Sa, symbole du processus de l'inspiration. La Shakti, la modification réceptrice de la matière vitale est aussi appelée Sa.

Sâdhakapitta, la température du cœur, que l'on dit être cause de l'intelligence et de la compréhension.

Samâdhi, la transe ; l'état dans lequel l'intelligence est tellement absorbée par l'objet de sa poursuite, ou par l'âme, qu'elle s'oublie dans l'objet de son attention.

Samâna, la manifestation de la vie que l'on dit être cause, dans l'abdomen, de l'absorption et de la distribution de la nourriture par tout le corps.

Sambhû, le principe mâle ; la phase positive de la matière. L'un des noms du dieu Shiva.

Samprajñāta, une espèce de Samādhi ; celle où l'application mentale est récompensée par la découverte de la vérité.

Sandhi, la conjonction des deux phases, positive et négative, de toute force. C'est un synonyme de Sushumnā. Conjonction de deux Tattvas. Quand un Tattva passe dans l'autre, l'Akāsha s'interpose. En fait, il ne peut y avoir de changement d'un état de matière à l'autre sans l'intervention de ce Tattva qui pénètre tout. Cet état d'intervention, cependant, n'est pas le Sandhi. Par conjonction tattvique, il se produit toujours un nouveau Tattva conjugué ; celui-ci est indiqué par la longueur du souffle. Ainsi, quand l'Agni et le Vayū se joignent, la longueur est intermédiaire entre ces deux-là ; il en est de même pour les autres Tattvas. Si la phase positive et la phase négative d'un objet font leur apparition en ordre régulier, pour un moment, on les dit en conjonction (Sandhi). Si, toutefois, venant de directions opposées, ils s'équilibrent, le résultat est l'Akāsha ou le Sushumnā. Le lecteur verra qu'il y a très peu de différence et, quelquefois, pas du tout, dans les états d'Akāsha, Sandhi et Sushumnā ; si Akāsha demeure stationnaire, il est Sushumnā ; si Sushumnā tend vers la production, il devient Akāsha. En fait, Akāsha est cet état qui annonce immédiatement tout autre état tattvique d'existence.

Sanskāra, vitesse acquise ; habitudes acquises. Synonyme de Vāsana.

Sarasvatī, déesse de la parole.

Sat, le premier état de l'univers, dans lequel toute forme de l'univers existant, Ishvara lui-même, demeure latente. C'est de cet état que les Tattvas non composés proviennent en premier lieu.

Satya, véracité ; fidélité ; constance.

Savichāra, l'intuition méditative (Voir Nirvitarka et Nirvichāra).

Savitarka, une espèce d'intuition : l'intuition verbale.

Shakti, un pouvoir; la phase négative d'une force quelconque; la compagne d'un dieu, le dieu étant la phase positive de la force.

Shankhâvali, nom d'une drogue.

Shankini, un Nâdi, avec toutes ses ramifications, qui aboutit à l'anus.

Shâstra, les livres sacrés des Hindous. Les six écoles de philosophie.

Shatabhishaj, une maison lunaire.

Shatachakra Nirûpana, nom d'un ouvrage sur la philosophie des Tantristes.

Shivâgama, nom d'un ancien ouvrage. Le présent traité sur la Science du Souffle ne contient que le sujet d'un chapitre de ce livre, que l'on ne trouve plus nulle part.

Shravana, une maison lunaire.

Shrotra, l'oreille, la phase auditive de la matière vitale.

Shvetaketu, nom d'un ancien philosophe que l'on représente dans la *Chândogya Upanishad*, lisant Brahmavidyâ avec son père Gautama.

Smriti, la faculté de posséder une mémoire docile.

Sthûla, grossier.

Sthûla Sharîra, le corps grossier distinct des principes supérieurs.

Sukha, sentiment de plaisir.

Sûrya, le soleil.

Sûryaloka, la sphère solaire.

Sûryamandala, la portion de l'espace soumise à l'influence solaire.

Sushumnâ, (1) le Nâdi qui s'étend au milieu du corps, (2) la corde spinale avec toutes ses ramifications, (3) cet état de force qui féconde à la fois la phase positive et la phase négative; quand ne coulent ni le souffle solaire ni le souffle lunaire, l'on dit de Prâna qu'il est Sushumnâ.

Sushupti, sommeil sans rêves, l'état de l'âme où sont au repos les manifestations de l'intelligence expérimentées en rêve.

Svapna, un rêve.

Svara, le courant de la vague de vie ; le Grand Souffle : le souffle de l'homme. Le Grand Souffle, sur un plan quelconque de vie, a cinq modifications, les Tattvas.

Svâti, une maison lunaire.

T, nom de l'un des Nâdis qui partent du cœur.

Tamas, synonyme d'Avidyâ.

Tantra, une classe de traités sur la science du corps humain et de l'âme. Ils comprennent beaucoup de Yoga. Le langage qu'ils emploient est hautement symbolique et les formules de leur foi sont un peu plus que des expressions algébriques sans clé valable, à l'heure actuelle.

Tattva, (1) mode de mouvement. (2) L'impulsion centrale qui conserve la matière dans un certain état vibratoire. (3) Une forme distincte de vibration. Le Grand Souffle donne à Prakriti cinq sortes d'extension élémentaire. La première et la plus importante de celles-ci est l'Akhâsa Tattva ; les quatre autres sont Prithivi, Vâyu, Apas et Agni. Toute forme et tout mouvement sont des manifestations de ces Tattvas, simples ou en conjonction, suivant le cas.

Tejas, l'un des Tattvas ; l'éther lumineux. Les synonymes de ce nom sont Agni et, rarement, Raurava.

Th, nom de l'un des Nâdis qui partent du cœur.

Tretâ, le second cycle du Chaturyuga ; période de 3600 années Daiva.

Trinshânsa, la trentième partie d'un signe du Zodiaque.

Truti, (1) une division du temps. Cent cinquante Trutis valent une seconde. (2) Mesure de l'espace, autant que le soleil ou

la lune en parcourt en un Truti de temps. Un Truti est une peinture parfaite de l'océan entier de Prâna. C'est le germe astral de tout organisme vivant.

Tura, les notes supérieures de la musique, opposées à Komala.

Turiya, le quatrième état de conscience. L'état de conscience absolue. Les trois premiers états sont : (1) veille, (2) rêve, (3) sommeil.

Tvak, la peau.

Udâna, (1) la manifestation de la vie qui nous entraîne vers le haut. (2) Cette manifestation par laquelle la vie recule dans le repos.

Udâlaka, ancien philosophe qui apparaît comme instructeur dans la *Prashnopanishad*.

Uttarabhâdhrapadâ, une maison lunaire.

Uttara Gitâ, nom d'un ouvrage tantrique.

Uttaraphalgunî, une maison lunaire.

Uttarâshâdhâ, autre maison lunaire.

Vaidhrita ou **Vaidhriti**, le vingt-septième Yoga. Il y a vingt-sept Yogas dans l'écliptique. « Le Yoga », dit Colebrooke, « n'est rien d'autre qu'une façon d'indiquer les longitudes du soleil et de la lune » ; c'est ce qu'il est.

Vairâgya, indifférence envers les choses agréables du monde.

Vâk, déesse de la parole ; autre nom de Sarasvatî.

Vam (V), symbole de l'Apas Tattva ; vient de Varî, synonyme d'Apas.

Vâsana, l'habitude et la tendance qu'une action engendre dans l'intelligence.

Vâyû, l'un des Tattvas : l'éther tactile.

Védas, les quatre livres sacrés des Hindous.

Vedoveda, une des manifestations de Sushumnâ.

Vetâla, mauvais esprit.

Vichâra, méditation.

Vijñâna, littéralement, il signifie connaissance. Technique-
ment, c'est la matière psychique et ses manifestations.

Vijñânāmaya Kosha, la Spire psychique de l'esprit.

Vikalpa, imagination complexe.

Vinâ, instrument de musique à cordes.

Vindu, point.

Vipala, une mesure du temps = $\frac{2}{5}$ de seconde.

Viparyâya, fausse connaissance, l'une des cinq manifesta-
tions de l'intelligence, telle que l'a reconnue le sage Patan-
jali.

Virât, le père immédiat de Manu et le fils de Brahmâ. L'état
âkhâshique de matière psychique d'où proviennent les Tattvas
mentaux qui constituent Manu.

Vishâkhâ, astérisme lunaire.

Vishamabhâva, état inégal. C'est une manifestation de
Sushumnâ. Dans celui-ci, le souffle coule un instant par une na-
rine et, l'instant suivant, par l'autre.

Vishramopanishad, nom d'une Upanishad citée dans le
texte.

Vishuva, **Vishuvat**, c'est une manifestation de Su-
shumnâ.

Vitarka, curiosité philosophique.

Vyâna, cette manifestation de la vie qui conserve sa forme
à chaque partie du corps.

Vyâsa, ancien philosophe, auteur du *Mahâbhârata*, commen-
tateur des aphorismes du Yoga, des aphorismes du Védânta et
d'autres ouvrages.

Vyatipâta, l'un des vingt-sept Yogas (Voir Vaidhrita).

Yaksha, classe de demi-dieux.

Yakshini, le Yaksha femelle.

Yamunâ, employé pour représenter le Nâdi gauche coulant, dans la terminologie de la Science du Souffle.

Yashashvini, le Nâdi qui aboutit à l'oreille gauche.

Yoga, la science d'application, d'attention et d'embellissement de l'intelligence humaine.

TABLE DES MATIÈRES

Avis aux lecteurs de l'édition française	5
Préface	9
I. — Les Tattvas	11
II. — Evolution	23
III. — Relation mutuelle entre les Tattvas et les principes.	33
IV. — Prâna	45
V. — L'intelligence	115
VI. — La galerie de tableaux cosmique.	156
VII. — Les manifestations de la force psychique . . .	177
VIII. — Yoga-L'âme	183
IX. — L'esprit	220
LA SCIENCE DU SOUFFLE ET LA PHILOSOPHIE DES TATTVAS . .	231
Glossaire	289

DÉJA PARUS

- I. *La Tourbe des Philosophes*
Les Sept Chapitres de HERMÈS TRISMÉGISTE
L'Œuvre Royale de CHARLES VI
Le Traité du Ciel Terrestre de LAVINIUS
- II. *Rares Expériences sur l'Esprit Minéral*
de M. de RESPOUR
- III. *Explication de la « Table d'Émeraude »*
par HORTULAIN
- IV. *Le Traité du Sel des Philosophes*
par LE CROM
- V. *Clef du Grand Œuvre ou Lettres*
du SANCELRIEN TOURANGEAU
- VI. *Traité du Feu et du Sel*
de BLAISE de VIGENERE
- VII. *Traité de Chymie Philosophique et Hermétique*
(anonyme)
- VIII. *Œuvre Minérale*
de J.-R. GLAUBER
comprenant :
1^{re}, 2^e et 3^e parties de l'Œuvre Minérale.
— *La Teinture de l'Or.*
— *Traité de la Médecine Universelle.*
— *La Consolation des Navigants.*

IX. *Origine des Premières Sociétés, des Peuples, des Sciences, des Arts et des Idiomes Anciens et Modernes*

X. *Les Tarots ou manière de se récréer avec le jeu de cartes nommées Tarots.*
par ETTEILLA

ACHÈVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE JOUVE
17, RUE DU LOUVRE, 75001 PARIS
LE 10 AVRIL 1978



Inform'Action
-- 2009 --



064285